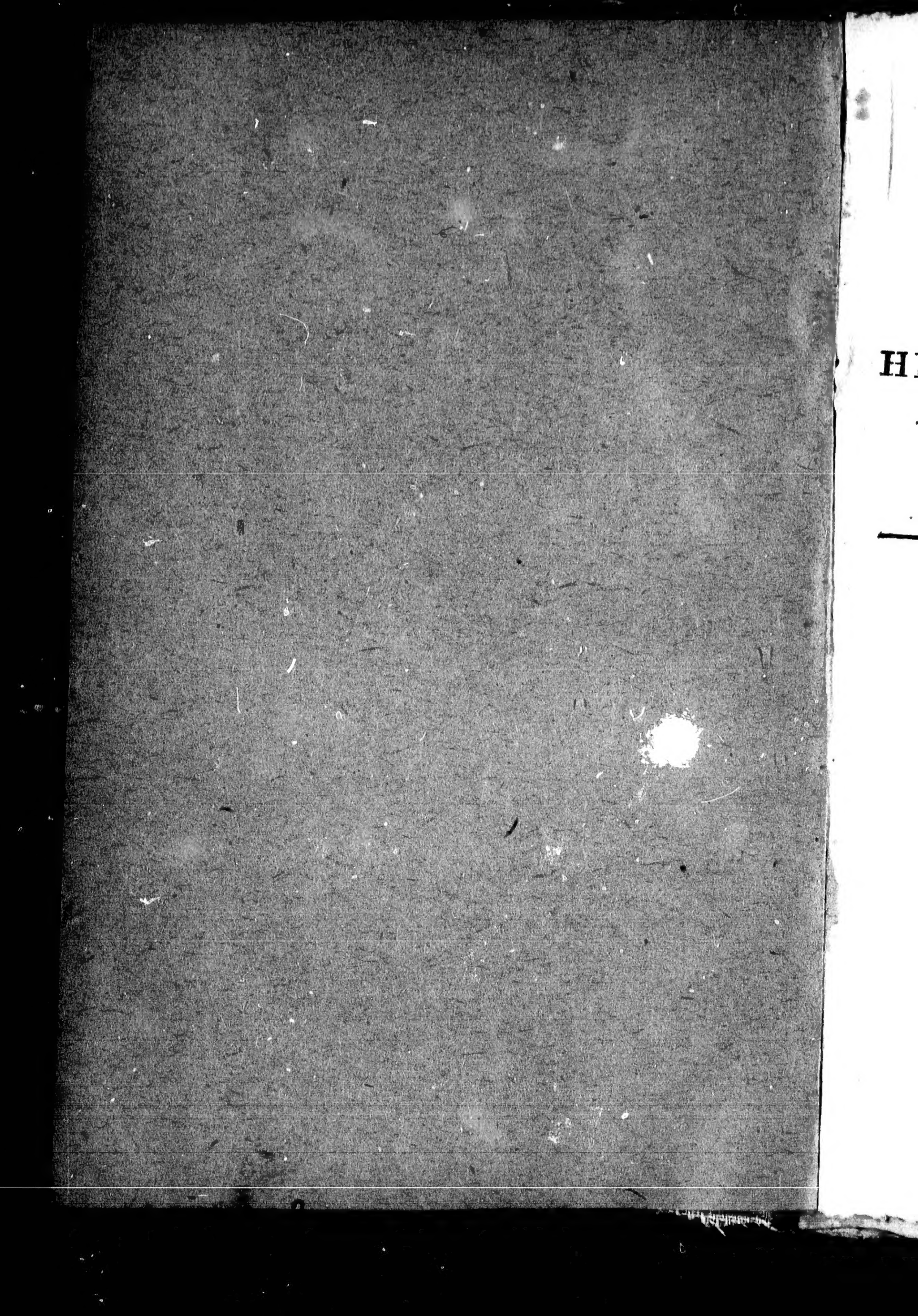


HISTOIRE NATURELLE
DE BUFFON.

OISEAUX.

TOME IV.



De la Bibliothèque
du
Chanoine Scott
curé
de Ste Foy

186

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces,
d'après le système de Linné;

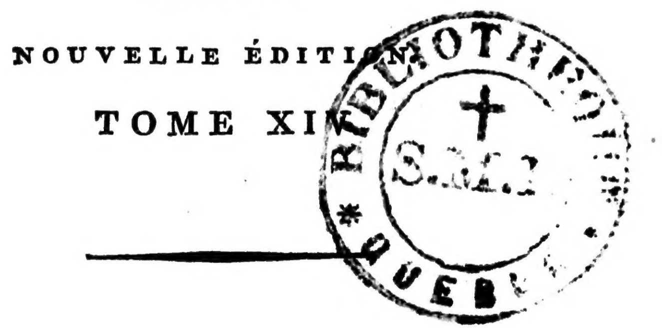
AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES
et la nomenclature Linnéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du Poëme
des *Plantes*.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XIV.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.

HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

SUITE DU XVIIIe GENRE.

LE JACO, ou PERROQUET CENDRÉ.

Première espèce.

C'EST l'espèce que l'on apporte le plus communément en Europe aujourd'hui, et qui s'y fait le plus aimer, tant par la douceur de ses mœurs que par son talent et sa docilité, en quoi il égale au moins le perroquet vert, sans avoir ses cris désagréables. Le mot de *jaco* qu'il paroît se plaire à prononcer, est le nom qu'ordinairement on lui donne. Tout son corps est d'un beau

gris de perle et d'ardoise, plus foncé sur le manteau, plus clair au-dessus du corps et blanchissant au ventre; une queue d'un rouge vermillon termine et relève ce plumage lustré, moiré, et comme poudré d'une blancheur qui le rend toujours frais; l'œil est placé dans une peau blanche, nue et farineuse, qui couvre la joue; le bec est noir; les pieds sont gris; l'iris de l'œil est couleur d'or : la longueur totale de l'oiseau est d'un pied.

La plupart de ces perroquets nous sont apportés de Guinée; ils viennent de l'intérieur des terres de cette partie de l'Afrique: on les trouve aussi à Congo et sur la côte d'Angole. On leur apprend fort aisément à parler, et ils semblent imiter de préférence la voix des enfans, et recevoir d'eux plus facilement leur éducation à cet égard. Au reste, les anciens ont remarqué que tous les oiseaux susceptibles de l'imitation des sons de la voix humaine, écou-

tent plus volontiers et rendent plus aisément la parole des enfans, comme moins fortement articulée et plus analogue, par ses sons clairs, à la portée de leur organe vocal; néanmoins ce perroquet imite aussi le ton grave d'une voix adulte; mais cette imitation semble pénible, et les paroles qu'il prononce de cette voix, sont moins distinctes. Un de ces perroquets de Guinée, endoctriné en route par un vieux matelot, avoit pris sa voix rauque et sa toux, mais si parfaitement qu'on pouvoit s'y méprendre; quoiqu'il eût été donné ensuite à une jeune personne, et qu'il n'eût plus entendu que sa voix, il n'oublia pas les leçons de son premier maître, et rien n'étoit si plaisant, que de l'entendre passer d'une voix douce et gracieuse à son vieux enrouement et à son ton de marin.

Non-seulement cet oiseau a la facilité d'imiter la voix de l'homme; il semble encore en avoir le desir; il le

manifeste par son attention à écouter, par l'effort qu'il fait pour répéter; et cet effort se réitère à chaque instant, car il gazouille sans cesse quelques-unes des syllabes qu'il vient d'entendre, et il cherche à prendre le dessus de toutes les voix qui frappent son oreille, en faisant éclater la sienne: souvent on est étonné de lui entendre répéter des mots ou des sons que l'on n'avoit pas pris la peine de lui apprendre, et qu'on ne le soupçonnoit pas même d'avoir écoutés; il semble se faire des tâches et chercher à retenir sa leçon chaque jour; il en est occupé jusque dans le sommeil, et Marcgrave dit qu'il jase encore en rêvant. C'est surtout dans ses premières années qu'il montre cette facilité, qu'il a plus de mémoire, et qu'on le trouve plus intelligent et plus docile; quelquefois cette faculté de mémoire, cultivée de bonne heure, devient étonnante; comme dans ce perroquet dont parle Rhodiginus,

qu'un cardinal acheta cent écus d'or, parce qu'il recitoit correctement le Symbole des Apôtres: mais plus âgé il devient rebelle et n'apprend que difficilement. Au reste, Olina conseille de choisir l'heure du soir, après le repas des perroquets, pour leur donner leçon, parce qu'étant alors plus satisfaits, ils deviennent plus dociles et plus attentifs.

On a comparé l'éducation du perroquet à celle de l'enfant: il y auroit souvent plus de raison de comparer l'éducation de l'enfant à celle du perroquet. A Rome, celui qui dressoit un perroquet, tenoit à la main une petite verge et l'en frappoit sur la tête. Pline dit que son crâne est trop dur, et qu'à moins de le frapper fortement lorsqu'on lui donne une leçon, il ne sent rien des petits coups dont on veut le punir. Cependant celui dont nous parlons craignait le fouet autant et plus qu'un enfant qui l'auroit sou-

vent senti. Après avoir resté toute la journée sur la perche, l'heure d'aller dans le jardin approchant, si par hasard il la devançoit et descendoit trop tôt (ce qui lui arrivoit rarement), la menace et la démonstration du fouet suffisoient pour le faire remonter à son juchoir avec précipitation : alors il ne descendoit plus, mais marquoit son ennui et son impatience en battant des ailes et en jetant des cris.

« Il est naturel de croire que le perroquet ne s'entend pas parler, mais qu'il croit cependant que quelqu'un lui parle : on l'a souvent entendu se demander à lui-même la pate, et il ne manquoit jamais de répondre à sa propre question en tendant effectivement la pate. Quoiqu'il aimât fort le son de la voix des enfans, il montroit pour eux beaucoup de haine ; il les poursuivoit, et s'il pouvoit les attraper, les pinçoit jusqu'au sang. Comme il avoit des objets d'aversion,

il en avoit aussi de grand attachement; son goût à la vérité n'étoit pas fort délicat, mais il a toujours été soutenu : il aimoit, mais aimoit avec fureur la fille de cuisine, il la suivoit par-tout, la cherchoit dans les lieux où elle pouvoit être, et presque jamais en vain. S'il y avoit quelque temps qu'il ne l'eût vue, il grimpoit avec le bec et les pates jusque sur ses épaules, lui faisoit mille caresses et ne la quittoit plus, quelqu'effort qu'elle fît pour s'en débarrasser : l'instant d'après elle le retrouvoit sur ses pas. Son attachement avoit toutes les marques de l'amitié la plus sentie. Cette fille eut un mal au doigt considérable et très-long, douloureux à lui arracher des cris; tout le temps qu'elle se plaignit, le perroquet ne sortit point de sa chambre; il avoit l'air de la plaindre en se plaignant lui-même, mais aussi douloureusement que s'il avoit souffert en effet : chaque jour,

sa première démarche étoit de lui aller rendre visite. Son tendre intérêt se soutint pour elle tant que dura son mal, et dès qu'elle en fut quitte, il devint tranquille avec la même affection qui n'a jamais changé. Cependant son goût excessif pour cette fille paroissoit être inspiré par quelques circonstances relatives à son service à la cuisine, plutôt que pour sa personne; car cette fille ayant été remplacée par une autre, l'affection du perroquet ne fit que changer d'objet, et parut être au même degré dès le premier jour pour cette nouvelle fille de cuisine, et par conséquent avant que ses soins n'eussent pu inspirer et fonder cet attachement.

Les talens des perroquets de cette espèce ne se bornent pas à l'imitation de la parole; ils apprennent aussi à contrefaire certains gestes et certains mouvemens. Scaliger en a vu un qui imitoit la danse des Savoyards en répétant leur chanson; celui-ci aimoit à

entendre chanter, et lorsqu'il voyoit danser, il sautoit aussi, mais de la plus mauvaise grace du monde, portant les pates en dedans et retombant lourdement; c'étoit-là sa plus grande gaîté : on lui voyoit aussi une joie folle et un babil intarissable dans l'ivresse ; car tous les perroquets aiment le vin, particulièrement le vin d'Espagne et le muscat, et l'on avoit déjà remarqué du temps de Pline, les accès de gaîté que leur donnent les fumées de cette liqueur. L'hiver il cherchoit le feu ; son grand plaisir, dans cette saison, étoit d'être sur la cheminée; et dès qu'il s'y étoit rechauffé, il marquoit son bien-être par plusieurs signes de joie. Les pluies d'été lui faisoient autant de plaisir; il s'y tenoit des heures entières, et pour que l'arrosement pénétrât mieux, il étendoit ses ailes et ne demandoit à rentrer que lorsqu'il étoit mouillé jusqu'à la peau. De retour sur sa perche, il passoit toutes ses

plumes dans son bec, les unes après les autres; au défaut de la pluie il se baignoit avec plaisir dans une cuvette d'eau, y rentroit plusieurs fois de suite, mais avoit toujours grand soin que sa tête ne fût pas mouillée. Autant il aimoit à se baigner en été, autant il le craignoit en hiver : en lui montrant dans cette saison un vase plein d'eau, on le faisoit fuir et même crier.

Quelquefois on le voyoit bâiller, et ce signe étoit presque toujours celui de l'ennui. Il siffloit avec plus de force et de netteté qu'un homme; mais quoiqu'il donnât plusieurs tons, il n'a jamais pu apprendre à siffler un air. Il imitoit parfaitement les cris des animaux sauvages et domestiques, particulièrement celui de la corneille, qu'il contrefaisoit à s'y méprendre. Il ne jasoit presque jamais dans une chambre où il y avoit du monde; mais seul dans la chambre voisine, il parloit et crioit d'autant plus qu'on faisoit plus de bruit

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964

dans l'autre : il paroissoit même s'exciter, et répéter de suite et précipitamment tout ce qu'il savoit, et il n'étoit jamais plus bruyant et plus animé. Le soir venu, il se rendoit volontairement à sa cage, qu'il fuyoit le jour; alors une pate retirée dans les plumes, ou accrochée aux barreaux de la cage, et la tête sous l'aile, il dormoit jusqu'à ce qu'il revît le jour du lendemain; cependant il veilloit souvent aux lumières : c'étoit le temps où il descendoit sur sa planche pour aiguiser ses pates, en faisant le même mouvement qu'une poule qui a gratté; quelquefois il lui arrivoit de siffler ou de parler la nuit, lorsqu'il voyoit de la clarté, mais dans l'obscurité il étoit tranquille et muet.

L'espèce de société que le perroquet contracte avec nous par le langage, est plus étroite et plus douce que celle à laquelle le singe peut prétendre par son imitation capricieuse de nos mou-

vemens et de nos gestes. Si celles du chien, du cheval ou de l'éléphant sont plus intéressantes par le sentiment et par l'utilité, la société de l'oiseau parleur est quelquefois plus attachante par l'agrément; il récrée, il distrait, il amuse : dans la solitude il est compagnie; dans la conversation il est interlocuteur; il répond, il appelle, il accueille, il jette l'éclat des ris, il exprime l'accent de l'affection, il joue la gravité de la sentence; ses petits mots tombés au hasard, égaient par les disparates, ou quelquefois surprennent par la justesse. Ce jeu d'un langage sans idée a je ne sais quoi de bizarre et de grotesque, et sans être plus vide que tant d'autres propos, il est toujours plus amusant. Avec cette imitation de nos paroles, le perroquet semble prendre quelque chose de nos inclinations et de nos mœurs; il aime et il haït; il a des attachemens, des jalousies, des préférences, des caprices; il s'admire,

s'applaudit, s'encourage; il se réjouit et s'attriste; il semble s'émouvoir et s'attendrir aux caresses; il donne des baisers affectueux: dans une maison de deuil il apprend à gémir; et souvent accoutumé à répéter le nom chéri d'une personne regrettée, il rappelle à des cœurs sensibles, et leurs plaisirs et leurs chagrins.

L'aptitude à rendre les accens de la voix articulée, portée dans le perroquet au plus haut degré, exige dans l'organe une structure particulière et plus parfaite. La sûreté de sa mémoire, quoiqu'étrangère à l'intelligence, suppose néanmoins un degré d'attention et une force de réminiscence mécanique, dont nul oiseau n'est autant doué. Aussi les naturalistes ont tous remarqué la forme particulière du bec, de la langue et de la tête du perroquet; son bec arrondi en dehors, creusé et concave en dedans, offre en quelque manière la capacité d'une bouche, dans

laquelle la langue se meut librement; le son venant frapper contre le bord circulaire de la mandibule inférieure, s'y modifie comme il feroit contre une file de dents, tandis que de la concavité du bec supérieur il se réfléchit comme d'un palais; ainsi le son ne s'échappe ni ne fuit pas en sifflement, mais se remplit et s'arrondit en voix. Au reste, c'est la langue qui plie en tons articulés les sons vagues qui ne seroient que des chants ou des cris. Cette langue est ronde et épaisse, plus grosse même dans le perroquet à proportion que dans l'homme; elle seroit plus libre pour le mouvement, si elle n'étoit d'une substance plus dure que la chair, et recouverte d'une membrane forte et comme ornée.

Mais cette organisation si ingénieusement préparée, le cède encore à l'art qu'il a fallu à la nature pour rendre le demi-bec supérieur du perroquet mobile, pour donner à ses mouvemens la

force et la facilité, sans nuire en même temps à son ouverture, et pour muscler puissamment un organe auquel on n'aperçoit pas même où elle a pu attacher des tendons : ce n'est ni à la racine de cette pièce, où ils eussent été sans force, ni à ses côtés, où ils eussent fermé son ouverture, qu'ils pouvoient être placés; la nature a pris un autre moyen, elle a attaché au fond du bec deux os qui, des deux côtés et sous les deux joues, forment, pour ainsi dire, des prolongemens de sa substance, semblables pour la forme aux os qu'on nomme *ptérégoïdes* dans l'homme, excepté qu'ils ne sont point, par leur extrémité postérieure, implantés dans un autre os, mais libres de leurs mouvemens; des faisceaux épais de muscles partant de l'occiput, et attachés à ces os, les meuvent, et le bec avec eux. Il faut voir, avec plus de détail, dans Aldrovande, l'artifice et l'assortiment de toute cette mécanique admirable.

Ce naturaliste fait remarquer, avec raison, depuis l'œil à la mâchoire inférieure, un espace qu'on peut ici plus proprement appeler une joue, que dans tout autre oiseau, où il est occupé par la coupe du bec; cet espace représente encore mieux dans le perroquet une véritable joue par les faisceaux des muscles qui le traversent et servent à fortifier le mouvement du bec autant qu'à faciliter l'articulation.

Ce bec est très-fort; le perroquet casse aisément les noyaux des fruits rouges; il ronge le bois, et même il fausse avec son bec et écarte les barreaux de sa cage pour peu qu'ils soient foibles, et qu'il soit las d'y être renfermé; il s'en sert plus que de ses pates pour se suspendre et s'aider en montant; il s'appuie dessus en descendant comme sur un troisième pied qui affermit sa démarche lourde, et se présente lorsqu'il s'abat pour soutenir le premier choc de la chute. Cette partie

est pour lui comme un second organe du toucher, et lui est aussi utile que ses doigts pour grimper ou pour saisir.

Il doit à la mobilité du demi-bec supérieur la faculté que n'ont pas les autres oiseaux, de mâcher ses alimens. Tous les oiseaux granivores et carnivores n'ont dans leur bec, pour ainsi dire, qu'une main avec laquelle ils prennent leur nourriture et la jettent dans le gosier, ou une arme dont ils la percent et la déchirent; le bec du perroquet est une bouche à laquelle il porte les alimens avec les doigts; il présente le morceau de côté et le ronge à l'aise. La mâchoire inférieure a peu de mouvement; le plus marqué est de droite à gauche : souvent l'oiseau se le donne sans avoir rien à manger, et semble mâcher à vide, ce qui a fait imaginer qu'il ruminoit; il y a plus d'apparence qu'il aiguise alors la tranche de cette moitié du bec qui lui sert à couper et à ronger.

Le perroquet apprête à peu-près également toute espèce de nourriture : dans son pays natal il vit de presque toutes les sortes de fruits et de graines. On a remarqué que le perroquet de Guinée s'engraisse de celle de *carthame*, qui néanmoins est pour l'homme un purgatif violent. En domesticité, il mange presque de tous nos alimens ; mais la viande, qu'il préféroit, lui est extrêmement contraire; elle lui donne une maladie qui est une espèce de *pica* ou d'appétit contre nature, qui le force à sucer, à ronger ses plumes, et à les arracher brin à brin par-tout où son bec peut atteindre. Ce perroquet cendré de Guinée est particulièrement sujet à cette maladie ; il déchire ainsi les plumes de son corps et même celles de sa belle queue ; et lorsque celles-ci sont une fois tombées, elles ne renaissent pas avec le rouge vif qu'elles avoient auparavant.

Quelquefois on voit ce perroquet

devenir, après une mue, jaspé de blanc et de couleur de rose, soit que ce changement ait pour cause quelque maladie ou les progrès de l'âge. Ce sont ces accidens que M. Brisson indique comme variétés, sous les noms de *perroquet de Guinée à ailes rouges* et de *perroquet de Guinée varié de rouge*. Le perroquet cendré est, comme plusieurs autres espèces de ce genre, sujet à l'épilésie et à la goutte; néanmoins il est très-vigoureux et vit longtemps: M. Salerne assure en avoir vu un à Orléans, âgé de plus de soixante ans, et encore vif et gai.

Il est assez rare de voir des perroquets produire dans nos contrées tempérées; il ne l'est pas de leur voir pondre des œufs clairs et sans germe: cependant on a quelques exemples de perroquets nés en France; M. de la Pigeonière a eu un perroquet mâle et une femelle dans la ville de Marmande en Agénois, qui pendant cinq ou six

années n'ont pas manqué chaque printemps de faire une ponte qui a réussi et donné des petits, que le père et la mère ont élevés. Chaque ponte étoit de quatre œufs, dont il y en avoit toujours trois de bons et un de clair. La manière de les faire couver à leur aise fut de les mettre dans une chambre où il n'y avoit autre chose qu'un baril défoncé par un bout, et rempli de sciure de bois; des bâtons étoient ajustés en dedans et en dehors du baril, afin que le mâle pût y monter également de toutes façons, et coucher auprès de sa compagne. Une attention nécessaire étoit de n'entrer dans cette chambre qu'avec des bottines, pour garantir les jambes des coups de bec du perroquet jaloux, qui déchiroit tout ce qu'il voyoit approcher de sa femelle. Le P. Labat fait aussi l'histoire de deux perroquets qui eurent plusieurs fois des petits à Paris.

LE PERROQUET VERT.

Deuxième espèce.

M. Edwards a donné cet oiseau comme venant de la Chine; il ne s'en trouve cependant pas dans la plus grande partie des provinces de ce vaste empire; il n'y a guère que les plus méridionales, comme Quanton et Quang-si, qui approchent du tropique, limite ordinaire du climat des perroquets, où l'on trouve de ces oiseaux. Celui-ci est apparemment un de ceux que des voyageurs se sont figuré voir les mêmes en Chine et en Amérique: mais cette idée, contraire à l'ordre réel de la nature, est démentie par la comparaison de chaque espèce en détail: celle-ci en particulier n'est analogue à aucun des perroquets du Nouveau-Monde. Ce perroquet est de la grosseur d'une poule moyenne; il a tout le corps d'un vert vif et brillant;

les grandes pennes de l'aile et les épaules bleues; les flancs et le dessous du haut de l'aile d'un rouge éclatant; les pennes des ailes et de la queue sont doublées de brun. Il a quinze pouces de longueur. Edwards le dit un des plus rares : on le trouve aux Moluques et à la nouvelle Guinée, d'où il nous a été envoyé.

LE PERROQUET VARIÉ.

Troisième espèce.

Ce perroquet est le même que le *psittacus elegans* de Clusius et le *perroquet à tête de faucon* d'Edwards. Il est de la grosseur d'un pigeon. Les plumes du tour du cou qu'il relève dans la colère, mais qui sont exagérées dans la figure de Clusius, sont de couleur pourprée, bordées de bleu; la tête est couverte de plumes mêlées par traits de brun et de blanc comme le plumage d'un oiseau de proie; et c'est

dans ce sens qu'Edwards l'a nommé *perroquet à tête de faucon*. Il y a du bleu dans les grandes pennes de l'aile et à la pointe des latérales de la queue, dont les deux intermédiaires sont vertes, ainsi que le reste des plumes du manteau.

Nous présumons que le petit nombre de ces oiseaux qui sont venus d'Amérique en France, avoient auparavant été transportés des grandes Indes en Amérique, et que si on en trouve dans l'intérieur des terres de la Guiane, c'est qu'ils s'y sont naturalisés comme les serins, le cochon d'Inde, et quelques autres oiseaux et animaux des contrées méridionales de l'ancien continent, qui ont été transportés dans le nouveau par les navigateurs; et ce qui semble prouver que cette espèce n'est point naturelle à l'Amérique, c'est qu'aucun des voyageurs dans ce continent n'en a fait mention, quoiqu'il soit connu de nos oiseleurs,

sous le nom de *perroquet maillé*, épithète qui indique la variété de son plumage : d'ailleurs il a la voix différente de tous les autres perroquets de l'Amérique ; son cri est aigu et perçant : tout semble prouver que cette espèce dont il est venu quelques individus d'Amérique, n'est qu'accidentelle à ce continent, et y a été apportée des grandes Indes.

LE VAZA, ou PERROQUET NOIR.

Quatrième espèce.

La quatrième espèce des perroquets proprement dits, est le *vaza*, nom que celui-ci porte à Madagascar, suivant Flaccourt, qui ajoute que ce perroquet imite la voix de l'homme. Rennefort en a fait aussi mention ; et c'est le même que François Cauche appelle *wouresmeinte*, ce qui veut dire oiseau noir, le nom de *vourou* en langue madégasse, signifiant oiseau en général.

Aldrovande place aussi des perroquets noirs dans l'Ethiopie. Le vaza est de la grosseur du perroquet cendré de Guinée : il est également noir dans tout son plumage, non d'un noir épais et profond, mais brun et comme obscurément teint de violet. La petitesse de son bec est remarquable ; il a au contraire la queue assez longue. M. Edwards qui l'a vu vivant, dit que c'étoit un oiseau fort familier et fort aimable.

LE MASCARIN.

Cinquième espèce.

Il est ainsi nommé parce qu'il a autour du bec une sorte de masque noir qui engage le front, la gorge et le tour de la face. Son bec est rouge; une coiffe grise couvre le derrière de la tête et du cou; tout le corps est brun; les pennes de la queue, brunes aux deux tiers de leur longueur, sont blanches à l'origine. La longueur totale de ce

perroquet est de treize pouces. M. le vicomte de Querhoënt nous assure qu'on le trouve à l'île de Bourbon, où probablement il a été transporté de Madagascar. Nous avons au Cabinet du roi un individu de même grandeur et de même couleur, excepté qu'il n'a pas le masque noir, ni le blanc de la queue, et que tout le corps est également brun; le bec est aussi plus petit, et par ce caractère il se rapproche plus du vaza, dont il paroît être une variété, s'il ne forme pas une espèce intermédiaire entre celle-ci et celle du mascarin. C'est à cette espèce ou à cette variété, que nous rapporterons le *perroquet brun* de M. Brisson.

LE PERROQUET *à bec couleur de sang.*

Sixième espèce.

Ce perroquet se trouve à la nouvelle Guinée; il est remarquable par sa grandeur; il l'est encore par son bec cou-

leur de sang, plus épais et plus large à proportion que celui de tous les autres perroquets, et même que celui des aras d'Amérique. Il a la tête et le cou d'un vert brillant à reflets dorés; le devant du corps est d'un jaune ombré de vert; la queue doublée de jaune est verte en dessus; le dos est bleu d'aigue-marine; l'aile paroît teinte d'un mélange de ce bleu d'azur et de vert, suivant différens aspects; les couvertures sont noires, bordées et chamarées de traits jaune-doré. Ce perroquet a quatorze pouces de longueur.

LE GRAND PERROQUET VERT *à tête bleue.*

Septième espèce.

Ce perroquet qui se trouve à Amboine, est un des plus grands; il a près de seize pouces de longueur, quoique sa queue soit assez courte. Il a le front et le dessus de la tête bleus; tout son

manteau est d'un vert de pré, surchargé et mêlé de bleu sur les grandes pennes : tout le dessous du corps est d'un vert olivâtre; la queue est verte en dessus et d'un jaune terne en dessous.

LE PERROQUET A TÊTE GRISE.

Huitième espèce.

Cet oiseau doit être placé parmi les perroquets, dont c'est véritablement une espèce, quoiqu'il n'ait que sept pouces et demi de longueur; mais dans sa taille ramassée il est gros et épais. Il a la tête et la face d'un gris lustré bleuâtre; l'estomac et tout le dessous du corps d'un gros jaune souci, quelquefois mêlé de rouge-aurore, la poitrine et tout le manteau vert, excepté les pennes de l'aile qui sont seulement bordées de cette couleur, autour d'un fond gris-brun. Ces perroquets sont assez communs au Sénégal; ils

volent par petites bandes de cinq ou six : ils se perchent sur le sommet des arbres épars dans les plaines brûlantes et sablonneuses de ces contrées où ils font entendre un cri aigu et désagréable ; ils se tiennent serrés l'un contre l'autre, de manière que l'on en tue plusieurs à la fois ; il arrive même assez souvent de tuer la petite bande entière d'un seul coup de fusil. Lemaire assure qu'ils ne parlent point ; mais cette espèce peu connue n'a peut-être pas encore reçu de soins ni d'éducation.

LES LORIS.

On a donné ce nom dans les Indes orientales à une famille de perroquets, dont le cri exprime assez bien le mot *lori*. Ils ne sont guère distingués des autres oiseaux de ce genre que par leur plumage, dont la couleur dominante est un rouge plus ou moins foncé. Outre cette différence principale, on peut

remarquer que les loris ont en général le bec plus petit, moins courbe et plus aigu que les autres perroquets. Ils ont de plus le regard vif, la voix perçante et les mouvemens prompts : ils sont, dit Edwards, les plus agiles de tous les perroquets, et les seuls qui sautent sur leur bâton jusqu'à un pied de hauteur. Ces qualités bien constatées démentent la tristesse silencieuse qu'un voyageur leur attribue.

Ils apprennent très-facilement à siffler et à articuler des paroles ; on les apprivoise aussi fort aisément, et ce qui est assez rare dans tous les animaux, ils conservent de la gaîté dans la captivité ; mais ils sont en général très-délicats et très-difficiles à transporter et à nourrir dans nos climats tempérés, où ils ne peuvent vivre long-temps. Ils sont sujets, même dans leur pays natal, à des accès épileptiques, comme les aras et autres perroquets ; mais il est probable que les

uns et les autres ne ressentent cette maladie que dans la captivité.

« C'est improprement, dit M. Sonnerat, que les ornithologistes ont désigné les loris par les noms de *loris des Philippines, des Indes orientales, de la Chine*, etc. Les oiseaux de cette espèce ne se trouvent qu'aux Moluques et à la nouvelle Guinée ; ceux qu'on voit ailleurs, en ont tous été transportés. » Mais c'est encore plus improprement, ou pour mieux dire très-mal-à-propos que ces mêmes nomenclateurs d'oiseaux ont donné quelques espèces de loris comme originaires d'Amérique, puisqu'il n'y en existe aucune, et que si quelques voyageurs y en ont vu, ce ne peuvent être que quelques individus qui avoient été transportés des îles orientales de l'Asie.

M. Sonnerat ajoute qu'il a trouvé les espèces de loris constamment différentes d'une île à l'autre, quoiqu'à peu de distance. On a fait une obser-

vation toute semblable dans nos îles de l'Amérique : chacune de ces îles nourrit assez ordinairement des espèces différentes de perroquets.

LE LORI-NOIRA.

Première espèce.

Ce lori se trouve à Ternate, à Céram et à Java : le nom de *noira* est celui que les Hollandais lui donnent, et sous lequel il est connu dans ces îles.

Cette espèce est si recherchée dans les Indes, qu'on donne volontiers jusqu'à dix réaux de huit pour un noira. On lit dans les premiers voyages des Hollandais à Java, que pendant longtemps on avoit tenté inutilement de transporter quelques-uns de ces beaux oiseaux en Europe; ils périssoient tous dans la traversée : cependant les Hollandais du second voyage en apportèrent un à Amsterdam. On en a vu plus fréquemment depuis. Le noira marque à son maître de l'attachement et

même de la tendresse ; il le caresse avec son bec, lui passe les cheveux brin à brin avec une douceur et une familiarité surprenantes, et en même temps il ne peut souffrir les étrangers, et les mord avec une sorte de fureur. Les Indiens de Java nourrissent un grand nombre de ces oiseaux. En général il paroît que la coutume de nourrir et d'élever des perroquets en domesticité est très-ancienne chez les Indiens, puisqu'Elien en fait mention.

VARIÉTÉS DU NOIRA.

I. C'EST apparemment au noira que se rapporte ce que dit Aldrovande du perroquet de Java, que les insulaires appellent *nor*, c'est-à-dire brillant. Il a tout le corps d'un rouge foncé ; l'aile et la queue d'un vert aussi foncé ; une tache jaune sur le dos, et un petit bord de cette même couleur à l'épaule. Entre les plumes de l'aile, qui étant pliée paroît toute verte, les couver-

tures seulement et les petites pennes sont de cette couleur jaune, et les grandes sont brunes.

II. Le lori décrit par M. Brisson sous le nom de *lori de Céram*, et auquel il attribue tout ce que nous avons appliqué au noira, n'en est en effet qu'une variété, et il ne diffère de notre noira, qu'en ce qu'il a les plumes des jambes de couleur verte, et que le noira les a rouges comme le reste du corps.

LE LORI A COLLIER.

Seconde espèce.

Cette seconde espèce a tout le corps avec la queue de ce rouge foncé de sang, qui est proprement la livrée des loris; l'aile est verte; le haut de la tête est d'un noir terminé de violet sur la nuque; les jambes et le pli de l'aile sont d'un beau bleu; le bas du cou est garni d'un demi-collier jaune, et c'est par ce dernier caractère que nous avons cru devoir désigner cette espèce.

Ce lori est, comme tous les autres, très-doux et familier, mais aussi très-délicat et difficile à élever. Il n'y en a point qui apprenne plus facilement à parler et qui parle aussi distinctement; *j'en ai vu un*, dit M. Aublet, *qui répétoit tout ce qu'il entendoit dire à la première fois*. Tout étonnante que cette faculté puisse paroître, on ne peut guère en douter; il semble même qu'elle appartienne à tous les loris. Celui-ci en particulier est très-estimé. Albin dit qu'il l'a vu vendre vingt guinées. Au reste, on doit regarder comme une variété de cette espèce le *lori à collier des Indes*, donné par M. Brisson.

LE LORI TRICOLOR.

Troisième espèce.

Le beau rouge, l'azur et le vert qui frappent les yeux dans le plumage de ce lori, et le coupent par grandes masses, nous ont déterminés à lui donner

le nom de tricolor. Le devant et les côtés du cou, les flancs avec le bas du dos, le croupion et la moitié de la queue sont rouges. Le dessous du corps, les jambes et le haut du dos sont bleus; l'aile est verte, et la pointe de la queue bleue; une calotte noire couvre le sommet de la tête. La longueur de cet oiseau est de près de dix pouces. Il en est peu d'aussi beaux par l'éclat, la netteté et la brillante opposition des couleurs. Sa gentillesse égale sa beauté : Edwards qui l'a vu vivant et qui le nomme *petit lori*, dit qu'il siffloit joliment, prononçoit distinctement différens mots; et sautant gaiement sur son juchoir ou sur le doigt, crioit d'une voix douce et claire, *lori, lori*. Il jouoit avec la main qu'on lui présentoit, couroit après les personnes en sautillant comme un moineau. Ce charmant oiseau vécut peu de mois en Angleterre. M. Sonnerat l'a trouvé à l'île d'Yolo, que les Espagnols prétendent être une

des Philippines, et les Hollandais une des Moluques.

LE LORI CRAMOISI.

Quatrième espèce.

Ce lori a près de onze pouces de longueur; nous le nommons *cramoisi*, parce que son rouge, la face exceptée, est beaucoup moins éclatant que celui des autres loris, et paroît terni et comme bruni sur l'aile. Le bleu du haut du cou et de l'estomac est foible et tirant au violet; mais au pli de l'aile, il est vif et azuré, et au bord des grandes pennes il se perd dans leur fond noirâtre : la queue est par-dessous d'un rouge enfumé, et en dessus, du même rouge tuilé que le dos. Cette espèce n'est pas la seule qui soit à Amboine, et il paroît, par le témoignage de Gemelli Carreri, que la suivante s'y trouve également.

LE LORI ROUGE.

Cinquième espèce.

Quoique dans tous les loris, le rouge soit la couleur dominante, celui-ci mérite entre tous les autres le nom que nous lui donnons : il est entièrement rouge, à l'exception de la pointe de l'aile qui est noirâtre, de deux taches bleues sur le dos, et d'une de même couleur aux couvertures du dessous de la queue. Il a dix pouces de longueur. C'est une espèce qui paroît nouvelle. Le *lori de Gilolo* de M. Sonnerat nous paroît être absolument le même que celui-ci.

LE LORI ROUGE ET VIOLET.

Sixième espèce.

Ce lori ne s'est trouvé jusqu'à présent qu'à Gueby. Il a tout le corps d'un rouge éclatant, régulièrement écaillé

de brun-violet, depuis l'occiput, en passant par les côtés du cou, jusqu'au ventre; l'aile est coupée de rouge et de noir, de façon que cette dernière couleur termine toutes les pointes des pennes, et tranche une partie de leurs barbes; les petites pennes et leurs couvertures les plus près du corps sont d'un violet-brun; la queue est d'un rouge de cuivre; la longueur totale de ce lori est de huit pouces.

LE GRAND LORI.

Septième espèce.

C'est le plus grand des loris : il a treize pouces de longueur. La tête et le cou sont d'un beau rouge : le bas du cou tombant sur le dos, est d'un bleu violet; la poitrine est richement nuée de rouge, de bleu, de violet et de vert; le mélange de vert et de beau rouge continue sur le ventre; les grandes pennes et le bord de l'aile depuis l'é-

paule, sont d'un bleu-d'azur; le reste du manteau est rouge-sombre. La moitié de la queue est rouge; sa poitrine est jaune.

Il paroît que c'est cette espèce que M. Vosmaër a décrite sous le nom de *lori de Ceylan* : il avoit été apporté vraisemblablement de plus loin dans cette île, et de cette île en Hollande : mais il y vécut peu, et mourut au bout de quelques mois.

LES LORIS PERRUCHES.

Les espèces qui suivent, sont des oiseaux presque entièrement rouges comme les loris; mais leur queue est plus longue, et cependant plus courte que celle des perruches, et l'on doit les considérer comme faisant nuance entre les loris et les perruches de l'ancien continent : nous les appellerons, par cette raison, *loris-perruches*.

LE LORI PERRUCHE ROUGE.

Première espèce.

Le plumage de cet oiseau est presque entièrement rouge, à l'exception de quelques couvertures et des extrémités des pennes de l'aile et des pennes de la queue, dont les unes sont vertes, et quelques autres sont bleues. La longueur totale de l'oiseau est de huit pouces et demi. Edwards dit qu'il est très-rare, et qu'un voyageur le donna à M. Hans Sloane, comme venant de Borneo.

LE LORI PERRUCHE *violet et rouge.*

Seconde espèce.

La couleur dominante de cet oiseau est le rouge mêlé de bleu-violet. Sa longueur totale est de dix pouces; la queue fait près du tiers de cette longueur; elle est toute d'un gros bleu,

de même que les flancs, l'estomac, le haut du dos et de la tête; les grandes pennes de l'aile sont jaunes; tout le reste du plumage est d'un beau rouge bordé de noir en festons sur les ailes.

LE LORI PERRUCHE TRICOLOR.

Troisième espèce.

On peut nommer ainsi cet oiseau, le rouge, le vert et le bleu turquin occupant par trois grandes masses tout son plumage : le rouge couvre la tête, le cou et tout le dessous du corps; l'aile est d'un vert foncé : le dos et la queue sont d'un gros bleu, moelleux et velouté; la queue est longue de sept pouces; l'oiseau entier, de quinze et demi, et de la grosseur d'une tourterelle. La queue, dans ces trois dernières espèces, quoique plus longue que ne l'est communément celle des loris et des perroquets proprement dits, n'est néanmoins pas étagée comme celle des

perruches à longue queue, mais composée de pennes égales et coupées à-peu-près carrément.

PERRUCHES DE L'ANCIEN CONTINENT.

PERRUCHES *à queue longue et également étagée.*

Nous séparerons en deux familles les perruches à longue queue : la première sera composée de celles qui ont la queue également étagée, et la seconde de celles qui l'ont inégale ou plutôt inégalement étagée, c'est-à-dire qui ont les deux pennes du milieu de la queue beaucoup plus longues que les autres pennes, et qui paroissent en même temps séparées l'une de l'autre. Toutes ces perruches sont plus grosses que les perruches à queue courte, dont nous donnerons ci-après la description ; et cette longue queue les distingue aussi de tous les perroquets à queue courte.

LA GRANDE PERRUCHE A COLLIER *d'un rouge vif.*

Première espèce à queue longue et égale.

PLINE et SOLIN ont également décrit le perroquet vert à collier, qui de leur temps étoit le seul connu, et qui venoit de l'Inde. Apulée le dépeint avec l'élégance qu'il a coutume d'affecter, et dit que son plumage est d'un vert naïf et brillant. Le seul trait qui tranche, dit Pline, dans le vert de ce plumage, est un demi-collier d'un rouge vif appliqué sur le haut du cou. Aldrovande qui a recueilli tous les traits de ces descriptions, ne nous permet pas de douter que ce perroquet à *collier* et à *longue queue* des anciens, ne soit notre grande perruche à collier rouge : pour le prouver, il suffit de deux traits de la description d'Aldrovande ; le premier est la largeur du collier, qui, dit-il, est dans son milieu de

l'*épaisseur du doigt*; l'autre est la tache rouge qui *marque le haut de l'aile*. Or, de toutes les perruches qui pourroient ressembler à ce perroquet des anciens, celle-ci seule porte ces deux caractères; les autres n'ont point de rouge à l'épaule, et leur collier n'est qu'un cordon sans largeur. Au reste, cette perruche rassemble tous les traits de beauté des oiseaux de son genre; plumage d'un vert-clair et gai sur la tête, plus foncé sur les ailes et le dos; demi-collier couleur de rose, qui, entourant le derrière du cou, se rejoint sur les côtés à la bande noire qui enveloppe la gorge; bec d'un rouge vermeil, et tache pourprée au sommet de l'aile; ajoutez une belle queue, plus longue que le corps, mêlée de vert et de bleu d'aigue-marine en dessus, et doublée de jaune tendre, vous aurez toute la figure simple à-la-fois et parée de cette grande et belle perruche, qui a été le premier perroquet connu des anciens.

Elle se trouve non-seulement dans les terres du continent de l'Asie méridionale, mais aussi dans les îles voisines et à Ceylan; car il paroît que c'est de cette dernière île que les navigateurs de l'armée d'Alexandre la rapportèrent en Grèce, où l'on ne connoissoit encore aucune espèce de perroquets.

LA PERRUCHE A DOUBLE COLLIER.

Seconde espèce à queue longue et égale.

Deux petits rubans, l'un rose et l'autre bleu, entourent le cou en entier de cette perruche, qui est de la grosseur d'une tourterelle; du reste, tout son plumage est vert, plus foncé sur le dos, jaunissant sous le corps, et dans plusieurs de ses parties rembruni d'un trait sombre sur le milieu de chaque plume; sous la queue un frangé jaunâtre borde le gris-brun tracé dans chaque penne; la moitié supérieure du bec est d'un beau rouge; l'inférieure

est brune : il est probable que cette perruche, venue de l'île de Bourbon, se trouve aussi dans le continent correspondant ou de l'Afrique ou des Indes.

LA PERRUCHE A TÊTE ROUGE.

Troisième espèce a queue longue et égale.

Cette perruche, qui a onze pouces de longueur totale, et dont la queue est plus longue que le corps, en a tout le dessus d'un vert sombre, avec une tache pourpre dans le haut de l'aile ; la face est d'un rouge pourpré qui, sur la tête se fond dans du bleu, et se coupe sur la nuque par un trait prolongé de noir qui couvre la gorge : le dessous du corps est d'un jaune terne et sombre ; le bec est rouge.

LA PERRUCHE A TÊTE BLEUE.

Quatrième espèce a queue longue et égale.

Cette perruche, longue de dix pouces, a le bec blanc, la tête bleue, le

corps vert, le devant du cou jaune, et du jaune mêlé dans le vert sous le ventre et la queue, dont les pennes intermédiaires sont en dessus teintes de bleu; les pieds sont bleuâtres.

LA PERRUCHE LORI.

Cinquième espèce a queue longue et égale.

Nous adoptons le nom qu'Edwards a donné à cette espèce, à cause du beau rouge qui semble la rapprocher des loris. Ce rouge traversé de petites ondes brunes, teint la gorge, le devant du cou et les côtés de la face jusque sur l'occiput qu'il entoure; le haut de la tête est pourpré; Edwards le marque bleu; le dos, le dessus du cou, des ailes et l'estomac, sont d'un vert d'émeraude; du jaune orangé tache irrégulièrement les côtés du cou et les flancs; les grandes pennes de l'aile sont noirâtres, frangées au bout de jaune; la queue, verte en dessus, paroît doublée

de rouge et de jaune à la pointe ; le bec et les pieds sont gris-blanc : cette perruche est de moyenne grosseur, et n'a que sept pouces et demi de longueur ; c'est une des plus jolies par l'éclat et l'assortiment des couleurs. Ce n'est point l'*avis paradisiaca* de Seba, comme le croit M. Brisson, puisque, sans compter d'autres différences, cet oiseau de Seba, très difficile d'ailleurs à rapporter à sa véritable espèce, est à queue inégalement étagée.

LA PERRUCHE JAUNE.

Sixième espèce à queue longue et inégale.

M. Brisson donne cette espèce sous la dénomination de *perruche jaune d'Angola*, et la décrit d'après Frisch : tout son plumage est jaune, excepté le ventre et le tour de l'œil qui sont rouges, et les pennes des ailes avec une partie de celles de la queue qui sont bleues ; les premières sont traversées

dans leur milieu d'une bande jaunâtre. Au reste, la queue est présentée dans Frisch d'une maniére équivoque et peu distincte. Albin qui décrit aussi cette perruche, assure qu'elle apprend à parler, et quoiqu'il l'appelle *perroquet d'Angola*, il dit qu'elle vient des Indes occidentales.

LA PERRUCHE A TÊTE D'AZUR.

Septième espèce à queue longue et égale.

CETTE perruche qui est de la grosseur d'un pigeon, a toute la tête, la face et la gorge d'un beau bleu-céleste; un peu de jaune sur les ailes; la queue bleue, également étagée et aussi longue que le corps; le reste du plumage est vert. Cette perruche vient des grandes Indes, suivant M. Edwards qui nous l'a fait connoître.

LA PERRUCHE SOURIS.

Huitième espèce à queue longue et égale.

Cette espèce paroît nouvelle, et nous ignorons son pays natal; peut-être pourroit-on lui rapporter l'indication suivante, tirée d'un voyage à l'île de France. « La perruche verte à capuchon gris, de la grosseur d'un moineau, ne peut s'apprivoiser. » Quoique cette perruche soit considérablement plus grosse que le moineau, nous lui avons donné le nom de *souris*, parce qu'une grande pièce gris-de-souris lui couvre la poitrine, la gorge, le front et toute la face; le reste du corps est vert d'olive, excepté les grandes pennes de l'aile qui sont d'un vert plus fort; la queue est longue de cinq pouces, le corps d'autant; les pieds sont gris; le bec est gris-blanc. Tout le plumage pâle et décoloré de cette perruche lui donne un air triste; et c'est la

moins brillante de toutes celles de sa famille.

LA PERRUCHE A MOUSTACHES.

Neuvième espèce à queue longue et égale.

Un trait noir passe d'un œil à l'autre sur le front de cette perruche, et deux grosses moustaches de la même couleur partent du bec inférieur, et s'élargissent sur les côtés de la gorge; le reste de la face est blanc et bleuâtre; la queue verte en dessus, est jaune-paille en dessous; le dos est vert-foncé; il y a du jaune dans les couvertures de l'aile, dont les grandes pennes sont d'un vert-d'eau foncé; l'estomac et la poitrine sont de couleur lilas. Cette perruche a près de onze pouces; sa queue fait la moitié de cette longueur. Cette espèce est encore nouvelle, ou du moins n'est indiquée par aucun naturaliste.

LA PERRUCHE A TÊTE BLEUE.

Dixième espèce à queue longue et égale.

CETTE belle perruche a le manteau vert et la tête peinte de trois couleurs; d'indigo sur la face et la gorge, de vert-brun à l'occiput, et de jaune en dessous; le bas du cou et la poitrine sont d'un mordoré-rouge, tracé de vert-brun; le ventre est vert; le bas-ventre mêlé de jaune et de vert, et la queue doublée de jaune. Edwards a déjà donné cette espèce, mais elle paroît avoir été représentée d'après un oiseau mis dans l'esprit-de-vin, et les couleurs en sont flétries. Cette perruche se trouve à Amboine. Nous lui rapporterons comme simple variété, ou du moins comme espèce très-voisine, la *perruche des Moluques*, dont la grandeur et les principales couleurs sont les mêmes, à cela près que la tête entière est indigo, et qu'il y a une tache

de cette couleur au ventre; le rouge-aurore de la poitrine n'est point ondé, mais mêlé de jaune. Ces différences sont trop légères pour constituer deux espèces distinctes; la queue de ces perruches est aussi longue que le corps; la longueur totale est de dix pouces; leur bec est blanc-rougeâtre.

LA PERRUCHE *aux ailes chamarées.*

Onzième espèce à queue longue et égale.

Cet oiseau a les ailes chamarées de bleu, de jaune et d'orangé, la première de ces couleurs occupant le milieu des plumes; les deux autres s'étendent sur la frange; les grandes pennes sont d'un brun olivâtre; cette couleur est celle de tout le reste du corps, excepté une tache bleuâtre derrière la tête. Cette perruche a un peu plus de onze pouces de longueur; la queue fait plus du tiers de cette longueur totale; cependant l'aile est aussi très-longue,

et couvre près de la moitié de la queue, ce qui ne se trouve pas dans les autres perruches, qui ont généralement les ailes beaucoup plus courtes.

Passons maintenant à l'énumération des perruches de l'ancien continent, qui ont de même la queue longue, mais inégalement étagée.

PERRUCHES *à queue longue et inégale de l'ancien Continent.*

LA PERRUCHE *à collier couleur de rose.*

Première espèce à queue longue et inégale.

Loin que cette perruche paroisse propre au nouveau continent, comme le dit M. Brisson, elle lui est absolument étrangère. On la trouve dans plusieurs parties de l'Afrique : on en voit arriver au Caire en grand nombre par les caravanes d'Ethiopie. Les vaisseaux qui partent du Sénégal ou de Guinée, où cette perruche se trouve aussi communément, en portent quan-

tité avec les Nègres dans nos îles de l'Amérique. On ne rencontre point de ces perruches dans tout le continent du Nouveau-Monde; on ne les voit que dans les habitations de Saint-Domingue, de la Martinique, de la Guadeloupe, etc. où les vaisseaux d'Afrique abordent continuellement, tandis qu'à Cayenne, où il ne vient que très-rarement des vaisseaux négriers, l'on ne connoît pas ces perruches. Tous ces faits qui nous sont assurés par un excellent observateur, prouvent que cette perruche n'est pas du nouveau continent, comme le dit M. Brisson.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'en même temps que cet auteur place cette perruche en Amérique, il la donne pour le perroquet des anciens, le *psittacus torquatus macrourus antiquorum* d'Aldrovande; comme si les anciens, Grecs et Romains, étoient allés chercher leur perroquet au Nouveau-Monde. De plus, il y a erreur de

fait; cette perruche à collier n'est point le perroquet des anciens décrit par Aldrovande; ce perroquet doit se rapporter à notre grande perruche à collier, première espèce à queue longue et également étagée, comme nous l'avons prouvé dans l'article où il en est question.

La perruche à collier que nous décrivons ici, a quatorze pouces de long; mais de cette longueur la queue et ses deux longs brins font près des deux tiers; ces brins sont d'un bleu d'aigue-marine; tout le reste du plumage est d'un vert-clair et doux, un peu plus vif sur les pennes de l'aile, et mêlé de jaune sur celles de la queue; un petit collier rose ceint le derrière du cou, et se rejoint au noir de la gorge; une teinte bleuâtre est jetée sur les plumes de la nuque qui se rabattent sur le collier; le bec est rouge-brun.

LA PETITE PERRUCHE *à tête couleur de rose à longs brins.*

Seconde espèce à queue longue et inégale.

Cette petite perruche, dont tout le corps n'a pas plus de quatre pouces de longueur, en aura douze si on la mesure jusqu'à la pointe des deux longs brins par lesquels s'effilent les deux plumes du milieu de le queue. Ces longues plumes sont bleues; le reste de la queue, qui n'est long que de deux pouces et demi, est vert-d'olive, et c'est aussi la couleur de tout le dessous du corps et même du dessus, où elle est seulement plus forte et plus chargée: quelques petites plumes rouges percent sur le haut de l'aile; la tête est d'un rouge rose mêlé de lilas, coupé et bordé par un cordon noir, qui, prenant à la gorge, fait tout le tour du cou. Edwards qui parle avec admiration de la beauté de cette perruche,

dit que les Indiens du Bengale où elle se trouve, l'appellent *fridytutah*. Il relève avec raison les défauts de la figure qu'en donne Albin, et sur-tout la bévue de ne compter à cet oiseau que quatre plumes à la queue.

LA GRANDE PERRUCHE *à longs brins*.

Troisième espèce à queue longue et inégale.

Les ressemblances dans les couleurs sont assez grandes entre cette perruche et la précédente, pour qu'on les pût regarder comme de la même espèce, si la différence de grandeur n'étoit pas considérable. En effet, celle-ci a seize pouces de longueur, y compris les deux brins de la queue, et les autres dimensions sont plus grandes à proportion : les brins sont bleus comme dans l'espèce précédente; la queue est de même vert-d'olive, mais plus foncé et de la même teinte que celle des ailes; il paroît un peu de bleu dans le milieu

de l'aile; tout le vert du corps est fort délayé dans du jaunâtre; toute la tête n'est pas couleur de rose, ce n'est que la région des yeux et l'occiput qui sont de cette couleur, le reste est vert, et il n'y a pas non plus de cordon noir qui borde la coiffe de la tête.

LA GRANDE PERRUCHE *à ailes roussâtres.*

Quatrième espèce à queue longue et inégale.

CETTE perruche a vingt pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité des deux longs brins de la queue; tout le corps est en-dessus d'un vert-d'olive foncé, et en dessous d'un vert-pâle mêlé de jaunâtre; il y a sur le fouet de chaque aile un petit espace de couleur rouge, et du bleu foible dans le milieu des longues plumes de la queue : le bec est rouge ainsi que les pieds et les ongles.

LA PERRUCHE A GORGE ROUGE.

Cinquième espèce à queue longue et inégale.

EDWARDS qui décrit cet oiseau, dit que c'est la plus petite des perruches à longue queue qu'il ait vue; elle n'est pas plus grosse en effet qu'une mésange, mais la longueur de la queue surpasse celle de son corps; le dos et la queue sont d'un gros vert; les couvertures des ailes et la gorge sont rouges; le dessous du corps est d'un vert-jaunâtre; l'iris de l'œil est si foncé qu'elle en paroît noire, au contraire de la plupart des perroquets qui l'ont couleur d'or. On assura M. Edwards que cette perruche venoit des grandes Indes.

LA GRANDE PERRUCHE *à bandeau noir.*

Sixième espèce à queue longue et inégale.

L'OISEAU que M. Brisson donne sous le nom d'*ara des Moluques*, n'est bien

certainement qu'une perruche : on sait qu'il n'y a point d'aras aux grandes Indes, ni dans aucune partie de l'ancien continent. Seba, de son côté, nomme ce même oiseau *lori* ; ce n'est pas plus un lori qu'un ara, et les longues plumes de sa queue ne laissent aucun doute qu'on ne doive le comparer au nombre des perruches. La longueur totale de cet oiseau est de quatorze pouces, sur quoi la queue en a près de sept; sa tête porte un bandeau noir, et le cou un collier rouge et vert; la poitrine est d'un beau rouge-clair; les ailes et le dos sont d'un riche bleu-turquin; le ventre est vert foncé, parsemé de plumes rouges; la queue, dont les pennes du milieu sont les plus grandes, est colorée de vert et de rouge avec des bords noirs. Cet oiseau venoit, dit Seba, des îles Papoe; un Hollandais d'Amboine l'avoit acheté d'un Indien cinq cents florins. Ce prix n'étoit pas au-dessus de la beauté et de la gentil-

lesse de l'oiseau ; il prononçoit distinctement plusieurs mots de diverses langues, saluoit au matin et chantoit sa chanson ; son attachement égaloit ses graces ; ayant perdu son maître, il mourut de chagrin.

LA PERRUCHE VERTE ET ROUGE.

Septième espèce à queue longue et inégale.

Cette espèce a été donnée par M. Brisson, sous la dénomination de *perruche du Japon ;* mais on ne trouve dans cette île, non plus que dans les provinces septentrionales de la Chine, que les perroquets qui y ont été apportés ; et vraisemblablement cette perruche prétendue du Japon, dont Aldrovande n'a vu que la figure, venoit de quelqu'autre partie plus méridionale de l'Asie. Willulghby remarque même que cette figure et la description qui y est jointe, paroissent suspectes : quoi qu'il en soit, Aldrovande représente le plu-

mage de cette perruche comme un mélange de vert, de rouge et d'un peu de bleu; la première de ces couleurs domine au-dessus du corps, la seconde le dessous et la queue, excepté les deux longs brins qui sont verts; le bleu colore les épaules et les pennes de l'aile; et il y a deux taches de cette même couleur de chaque côté de l'œil.

LA PERRUCHE HUPPÉE.

Huitième espèce à queue longue et inégale.

Celle-ci est le *petit perroquet de Bontius*, duquel Willulghby vante le plumage pour l'éclat de la variété des couleurs, dont le pinceau, dit-il, rendroit à peine le brillant et la beauté; c'est un composé de rouge-vif, de couleur de rose, mêlé de jaune et de vert sur les ailes; de vert et de bleu sur la queue qui est très-longue, passant l'aile pliée de dix pouces, ce qui est beaucoup pour un oiseau de la grosseur d'une

alouette. Cette perruche relève les plumes de sa tête en forme de huppe, qui doit être très-élégante, puisqu'elle est comparée à l'aigrette du paon dans la notice suivante, qui nous paroît appartenir à cette belle espèce. « Cette perruche n'est que de la grosseur d'un tarin; elle porte sur la tête une aigrette de trois ou quatre petites plumes, à-peu-près comme l'aigrette du paon : cet oiseau est d'une gentillesse charmante ». Ces petites perruches se trouvent à Java, dans l'intérieur des terres; elles volent en troupes en faisant grand bruit; elles sont jaseuses, et quand elles sont privées, elles répètent aisément ce qu'on veut leur apprendre.

LES PERRUCHES A COURTE QUEUE *de l'ancien Continent.*

Il y a une grande quantité de ces perruches dans l'Asie méridionale et en Afrique ; elles sont toutes différentes des perruches de l'Amérique; et

s'il s'en trouve quelques-unes dans le nouveau continent, qui ressemblent à celles de l'ancien; c'est que probablement elles y ont été transportées. Pour les distinguer par un nom générique, nous avons laissé celui de *perruche* à celles de l'ancien continent, et nous appellerons *perriches* celles du nouveau. Au reste, les espèces de perruches à queue courte, sont bien plus nombreuses dans l'ancien continent que dans le nouveau; elles ont de même quelques habitudes naturelles aussi différentes que le sont les climats; quelques-unes, par exemple, dorment la tête en bas et les pieds en haut, accrochées à une petite branche d'arbre, ce que ne font pas les perriches d'Amérique.

En général, tous les perroquets du Nouveau-Monde font leurs nids dans des creux d'arbres, et spécialement dans les trous abandonnés par les pics, nommés aux îles *charpentiers*. Dans l'ancien continent, au contraire, plu-

sieurs voyageurs nous assurent que différentes espèces de perroquets suspendent leurs nids tissus de joncs et de racines, en les attachant à la pointe des rameaux flexibles. Cette diversité dans la manière de nicher, si elle est réelle pour un grand nombre d'espèces, pourroit être suggérée par la différente impression du climat. En Amérique où la chaleur n'est jamais excessive, elle doit être recueillie dans un petit lieu qui la concentre; et sous la zône torride d'Afrique, le nid suspendu reçoit des vents qui le bercent, un rafraîchissement peut-être nécessaire.

LA PERRUCHE A TÊTE BLEUE.

Première espèce à queue courte.

Cet oiseau a le sommet de la tête d'un beau bleu, et porte un demi-collier orangé sur le cou; la poitrine et le croupion sont rouges, et le reste du plumage est vert.

Edwards dit qu'on lui avoit envoyé cet oiseau de Sumatra; M. Sonnerat l'a trouvé à l'île de Luçon.

Cette espèce est de celles qui dorment la tête en bas; elle se nourrit de *callon*, sorte de liqueur blanche que l'on tire dans les Indes orientales, du cocotier en coupant les bourgeons de la grappe à laquelle tient le fruit. Les Indiens attachent un bambou creux à l'extrémité de la branche, pour recevoir cette liqueur qui est très-agréable lorsqu'elle n'a pas fermenté, et qui a à-peu-près le goût de notre cidre nouveau.

Il nous paroît qu'on peut rapporter à cette espèce l'oiseau indiqué par Aldrovande, qui a le sommet de la tête d'un beau bleu, le croupion rouge et le reste du plumage vert; mais comme ce naturaliste ne fait mention ni du collier ni du rouge sur la poitrine, et que d'ailleurs il dit que ce perroquet venoit de Malaca, il se pourroit que cet

oiseau fût d'une autre espèce, mais très-voisine de celle-ci.

LA PERRUCHE A TÊTE ROUGE, ou LE MOINEAU DE GUINÉE.

Seconde espèce à queue courte.

CETTE perruche est connue par les oiseleurs, sous le nom de *Moineau de Guinée;* elle est fort commune dans cette contrée, d'où on l'apporte souvent en Europe, à cause de la beauté de son plumage, de sa familiarité et de sa douceur; car elle n'apprend point à parler, et n'a qu'un cri assez désagréable. Ces oiseaux périssent en grand nombre dans le transport; à peine en sauve-t-on un sur dix dans le passage de Guinée en Europe, et néanmoins ils vivent assez long-temps dans nos climats, en les nourrissant de graines de panis et d'alpiste, pourvu qu'on les mette par paires dans leur cage; ils y pondent même quelquefois, mais on a

peu d'exemples que leurs œufs aient éclos. Lorsque l'un des deux oiseaux appariés vient à mourir, l'autre s'attriste et ne lui survit guère; ils se prodiguent réciproquement de tendres soins : le mâle se tient d'affection à côté de sa femelle, lui dégorge de la graine dans le bec; celle-ci marque son inquiétude si elle en est un moment séparée; ils charment ainsi leur captivité par l'amour et la douce habitude. Les voyageurs rapportent qu'en Guinée, ces oiseaux par leur grand nombre, causent beaucoup de dommages aux grains de la campagne. Il paroît que l'espèce en est répandue dans presque tous les climats méridionaux de l'ancien continent, car on les trouve en Ethiopie, aux Indes orientales, dans l'île de Java, aussi-bien qu'en Guinée.

Bien des gens appellent mal-à-propos cet oiseau *moineau du Brésil*, quoiqu'il ne soit pas naturel au climat du

Brésil; mais comme les vaisseaux y en transportent de Guinée, et qu'ils arrivent du Brésil en Europe, on a pu croire qu'ils appartenoient à cette contrée de l'Amérique. Cette petite perruche a le corps tout vert, marqué par une tache d'un beau bleu sur le croupion, et par un masque rouge de feu mêlé de rouge aurore qui couvre le front, engage l'œil, descend sous la gorge, et au milieu de laquelle perce un bec blanc-rougeâtre; la queue est très-courte, et paroît toute verte étant pliée; mais quand elle s'étale on la voit coupée transversalement de trois bandes, l'une rouge, l'autre noire, et la troisième verte, qui en borde et termine l'extrémité: le fouet de l'aile est bleu dans le mâle, et jaune dans la femelle, qui diffère du mâle en ce qu'elle a la tête d'un rouge moins vif.

Clusius a parfaitement bien décrit cet oiseau sous le nom de *psittacus mini-*

nus. MM. Edwards, Brisson et Linnæus l'ont confondu avec le petit *perroquet d'Amérique peint de diverses couleurs*, donné par Seba ; mais il est sûr que ce n'est pas le même oiseau, car ce dernier auteur dit que non-seulement son perroquet a un collier d'un beau bleu-céleste, et la queue magnifiquement nuancée d'un mélange de cinq couleurs, de bleu, de jaune, de rouge, de brun et de vert-foncé, mais encore qu'il est tout-à-fait aimable par sa voix et la douceur de son chant, et qu'enfin il apprend très-aisément à parler : or il est évident que tous ces caractères ne conviennent point à notre moineau de Guinée ; et cet oiseau de Seba qu'il a eu vivant, est peut-être une sixième espèce dans les perriches à queue courte du nouveau continent.

Une variété, ou peut-être une espèce très-voisine de celle-ci, est l'oiseau donné par Edwards, sous la dé-

nomination de *très - petit perroquet vert et rouge*, qu'il dit venir des Indes orientales, et qui ne diffère de celui-ci qu'en ce qu'il a le croupion rouge.

LE COULACISSI.

Troisième espèce de perruche à queue courte.

COMME nous adoptons toujours de préférence les noms que les animaux portent dans leur pays natal, nous conservons à cet oiseau celui de *coulacissi* qu'on lui donne aux Philippines, et particulièrement dans l'île de Luçon ; il a le front, la gorge et le croupion rouges ; un demi-collier orangé sur le dessus du cou ; le reste du corps et les couvertures supérieures des ailes sont verts ; les grandes pennes des ailes sont d'un vert foncé sur leur côté extérieur, et noirâtre sur le côté intérieur ; les pennes moyennes des ailes et celles de la queue sont vertes en des-



sus et bleues en dessous ; le bec, les pieds et les ongles sont rouges.

La femelle diffère du mâle, en ce qu'elle a une tache bleuâtre de chaque côté de la tête entre le bec et l'œil ; qu'elle n'a point de demi-collier sur le cou, ni de rouge sur la gorge, et que la couleur rouge du front est plus foible et moins étendue.

MM. Brisson et Linnæus ont confondu cet oiseau avec la perruche couronnée de saphir, donnée par Edwards, qui est notre perruche à tête bleue, première espèce à queue courte.

LA PERRUCHE AUX AILES D'OR.

Quatrième espèce à queue courte.

C'est à M. Edwards que l'on doit la connoissance de cet oiseau ; il dit que vraisemblablement il avoit été apporté des Indes orientales, mais qu'il n'a pu s'en assurer ; il a la tête, les petites couvertures supérieures des

ailes et le corps entier, d'un vert seulement plus foncé sur le corps qu'en dessous; les grandes couvertures supérieures des ailes sont orangées; les quatre premières pennes des ailes sont d'un bleu foncé sur leur côté extérieur, et brunes sur leur côté intérieur et à l'extrémité; les quatre suivantes sont de couleur orangée; quelques-unes des suivantes sont de la même couleur que les premières, et enfin celles qui sont près du corps sont entièrement vertes, ainsi que les pennes de la queue; le bec est blanchâtre; les pieds et les ongles sont de couleur de chair pâle.

LA PERRUCHE A TÊTE GRISE.

Cinquième espèce à queue courte.

M. Brisson a donné le premier cet oiseau qu'il dit se trouver à Madagascar. Il a la tête, la gorge et la partie inférieure du cou, d'un gris tirant un



peu sur le vert ; le corps est d'un vert plus clair en dessous qu'en dessus ; les couvertures supérieures des ailes et les pennes moyennes sont vertes ; les grandes pennes sont brunes sur leur côté intérieur, et vertes sur leur côté extérieur et à l'extrémité ; les pennes de la queue sont d'un vert clair, avec une large bande transversale noire vers leur extrémité ; le bec, les pieds et les ongles sont blanchâtres.

LA PERRUCHE AUX AILES VARIÉES.

Sixième espèce à queue courte.

CETTE perruche est un peu plus grande que les précédentes ; elle se trouve à Batavia et à l'île de Luçon : nous en devons la description à M. Sonnerat. « Cet oiseau, dit-il, a la tête, le cou et le ventre d'un vert clair et jaunâtre ; il a une bande jaune sur les ailes, mais chaque plume qui forme cette bande est bordée extérieurement

de bleu; les petites plumes des ailes sont verdâtres; les grandes sont d'un beau noir velouté (en sorte que les ailes sont variées de jaune, de bleu, de vert et de noir); la queue est de couleur de lilas clair; il y a près de son extrémité une bande noire très-étroite; les pieds sont gris, le bec et l'iris de l'œil sont d'un jaune rougeâtre. »

LA PERRUCHE AUX AILES BLEUES.

Septième espèce à queue courte.

Cette espèce est nouvelle et nous a été envoyée du Cap de Bonne-Espérance, mais sans aucune notice sur le climat ni sur les habitudes naturelles de l'oiseau; il est vert par-tout, à l'exception de quelques pennes des ailes qui sont d'un beau bleu; le bec et les pieds sont rougeâtres. Cette courte description suffit pour la faire distinguer de toutes les autres perruches à queue courte.

LA PERRUCHE A COLLIER.

Huitième espèce à queue courte.

C'EST encore à M. Sonnerat que nous devons la connoissance de cet oiseau qu'il décrit dans les termes suivans : Il se trouve aux Philippines, et particulièrement dans l'île de Luçon ; il est de la taille du moineau du Brésil (de Guinée) ; tout le corps est d'un vert gai et agréable, plus foncé sur le dos, éclairci sous le ventre et nuancé de jaune ; il a derrière le cou, au bas de la tête, un large collier ; ce collier est composé, dans le mâle, de plumes d'un bleu-de-ciel ; mais dans l'un et l'autre sexe, les plumes du collier sont variées transversalement de noir ; la queue est courte, de la longueur des ailes et terminée en pointe ; le bec, les pieds, l'iris sont d'un gris noirâtre. Cette espèce n'a pour elle que sa forme et son

coloris; elle est d'ailleurs sans agrément, et n'apprend point à parler. »

LA PERRUCHE A AILES NOIRES.

Neuvième espèce à queue courte.

Autre espèce qui se trouve a l'île de Luçon, et dont M. Sonnerat donne la description suivante : « Cet oiseau est un peu plus petit que le précédent; il a le dessus du cou, le dos, les petites plumes des ailes et la queue d'un vert foncé; le ventre d'un vert clair et jaunâtre; le sommet de la tête du mâle est d'un rouge très-vif; les plumes qui entourent le bec en dessus dans la femelle, sont de ce même rouge vif; elle a de plus une tache jaune au milieu du cou, au-dessus; le mâle a la gorge bleue, la femelle l'a rouge; l'un et l'autre sexe a les grandes plumes des ailes noires; celles qui recouvrent la queue en dessous sont rouges; le bec, les pieds et l'iris sont jaunes. Je donne,

dit M. Sonnerat, ces deux perruches comme mâle et femelle, parce qu'elles me semblent différer très-peu, se convenir par la taille, par la forme, par les couleurs, et parce qu'elles habitent le même climat : je n'oserai cependant affirmer que ce ne soient pas deux espèces distinctes ; l'une et l'autre ont encore de commun de dormir suspendues la tête en bas, d'être friandes du suc qui coule du *régime* des cocotiers fraîchement coupés.

L'ARIMANON.

Dixième espèce de perruche à queue courte.

Cet oiseau se trouve à l'île d'Otahiti, et son nom, dans la langue du pays, signifie *oiseau de coco*, parce qu'en effet il habite sur les cocotiers : nous en devons la description à M. Commerson.

Nous le plaçons à la suite des perruches à courte queue, parce qu'il

semble appartenir à ce genre ; cependant cette perruche a un caractère qui lui est particulier, et qui n'appartient ni aux perruches à courte queue, ni aux perruches à queue longue : ce caractère est d'avoir la langue pointue et terminée par un pinceau de poils courts et blancs.

Le plumage de cet oiseau est entièrement d'un beau bleu, à l'exception de la gorge et de la partie inférieure du cou qui sont blancs ; le bec et les pieds sont rouges : il est très-commun dans l'île d'Otahiti, où on le voit voltiger par-tout et on l'entend sans cesse piailler ; il vole de compagnie, se nourrit de bananes, mais il est fort difficile à conserver en domesticité : il se laisse mourir d'ennui, sur-tout quand il est seul dans la cage ; on ne peut lui faire prendre d'autres nourritures que des jus de fruits ; il refuse constamment tous les alimens plus solides.

PERROQUETS DU NOUVEAU CONTINENT.

LES ARAS.

De tous les perroquets, l'ara est le plus grand et le plus magnifiquement paré; le pourpre, l'or et l'azur brillent sur son plumage; il a l'œil assuré, la contenance ferme, la démarche grave, et même l'air désagréablement dédaigneux, comme s'il sentoit son prix et connoissoit trop sa beauté: néanmoins son naturel paisible le rend aisément familier, et même susceptible de quelque attachement; on peut le rendre domestique sans en faire un esclave, il n'abuse pas de la liberté qu'on lui donne; la douce habitude le rappelle auprès de ceux qui le nourrissent, et il revient assez constamment au domicile qu'on lui fait adopter.

Tous les aras sont naturels aux climats du Nouveau-Monde situés entre les deux tropiques, dans le continent

comme dans les îles, et aucun ne se trouve en Afrique ni dans les grandes Indes. Christophe Colomb, dans son second voyage, en touchant à la Guadeloupe, y vit des aras auxquels il donna le nom de *guacamayas*. On les rencontre jusque dans les îles désertes, et par-tout ils font le plus bel ornement de ces sombres forêts qui couvrent la terre abandonnée à la seule nature.

Dès que ces perroquets parurent en Europe, ils y furent regardés avec admiration. Aldrovande qui, pour la première fois, vit un ara à Mantoue, en 1572, remarque que cet oiseau étoit absolument nouveau et très-recherché, et que les princes le donnoient et le recevoient comme un présent aussi beau que rare : il étoit rare en effet; car Belon, cet observateur si curieux, n'avoit point vu d'aras, puisq 'il dit que les perroquets gris sont les pl grands de tous.

Nous connoissons quatre espèces d'aras ; savoir, le rouge, le bleu, le vert et le noir. Nos nomenclateurs en ont indiqué six espèces, qui doivent se réduire par moitié, c'est-à-dire, aux trois premières, comme nous allons le démontrer par leur énumération successive.

Les caractères qui distinguent les aras des autres perroquets du Nouveau-Monde sont, 1.° la grandeur et la grosseur du corps, étant du double au moins plus gros que les autres ; 2.° la longueur de la queue qui est aussi beaucoup plus longue, même à proportion du corps ; 3.° la peau nue et d'un blanc-sale qui couvre les deux côtés de la tête, l'entoure par-dessous, et recouvre aussi la base de la mandibule inférieure du bec, caractère qui n'appartient à aucun autre perroquet ; c'est même cette peau nue, au milieu de laquelle sont situés ses yeux, qui donne à ces oiseaux une physionomie désa-

gréable ; leur voix l'est aussi, et n'est qu'un cri qui semble articuler *ara*, d'un ton rauque, grasseyant, et si fort qu'il offense l'oreille.

L'ARA ROUGE.

Première espèce.

Ce grand ara rouge a près de trente pouces de longueur, mais celle de la queue en fait presque moitié ; tout le corps, excepté les ailes, est d'un rouge vermeil ; les quatre plus longues plumes de la queue sont du même rouge ; les grandes pennes de l'aile sont d'un bleu-turquin en dessus, et en dessous d'un rouge de cuivre sur fond noir ; dans les pennes moyennes, le bleu et le vert sont alliés et fondus d'une manière admirable ; les grandes couvertures sont d'un jaune doré, et terminées de vert ; les épaules sont du même rouge que le dos ; les couvertures supérieures et inférieures de la queue

sont bleues ; quatre des pennes latérales de chaque côté sont bleues en dessus, et toutes sont doublées d'un rouge de cuivre plus clair et plus métallique sous les quatre grandes pennes du milieu : un toupet de plumes veloutées, rouge-mordoré, s'avance en bourrelet sur le front ; la gorge est d'un rouge-brun ; une peau membraneuse, blanche et nue, entoure l'œil, couvre la joue et enveloppe la mandibule inférieure du bec, lequel est noirâtre ainsi que les pieds. Cette description a été faite sur un de ces oiseaux vivant, des plus grands et des plus beaux : au reste, les voyageurs remarquent des variétés dans les couleurs, comme dans la grandeur de ces oiseaux, selon les différentes contrées, et même d'une île à une autre. Nous en avons vu qui avoient la queue toute bleue, d'autres rouge et terminée de bleu ; leur grandeur varie autant et plus que leurs couleurs ; mais les petits aras rou-

ges sont plus rares que les gran[illegible]s.

En général, les aras étoient autrefois très-communs à S[illegible]int-Domingue. Je vois par une lettre d[illegible]a-lier Desha[illegible]es, que depui[illegible]ta-blissemens français ont ét[illegible]jus-que sur le sommet des mo[illegible]es, ces oiseaux y sont moins fréquens. Au reste, les aras rouges et les aras bleus qui sont notre seconde espèce, se trouvent dans les mêmes climats, et ont absolument les mêmes habitudes naturelles ; ainsi ce que nous allons dire de celui-ci, peut s'appliquer à l'autre.

Les aras habitent les bois, dans les terreins humides plantés de palmiers, et ils se nourrissent principalement des fruits du palmier-latanier, dont il y a de grandes forêts dans les savannes noyées. Ils vont ordinairement par paires, et rarement en troupes ; quelquefois néanmoins ils se rassemblent le matin pour crier tous ensemble, et se font entendre de très-loin ; ils jettent

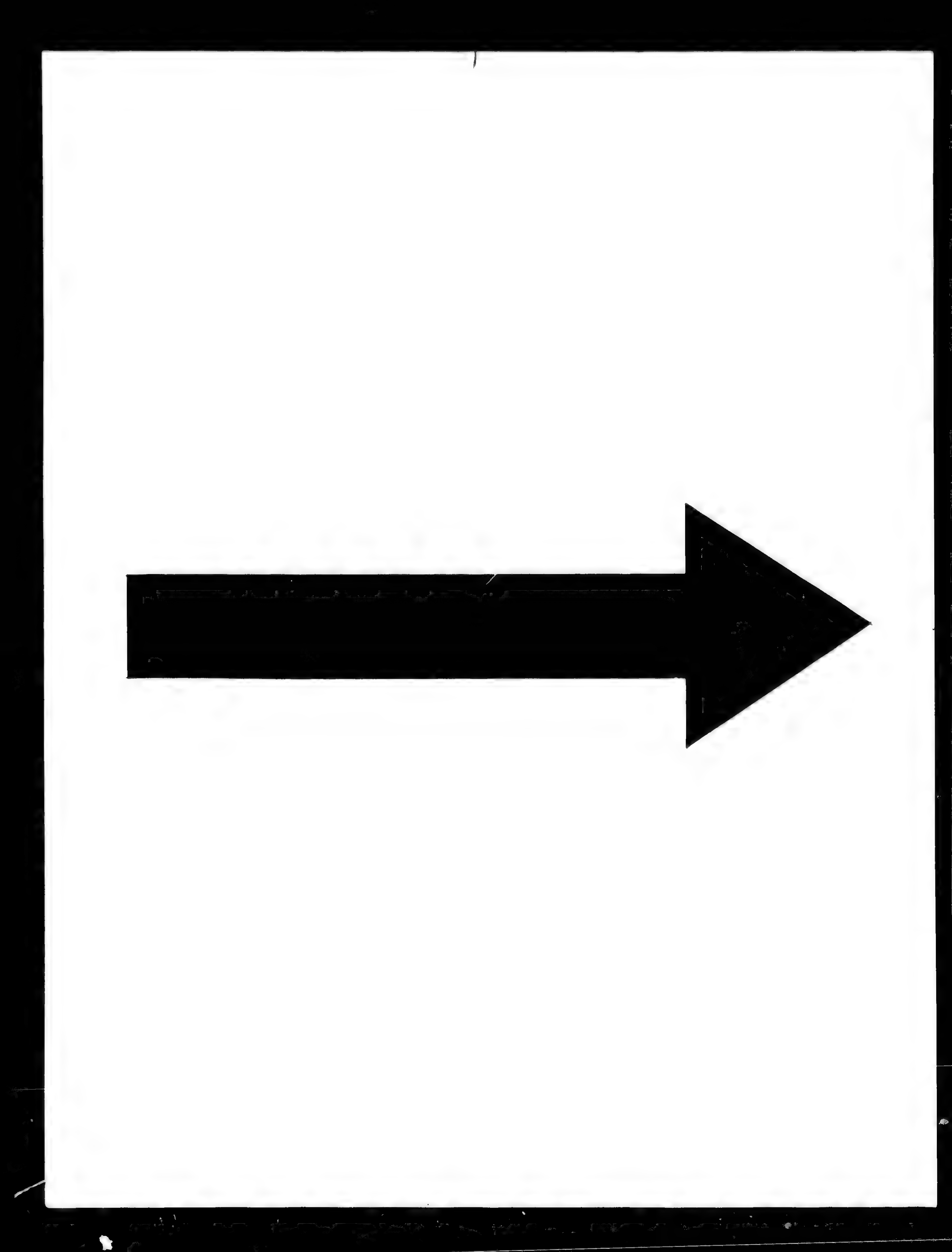
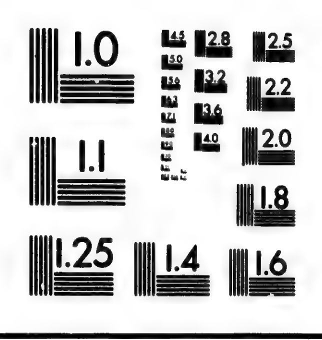


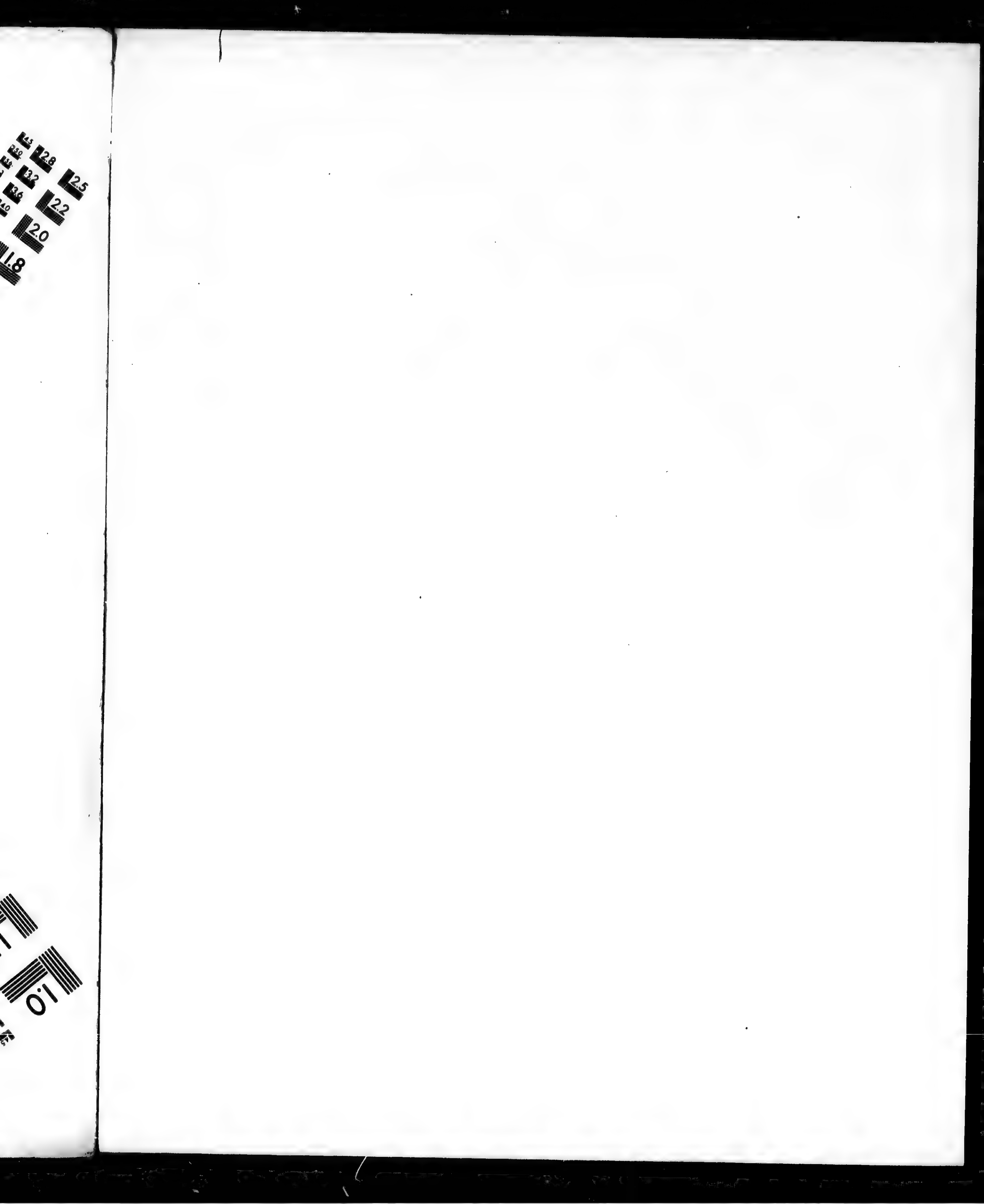
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



les mêmes cris lorsque quelque objet les effraye ou les surprend ; ils ne manquent jamais aussi de crier en volant ; et de tous les perroquets, ce sont ceux qui volent le mieux ; ils traversent les lieux découverts , mais ne s'y arrêtent pas ; ils se perchent toujours sur la cime ou sur la branche la plus élevée des arbres ; ils vont le jour chercher leur nourriture au loin , mais tous les soirs ils reviennent au même endroit , dont ils ne s'éloignent qu'à la distance d'une lieue environ, pour chercher des fruits mûrs. Du Tertre dit que quand ils sont pressés de la faim , ils mangent le fruit du mancenilier, qui , comme l'on sait, est un poison pour l'homme, et vraisemblablement pour la plupart des animaux ; il ajoute que la chair de ces aras qui ont mangé des pommes de mancenilier , est mal-saine et même vénéneuse ; néanmoins on mange tous les jours des aras à la Guiane, au Brésil, etc. sans qu'on s'en trouve incom-

modé, soit qu'il n'y ait pas de mancenilier dans ces contrées, soit que les aras trouvant une nourriture plus abondante et qui leur convient mieux, ne mangent point les fruits de cet arbre de poison.

Il paroît que les perroquets dans le Nouveau-Monde, étoient tels à-peu-près qu'on a trouvé tous les animaux dans les terres désertes, c'est-à-dire, confians et familiers, et nullement intimidés à l'aspect de l'homme, qui mal armé et peu nombreux dans ces régions, n'y avoit point encore fait connoître son empire. C'est ce que Pierre d'Angleria assure des premiers temps de la découverte de l'Amérique; les perroquets s'y laissoient prendre au lacet et presque à la main du chasseur; le bruit des armes ne les effrayoit guère, et ils ne fuyoient pas en voyant leurs compagnons tomber morts. Ils préféroient à la solitude des forêts, les arbres plantés près des maisons;

c'est là que les Indiens les prenoient trois ou quatre fois l'année pour s'approprier leurs belles plumes, sans que cette espèce de violence parût leur faire déserter ce domicile de leur choix; et c'est de là qu'Aldrovande, sur la foi de toutes les premières relations de l'Amérique, a dit que ces oiseaux s'y montroient naturellement amis de l'homme, ou du moins ne donnoient pas des signes de crainte : ils s'approchoient des cases en suivant les Indiens lorsqu'ils les y voyoient rentrer, et paroissoient s'affectionner aux lieux habités par ces hommes paisibles. Une pa[illegible] de cette sécurité reste encore aux perroquets que nous avons relégués dans les bois. M. de la Borde nous le marque de ceux de la Guiane; ils se laissent approcher de très-près sans méfiance et sans crainte; et Pison dit des oiseaux du Brésil, ce qu'on peut étendre à tout le Nouveau-Monde,

qu'ils ont peu d'astuce et donnent dans tous les piéges.

Les aras font leurs nids dans des trous de vieux arbres pourris, qui ne sont pas rares dans leur pays natal, où il y a plus d'arbres tombant de vétusté, que d'arbres jeunes et sains; ils agrandissent le trou avec leur bec lorsqu'il est trop étroit; ils en garnissent l'intérieur avec des plumes. La femelle fait deux pontes par an, comme tous les autres perroquets d'Amérique, et chaque ponte est ordinairement de deux œufs qui, selon du Tertre, sont gros comme des œufs de pigeon, et tachés comme ceux de perdrix; il ajoute que les jeunes ont deux petits vers dans les narines, et un troisième dans un petit bubon qui leur vient au-dessus de la tête, et que ces petits vers meurent d'eux-mêmes lorsque ces oiseaux commencent à se couvrir de plumes. Ces vers dans les narines des oiseaux ne sont pas particuliers aux aras; les

autres perroquets, les cassiques et plusieurs autres oiseaux en ont de même tant qu'ils sont dans leur nid ; il y a aussi plusieurs quadrupèdes, et notamment les singes, qui ont des vers dans le nez et dans d'autres parties du corps. On connoît ces insectes en Amérique, sous le nom de *vers macaques* ; ils s'insinuent quelquefois dans la chair des hommes, et produisent des abcès difficiles à guérir. On a vu des chevaux mourir de ces abcès causés par les vers macaques; ce qui peut provenir de la négligence avec laquelle on traite les chevaux dans ce pays, où on ne les loge ni ne les panse.

Le mâle et la femelle aras couvent alternativement leurs œufs et soignent les petits ; ils leur apportent également à manger ; tant qu'ils ont besoin d'éducation, le père et la mère, qui ne se quittent guère, ne les abandonnent point : on les voit toujours ensemble perchés à portée de leur nid.

Les jeunes aras s'apprivoisent aisément, et dans plusieurs contrées de l'Amérique, on ne prend ces oiseaux que dans le nid, et on ne tend point de piéges aux vieux, parce que leur éducation seroit trop difficile et peut-être infructueuse; cependant du Tertre raconte que les Sauvages des Antilles avoient une singulière manière de prendre ces oiseaux vivans ; ils épioient le moment où ils mangent à terre des fruits tombés; ils tâchoient de les environner, et tout-à-coup ils jetoient des cris, frappoient des mains et faisoient un si grand bruit, que ces oiseaux subitement épouvantés, oublioient l'usage de leurs ailes, et se renversoient sur le dos pour se défendre du bec et des ongles; les Sauvages leur présentoient alors un bâton qu'ils ne manquoient pas de saisir, et dans le moment on les attachoit avec une petite liane au bâton; il prétend de plus qu'on peut les apprivoiser,

quoiqu'adultes et pris de cette manière violente; mais ces faits me paroissent un peu suspects, d'autant que tous les aras s'enfuient actuellement à la vue de l'homme, et qu'à plus forte raison ils s'enfuiroient au grand bruit. Waffer dit que les Indiens de l'isthme de l'Amérique apprivoisent les aras comme nous apprivoisons les pies; qu'ils leur donnent la liberté d'aller se promener le jour dans les bois, d'où ils ne manquent pas de revenir le soir; que ces oiseaux imitent la voix de leur maître et le chant d'un oiseau qu'il appelle *chicali*. Fernandez rapporte qu'on peut leur apprendre à parler, mais qu'ils ne prononcent que d'une manière grossière et désagréable; que quand on les tient dans les maisons, ils y élèvent leurs petits comme les autres oiseaux domestiques. Il est très-sûr en effet qu'ils ne parlent jamais aussi bien que les autres perro-

quets, et que quand ils sont apprivoisés, ils ne cherchent point à s'enfuir.

Les Indiens se servent de leurs plumes pour faire des bonnets de fêtes et d'autres parures ; ils se passent quelques-unes de ces belles plumes à travers les joues, la cloison du nez et les oreilles. La chair des aras, quoiqu'ordinairement dure et noire, n'est pas mauvaise à manger ; elle fait de bon bouillon, et les perroquets en général sont le gibier le plus commun des terres de Cayenne, et celui qu'on mange le plus ordinairement.

L'ara est, peut-être plus qu'aucun autre oiseau, sujet au mal caduc, qui est plus violent et plus immédiatement mortel dans les climats chauds que dans les pays tempérés. J'en ai nourri un des plus grands et des plus beaux de cette espèce, qui m'avoit été donné par madame la marquise de Pompadour en 1751 ; il tomboit d'épilepsie deux ou trois fois par mois, et cepen-

dant il n'a pas laissé de vivre plusieurs années dans ma campagne en Bourgogne, et il auroit vécu bien plus longtemps si on ne l'avoit pas tué : mais dans l'Amérique méridionale, ces oiseaux meurent ordinairement de ce même mal caduc, ainsi que tous les autres perroquets qui y sont également sujets dans l'état de domesticité. C'est probablement la privation de leur femelle et la surabondance de nourriture qui leur cause ces accès épileptiques, auxquels les Sauvages qui les élèvent dans leurs carbets, pour faire commerce de leurs plumes, ont trouvé un remède bien simple ; c'est de leur entamer l'extrémité d'un doigt et d'en faire couler une goutte de sang, l'oiseau paroît guéri sur-le-champ, et ce même secours réussit également sur plusieurs autres oiseaux qui sont en domesticité sujets aux mêmes accidens. On doit rapprocher ceci de ce que l'on voit arriver aux serins qui tombent du

mal caduc, et qui meurent lorsqu'ils ne jettent pas une goutte de sang par le bec; il semble que la nature cherche à faire le même remède que les Sauvages ont trouvé.

On appelle *crampe*, dans les Colonies, cet accident épileptique, et on assure qu'il ne manque pas d'arriver à tous les perroquets en domesticité, lorsqu'ils se perchent sur un morceau de fer, comme sur un clou ou sur une tringle, etc. en sorte qu'on a grand soin de ne leur permettre de se poser que sur du bois. Ce fait qui, dit-on, est reconnu pour vrai, semble indiquer que cet accident, qui n'est qu'une forte convulsion dans les nerfs, tient d'assez près à l'électricité, dont l'action est, comme l'on sait, bien plus violente dans le fer que dans le bois.

L'ARA BLEU.

Deuxième espèce.

Cet ara bleu se trouve dans les mêmes endroits que l'ara rouge ; il a les mêmes habitudes naturelles, et il est au moins aussi commun.

Sa description est aisée à faire, car il est entièrement bleu d'azur sur le dessus du corps, les ailes et la queue, et d'un beau jaune sous tout le corps ; ce jaune est vif et plein, et le bleu a des reflets et un lustre éblouissant. Les Sauvages admirent ces aras et chantent leur beauté ; le refrain ordinaire de leurs chansons est : *Oiseau jaune, oiseau jaune, que tu es beau*.

Les aras bleus ne se mêlent point avec les aras rouges, quoiqu'ils fréquentent les mêmes lieux, sans chercher à se faire la guerre ; ils ont quelque chose de différent dans la voix ; les Sauvages reconnoissent les

rouges et les bleus sans les voir, et par leur seul cri : ils prétendent que ceux-ci ne prononcent pas si distinctement *ara*.

L'ARA VERT.

Troisième espèce.

L'ARA vert est bien plus rare que l'ara rouge et l'ara bleu; il est aussi bien plus petit, et l'on n'en doit compter qu'une espèce, quoique les nomenclateurs en aient deux, parce qu'ils l'ont confondu avec une perruche verte qu'on a appelée *perruche ara*, parce qu'elle prononce assez distinctement le mot *ara*, et qu'elle a la queue beaucoup plus longue que les autres perruches; mais ce n'en est pas moins une vraie perruche, très-connue à Cayenne et très-commune, au lieu que l'ara vert y est si rare, que les habitans même ne le connoissent pas, et que lorsqu'on leur en parle, ils croient que

c'est cette perruche. M. Sloane dit que le petit macao ou petit ara vert est fort commun dans les bois de la Jamaïque; mais Edwards remarque, avec raison, qu'il s'est trompé, parce que quelques recherches qu'il ait faites, il n'a jamais pu s'en procurer qu'un seul par ses correspondans; au lieu que s'il étoit commun à la Jamaïque, il en viendroit beaucoup en Angleterre. Cette erreur de Sloane vient probablement de ce qu'il a, comme nos nomenclateurs, confondu la perruche verte à longue queue avec l'ara vert. Au reste, nous avons cet ara vert vivant: il nous a été donné par M. Sonini de Manoncour, qui l'a eu à Cayenne des Sauvages de l'Oyapoc, où il a été pris dans le nid.

Sa longueur, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, est d'environ seize pouces; son corps, tant en dessus qu'en dessous, est d'un vert qui, sous les différens aspects, paroît ou

éclatant et doré, ou olive-foncé; les grandes et petites pennes de l'aile sont d'un bleu d'aigue-marine sur fond brun, doublé d'un rouge de cuivre; le dessous de la queue est de ce même rouge, et le dessus est peint de bleu d'aigue-marine fondu dans du vert-d'olive; le vert de la tête est plus vif et moins chargé d'olivâtre que le vert du reste du corps; à la base du bec supérieur, sur le front, est une bordure noire de petites plumes effilées qui ressemblent à des poils; la peau blanche et nue qui environne les yeux, est aussi parsemée de petits pinceaux rangés en ligne des mêmes poils noirs; l'iris de l'œil est jaunâtre.

Cet oiseau aussi beau que rare, est encore aimable par ses mœurs sociales et par la douceur de son naturel; il est bientôt familiarisé avec les personnes qu'il voit fréquemment; il aime leur accueil, leurs caresses, et semble chercher à les leur rendre; mais il repousse

celles des étrangers, et sur-tout celles des enfans qu'il poursuit vivement et sur lesquels il se jette; il ne connoît que ses amis. Comme tous les perroquets élevés en domesticité, il se met sur le doigt dès qu'on le lui présente, il se tient aussi sur le bois; mais en hiver et même en été, dans les temps frais et pluvieux, il préfère d'être sur le bras ou sur l'épaule, sur-tout si les habillemens sont de laine; car en général il semble se plaire beaucoup sur le drap ou sur les autres étoffes de cette nature qui garantissent le mieux le froid: il se plaît aussi sur les fourneaux de la cuisine, lorsqu'il ne sont pas tout-à-fait refroidis, et qu'ils conservent encore une chaleur douce. Par la même raison il semble éviter de se poser sur les corps durs qui communiquent du froid, tels que le fer, le marbre, le verre, etc. et même dans les temps froids et pluvieux de l'été, il frissonne et tremble si on lui jette de l'eau sur le

corps ; cependant il se baigne volontiers pendant les grandes chaleurs, et trempe souvent son bec dans l'eau.

Lorsqu'on le gratte légèrement, il étend ses ailes en s'accroupissant, et il fait alors entendre un son désagréable, assez semblable au cri du geai, en soulevant les ailes et hérissant ses plumes; et ce cri habituel paroît être l'expression du plaisir comme celle de l'ennui : d'autres fois il fait un cri bref et aigu qui est moins équivoque que le premier, et qui exprime la joie ou la satisfaction; car il le fait ordinairement entendre lorsqu'on lui fait accueil ou lorsqu'il voit venir à lui les personnes qu'il aime : c'est cependant par ce même dernier cri qu'il manifeste ses petits momens d'impatience et de mauvaise humeur. Au reste, il n'est guère possible de rien statuer de positif sur les différens cris de cet oiseau et de ses semblables, parce qu'on sait que ces animaux qui sont organisés de manière

à pouvoir contrefaire les sifflemens, les cris et même la parole, changent de voix presque toutes les fois qu'ils entendent quelques sons qui leur plaisent et qu'ils peuvent imiter.

Celui-ci est jaloux; il l'est sur-tout des petits enfans qu'il voit avoir quelque part aux caresses ou aux bienfaits de sa maîtresse; s'il en voit un sur elle, il cherche aussi-tôt à s'élancer de son côté en étendant les ailes; mais comme il n'a qu'un vol court et pesant, et qu'il semble craindre de tomber en chemin, il se borne à lui témoigner son mécontentement par des gestes et des mouvemens inquiets, et par des cris perçans et redoublés; et il continue ce tapage jusqu'à ce qu'il plaise à sa maîtresse de quitter l'enfant et d'aller le reprendre sur son doigt: alors il lui en témoigne sa joie par un murmure de satisfaction, et quelquefois par une sorte d'éclat qui imite parfaitement le rire grave d'une personne âgée; il

n'aime pas non plus la compagnie des autres perroquets, et si on en met un dans la chambre qu'il habite, il n'a point de bien qu'on ne l'en ait débarrassé. Il semble donc que cet oiseau ne veuille partager, avec qui que ce soit, la moindre caresse ni le plus petit soin de ceux qu'il aime, et que cette espèce de jalousie ne lui est inspirée que par l'attachement : ce qui le fait croire, c'est que si un autre que sa maîtresse caresse le même enfant contre lequel il se met de si mauvaise humeur, il ne paroît pas s'en soucier, et n'en témoigne aucune inquiétude.

Il mange à-peu-près de tout ce que nous mangeons; le pain, la viande de bœuf, le poisson frit, la pâtisserie et le sucre sur-tout, sont fort de son goût : néanmoins il semble leur préférer les pommes cuites qu'il avale avidement, ainsi que les noisettes qu'il casse avec son bec, et épluche ensuite fort adroitement entre ses doigts, afin de n'en

prendre que ce qui est mangeable; il suce les fruits tendres au lieu de les mâcher, en les pressant avec la langue contre la mandibule supérieure du bec; et pour les autres nourritures moins tendres, comme le pain, la pâtisserie, etc. il les broie ou les mâche, en appuyant l'extrémité du demi-bec inférieur contre l'endroit le plus concave du supérieur; mais quels que soient ses alimens, ses excrémens ont toujours été d'une couleur verte et mêlée d'une espèce de craie blanche, comme ceux de la plupart des autres oiseaux, excepté les temps où il a été malade, qu'ils étoient d'une couleur orangée ou jaunâtre-foncé.

Au reste, cet ara comme tous les autres perroquets, se sert très-adroitement de ses pates; il ramène en avant le doigt postérieur pour saisir et retenir les fruits et les autres morceaux qu'on lui donne, et pour les porter ensuite à son bec. On peut donc

dire que les perroquets se servent de leurs doigts, à-peu-près comme les écureuils ou les singes; ils s'en servent aussi pour se suspendre et s'accrocher. L'ara vert, dont il est ici question, dormoit presque toujours ainsi accroché dans les fils de fer de sa cage. Les perroquets ont une autre habitude commune que nous avons remarquée sur plusieurs espèces différentes; ils ne marchent, ne grimpent ni ne descendent jamais sans commencer par s'accrocher ou s'aider avec la pointe de leur bec; ensuite ils portent leurs pates en avant pour servir de second point d'appui; ainsi ce n'est que quand ils marchent à plat qu'ils ne font point usage de leur bec pour changer de lieu.

Les narines dans cet ara, ne sont point visibles comme celles de la plupart des autres perroquets; au lieu d'être sur la corne apparente du bec, elles sont cachées dans les premières

petites plumes qui recouvrent la base de la mandibule supérieure qui s'élève et forme une cavité à sa racine ; quand l'oiseau fait effort pour imiter quelques sons difficiles, on remarque aussi que sa langue se replie alors vers l'extrémité, et lorsqu'il mange il la replie de même : faculté refusée aux oiseaux qui ont le bec droit et la langue pointue, et qui ne peuvent la faire mouvoir qu'en la retirant ou en l'avançant dans la direction du bec. Au reste, ce petit ara vert est aussi et peut-être plus robuste que la plupart des autres perroquets ; il apprend bien plus aisément à parler, et prononce bien plus distinctement que l'ara rouge et l'ara bleu ; il écoute les autres perroquets et s'instruit avec eux ; son cri est presque semblable à celui des autres aras : seulement il n'a pas la voix si forte à beaucoup près, et ne prononce pas si distinctement *ara*.

On prétend que les amandes amè-

res font mourir les perroquets, mais je ne m'en suis pas assuré; je sais seulement que le persil, pris même en petite quantité, et qu'ils semblent aimer beaucoup, leur fait grand mal; dès qu'ils en ont mangé, il coule de leur bec une liqueur épaisse et gluante, et ils meurent ensuite en moins d'une heure ou deux.

Il paroît qu'il y a dans l'espèce de l'ara vert, la même variété de races ou d'individus que dans celle des aras rouges; du moins M. Edwards a donné l'ara vert sur un individu de la première grandeur, puisqu'il trouve à l'aile pliée treize pouces de longueur, et quinze à la plume du milieu de la queue. Cet ara vert avoit le front rouge; les pennes de l'aile étoient bleues, ainsi que le bas du dos et le croupion. M. Edwards appelle la couleur du dedans des ailes et du dessous de la queue un *orangé-obscur*; c'est apparemment ce rouge bronzé sombre

que nous avons vu à la doublure des aîles de notre ara vert; les plumes de la queue de celui d'Edwards étoient rouges en dessus et terminées de bleu.

L'ARA NOIR.

Quatrième espèce.

Cet ara a le plumage noir avec des reflets d'un vert luisant, et ces couleurs mélangées sont assez semblables à celles du plumage de l'ani. Nous ne pouvons qu'indiquer l'espèce de cet ara, qui est connue des Sauvages de la Guiane, mais que nous n'avons pu nous procurer : nous savons seulement que cet oiseau diffère des autres aras par quelques habitudes naturelles ; il ne vient jamais près des habitations, et ne se tient que sur les sommets secs et stériles des montagnes de roches et de pierres. Il paroît que c'est de cet ara noir que de Laët a parlé sous le nom d'*araruna* ou *machao*, et dont il dit que le plumage est noir, mais si bien mêlé

de vert, qu'aux rayons du soleil il brille admirablement; il ajoute que cet oiseau a les pieds jaunes, le bec et les yeux rougeâtres, et qu'il ne se tient que dans l'intérieur des terres.

LES AMAZONES ET LES CRIKS.

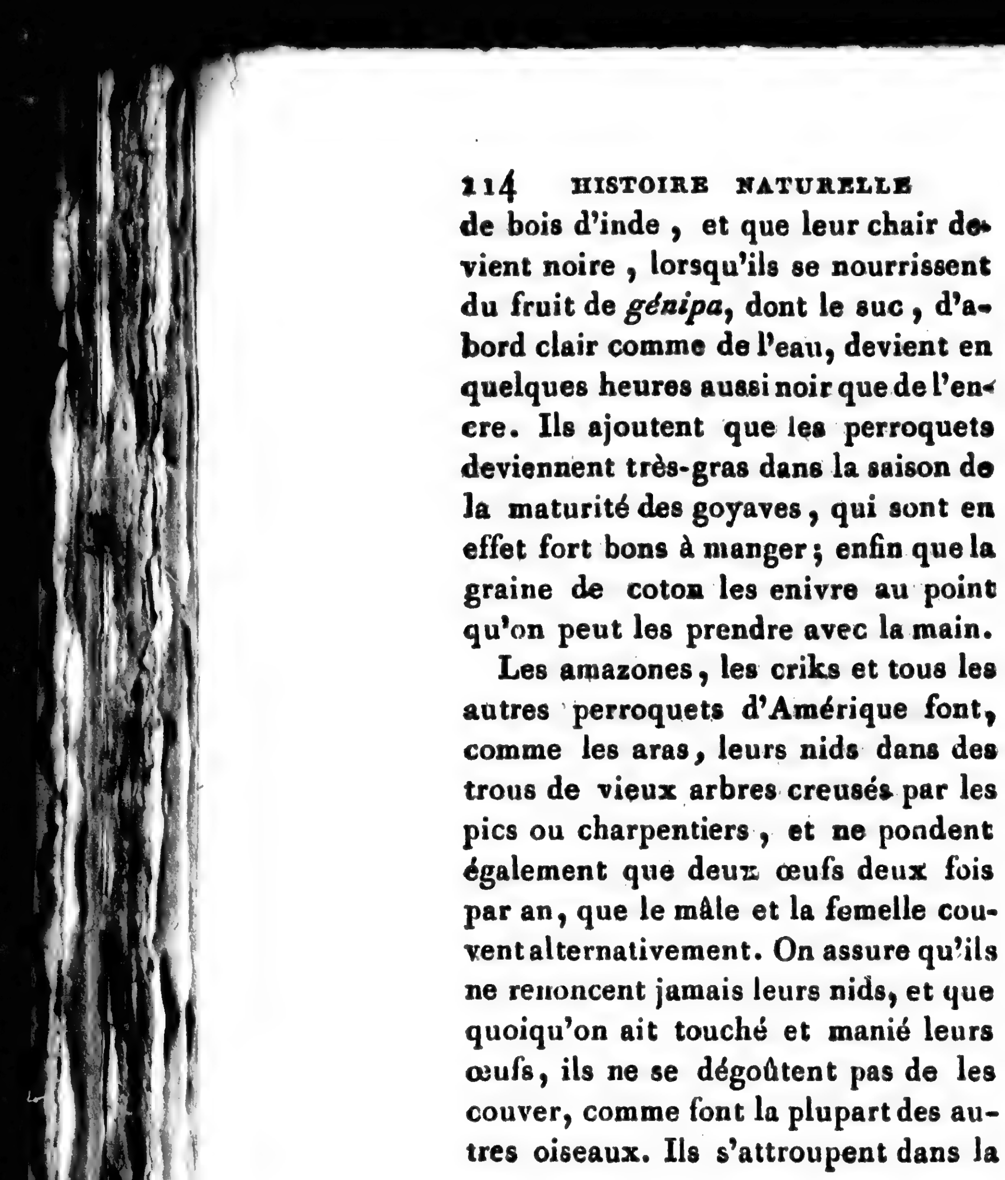
Nous appellerons *perroquets amazones*, tous ceux qui ont du rouge sur le fouet de l'aile; ils sont connus en Amérique sous ce nom, parce qu'ils viennent originairement du pays des Amazones : nous donnerons le nom de *criks* à ceux qui n'ont pas de rouge sur le fouet de l'aile, mais seulement sur l'aile; c'est aussi le nom que les Sauvages de la Guiane ont donné à ces perroquets, qui commencent même à être connus en France sous ce même nom; ils diffèrent encore des amazones, 1°. en ce que le vert du plumage des amazones est brillant et même éblouissant, tandis que le vert des criks est mat et jaunâtre; 2.° en ce que les

amazones ont la tête couverte d'un beau jaune très-vif, au lieu que dans les criks, ce jaune est obscur et mêlé d'autres couleurs; 3.° en ce que les criks sont un peu plus petits que les amazones, lesquels sont eux-mêmes beaucoup plus petits que les aras; 4.° les amazones sont très-beaux et très-rares, au lieu que les criks sont les plus communs des perroquets et les moins beaux; ils sont d'ailleurs répandus par-tout en grand nombre, au lieu que les amazones ne se trouvent guère qu'au Para et dans quelques autres contrées voisines de la rivière des Amazones.

Mais les criks ayant du rouge dans les ailes, doivent être ici rapprochés des amazones, dont ce rouge fait le caractère principal; ils ont aussi les mêmes habitudes naturelles; ils volent également en troupes nombreuses, se perchent en grand nombre dans les mêmes endroits, et jettent tous en-

semble des cris qui se font entendre fort loin; ils vont aussi dans les bois, soit sur les hauteurs, soit dans les lieux bas et jusque dans les savannes noyées, plantées de palmiers *common* et d'*avouara*, dont ils aiment beaucoup les fruits, ainsi que ceux des *gommiers élastiques*, des *bananiers*, etc. ils mangent donc de beaucoup plus d'espèces de fruits que les aras, qui ne se nourrissent ordinairement que de ceux du palmier-latanier; et néanmoins ces fruits du latanier sont si durs, qu'on a peine à les couper au couteau; ils sont ronds et gros comme des pommes de rainette.

Quelques auteurs ont prétendu que la chair de tous les perroquets d'Amérique contracte l'odeur et la couleur des fruits et des graines dont ils se nourrissent; qu'ils ont une odeur d'ail lorsqu'ils ont mangé du fruit d'acajou, une saveur de muscade et de gérofle lorsqu'ils ont mangé des fruits



de bois d'inde, et que leur chair devient noire, lorsqu'ils se nourrissent du fruit de *génipa*, dont le suc, d'abord clair comme de l'eau, devient en quelques heures aussi noir que de l'encre. Ils ajoutent que les perroquets deviennent très-gras dans la saison de la maturité des goyaves, qui sont en effet fort bons à manger; enfin que la graine de coton les enivre au point qu'on peut les prendre avec la main.

Les amazones, les criks et tous les autres perroquets d'Amérique font, comme les aras, leurs nids dans des trous de vieux arbres creusés par les pics ou charpentiers, et ne pondent également que deux œufs deux fois par an, que le mâle et la femelle couvent alternativement. On assure qu'ils ne renoncent jamais leurs nids, et que quoiqu'on ait touché et manié leurs œufs, ils ne se dégoûtent pas de les couver, comme font la plupart des autres oiseaux. Ils s'attroupent dans la

saison de leurs amours, pondent ensemble dans le même quartier, et vont de compagnie chercher leur nourriture. Lorsqu'ils sont rassasiés, ils font un caquetage continuel et bruyant, changeant de place sans cesse, allant et revenant d'un arbre à l'autre, jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit et la fatigue du mouvement les forcent à se reposer et à dormir. Le matin on les voit sur les branches dénuées de feuilles dès que le soleil commence à paroître; ils y restent tranquilles jusqu'à ce que la rosée qui a humecté leurs plumes soit dissipée, et qu'ils soient réchauffés; alors ils partent tous ensemble, avec un bruit semblable à celui des corneilles grises, mais plus fort; le temps de leurs nichées est la saison des pluies.

D'ordinaire les Sauvages prennent les perroquets dans le nid, parce qu'ils sont plus aisés à élever et qu'ils s'apprivoisent mieux; cependant les Ca-

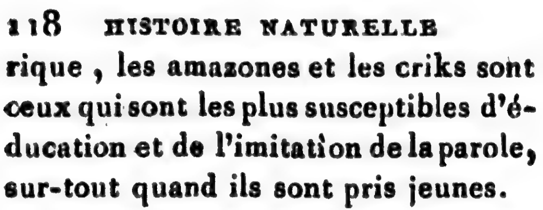


raïbes, selon le P. Labat, les prennent aussi lorsqu'ils sont grands : ils observent, dit-il, les arbres sur lesquels ils se perchent en grand nombre le soir, et quand la nuit est venue, ils portent aux environs de l'arbre des charbons allumés, sur lesquels ils mettent de la gomme avec du piment vert ; cela fait une fumée épaisse qui étourdit ces oiseaux et les fait tomber à terre ; ils les prennent alors, leur lient les pieds et les font revenir de leur étourdissement en leur jetant de l'eau sur la tête ; ils les abattent aussi, sans les blesser beaucoup, à coups de flèches émoussées.

Mais lorsqu'on les prend ainsi vieux, ils sont difficiles à priver ; il n'y a qu'un seul moyen de les rendre doux au point de pouvoir les manier ; c'est de leur souffler de la fumée de tabac dans le bec ; ils en respirent assez pour s'enivrer à demi, et ils sont doux tant qu'ils sont ivres ; après quoi on

réitère le même camouflet s'ils deviennent méchans, et ordinairement ils cessent de l'être en peu de jours : au reste, on n'a pas l'idée de la méchanceté des perroquets sauvages ; ils mordent cruellement et ne démordent pas, et cela sans être provoqués. Ces perroquets pris vieux, n'apprennent jamais que très-imparfaitement à parler : on fait la même opération de la fumée de tabac pour les empêcher de *cancaner*, c'est le mot dont se servent les Français d'Amérique, pour exprimer leur vilain cri, et ils cessent en effet de crier lorsqu'on leur a donné un grand nombre de camouflets.

Quelques auteurs ont prétendu que les femelles des perroquets n'apprenoient point à parler ; mais c'est en même temps une erreur et une idée contre nature ; on les instruit aussi aisément que les mâles, et même elles sont plus dociles et plus douces. Au reste, de tous les perroquets de l'Amé-



rique, les amazones et les criks sont ceux qui sont les plus susceptibles d'éducation et de l'imitation de la parole, sur-tout quand ils sont pris jeunes.

Comme les Sauvages font commerce entr'eux des plumes de perroquet, ils s'emparent d'un certain nombre d'arbres sur lesquels ces oiseaux viennent faire leurs nids ; c'est une espèce de propriété dont ils tirent le revenu en vendant les perroquets auxétrangers, et commerçant des plumes avec les autres Sauvages : ces arbres aux perroquets passent de père en fils, et c'est souvent le meilleur immeuble de la succession.

LES PERROQUETS AMAZONES.

Nous en connoissons cinq espèces, indépendamment de plusieurs variétés : la première est l'amazone à tête jaune ; la seconde, le tarabé ou l'amazone à tête rouge ; la troisième,

l'amazone à tête blanche ; la quatrième, l'amazone jaune ; et la cinquième, l'aourou-couraou.

L'AMAZONE A TÊTE JAUNE.

Première espèce.

Cet oiseau a le sommet de la tête d'un beau jaune vif ; la gorge, le cou, le dessus du dos et les couvertures supérieures des ailes d'un vert brillant ; la poitrine et le ventre d'un vert un peu jaunâtre ; le fouet des ailes est d'un rouge vif ; les pennes des ailes sont variées de vert, de noir, de bleu-violet et de rouge ; les deux pennes extérieures de chaque côté de la queue ont leurs barbes intérieures rouges à l'origine de la plume, ensuite d'un vert-foncé jusque vers l'extrémité qui est d'un vert-jaunâtre ; les autres pennes sont d'un vert-foncé, et terminées d'un vert jaunâtre ; le bec est rouge à la base, et cendré sur le reste de son

étendue ; l'iris des yeux est jaune ; les pieds sont gris et les ongles noirs.

Nous devons observer ici que M. Linnæus a fait une erreur, en disant que ces oiseaux ont les joues nues (*psittacus genis nudis*), ce qui confond mal-à-propos les perroquets amazones avec les aras, qui seuls ont ce caractère, les amazones ayant au contraire des plumes sur les joues, c'est-à-dire, entre le bec et les yeux, et n'ayant, comme tous les autres perroquets, qu'un très-petit cercle de peau nue autour des yeux.

Variétés ou espèces voisines de l'amazone a tête jaune.

Il y a encore deux autres espèces voisines de celle que nous venons de décrire, et qui peut-être n'en sont que des variétés.

I. La première, sous la dénomination de *perroquet vert et rouge de Cayenne*,

n'a été indiquée par aucun naturaliste, quoique cet oiseau soit connu à la Guiane, sous le nom de *bâtard amazone* ou de *demi-amazone*. L'on prétend qu'il vient du mélange d'un perroquet amazone avec un autre perroquet. Il est en effet abâtardi, si on veut le comparer à l'espèce dont nous venons de parler; car il n'a point le beau jaune sur la tête, mais seulement un peu de jaunâtre sur le front près de la racine du bec; le vert de son plumage n'est pas aussi brillant; il est d'un vert jaunâtre, et il n'y a que le rouge des ailes qui soit semblable et placé de même; il a aussi une nuance de jaunâtre sous la queue; son bec est rougeâtre et ses pieds sont gris; sa grandeur est égale; ainsi l'on ne peut guère douter qu'il ne tienne de très-près à l'espèce de l'amazone.

II. La seconde variété a été premièrement indiquée par Aldrovande; et, suivant sa description, elle ne paroît

différer de notre premier perroquet amazone que par les couleurs du bec, que cet auteur dit être d'un jaune couleur d'ocre sur les côtés de la mandibule supérieure, dont le sommet est bleuâtre sur sa longueur, avec une petite bande blanche vers l'extrémité; la mandibule inférieure est aussi jaunâtre dans son milieu, et d'une couleur plombée dans le reste de son étendue; mais toutes les couleurs du plumage, la grandeur et la forme du corps étant les mêmes que celles de notre perroquet amazone à tête jaune, il ne nous paroît pas douteux que ce ne soit une variété de cette espèce.

LE TARABÉ, ou AMAZONE *à tête rouge*.

Seconde espèce.

Ce perroquet, décrit par Marcgrave comme naturel au Brésil, ne se trouve point à la Guiane : il a la tête, la poitrine, le fouet et le haut des ailes rou-

ges ; et c'est par ce caractère qu'il doit être réuni avec les perroquets amazones : tout le reste de son plumage est vert; le bec et les pieds sont d'un cendré obscur.

L'AMAZONE A TÊTE BLANCHE.

Troisième espèce.

Il seroit plus exact de nommer ce perroquet *à front blanc*, parce qu'il n'a guère que cette partie de la tête blanche ; quelquefois le blanc engage aussi l'œil, et s'étend sur le sommet de la tête; souvent il ne borde que le front; ce qui semble indiquer une variété dans l'espèce. Les deux individus diffèrent encore par le ton de couleur qui est d'un vert plus foncé et plus dominant dans l'un, moins ondé de noir, plus clair, mêlé de jaunâtre dans l'autre, et coupé de festons noirs sur tout le corps ; la gorge et le devant du cou sont d'un beau rouge : cette cou-

leur a moins d'étendue et de brillant dans le premier; mais il en porte encore une tache sous le ventre. Tous deux ont les grandes pennes de l'aile bleues; celles de la queue sont d'un vert jaunâtre, teintes de rouge dans leur première moitié. On remarque dans le fouet de l'aile la tache rouge qui est, pour ainsi dire, la livrée des amazones. Sloane dit qu'on apporte fréquemment de ces perroquets de Cuba à la Jamaïque, et qu'ils se trouvent aussi à Saint-Domingue. On en voit de même au Mexique, mais on ne les rencontre pas à la Guiane.

L'AMAZONE JAUNE.

Quatrième espèce.

Ce perroquet amazone est probablement du Brésil, parce que Salerne dit qu'il en a vu un qui prononçoit des mots portugais. Il est sûr qu'il est du nouveau continent, et qu'il appartient

à l'ordre des amazones par le rouge qu'il a sur le fouet des ailes.

Il a tout le corps et la tête d'un très-beau jaune ; du rouge sur le fouet de l'aile, ainsi que sur les grandes pennes de l'aile et sur les pennes latérales de la queue : l'iris des yeux est rouge ; le bec et les pieds sont blancs.

L'AOUROU-COURAOU.

Cinquième espèce.

L'AOUROU-COURAOU de Marcgrave est un bel oiseau qui se trouve à la Guiane et au Brésil : il a le front bleuâtre avec une bande de même couleur au-dessus des yeux ; le reste de la tête est jaune ; les plumes de la gorge sont jaunes et bordées de vert-bleuâtre ; le reste du corps est d'un vert-clair, qui prend une teinte de jaunâtre sur le dos et sur le ventre ; le fouet de l'aile est rouge ; les couvertures supérieures des ailes sont vertes ; les pennes de

l'aile sont variées de vert, de noir, de jaune, de bleu-violet et de rouge : la queue est verte; mais lorsque les pennes en sont étendues, elles paroissent frangées de noir, de rouge et de bleu : l'iris des yeux est de couleur d'or ; le bec est noirâtre et les pieds sont cendrés.

Variétés de l'AOUROU-COURAOU.

Il y a plusieurs variétés qu'on doit rapporter à cette espèce.

I. L'oiseau indiqué par Aldrovande, sous la dénomination de *psittacus viridis melanorinchos*, qui ne diffère presque en rien de celui-ci, comme on peut le voir en comparant la description d'Aldrovande avec la nôtre.

II. Une seconde variété, est encore un perroquet indiqué par Aldrovande, qui a le front d'un bleu d'aigue-marine, avec une bande de cette couleur au-dessus des yeux; ce qui, comme l'on voit, ne s'éloigne que d'une nuance de l'espèce que nous venons de décrire;

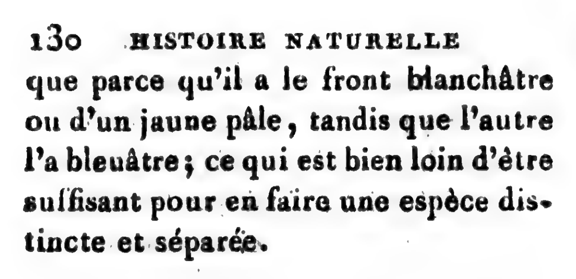
le sommet de la tête est aussi d'un jaune plus pâle; la mandibule supérieure du bec est rouge à sa base, bleuâtre dans son milieu, et noire à son extrémité; la mandibule inférieure est blanchâtre; tout le reste de la description d'Aldrovande donne des couleurs absolument semblables à celles de notre cinquième espèce, dont cet oiseau par conséquent n'est qu'une variété. On le trouve non-seulement à la Guiane, au Brésil, au Mexique, mais encore à la Jamaïque; et il faut qu'il soit bien commun au Mexique, puisque les Espagnols lui ont donné un nom particulier, *catherina*. Il se trouve aussi à la Guiane, d'où on l'a probablement transporté à la Jamaïque; car les perroquets ne volent pas assez pour faire un grand trajet de mer. Labat dit même qu'ils ne vont pas d'une île à l'autre, et que l'on connoît les perroquets des différentes îles. Ainsi les perroquets du Brésil, de

Cayenne et du reste de la Terre-ferme d'Amérique, que l'on voit dans les îles du Vent et sous le Vent, y ont été transportés, et l'on n'en voit point, ou très-peu, de ceux des îles dans la Terre-ferme, par la difficulté que les courans de la mer opposent à cette traversée, qui peut se faire en six ou sept jours depuis la Terre-ferme aux îles, et qui demande six semaines ou deux mois des îles à la Terre-ferme.

III. Une troisième variété est celle que Marcgrave a indiquée sous le nom de *aiurucuruca*. Cet oiseau a sur la tête une espèce de bonnet bleu mêlé d'un peu de noir, au milieu duquel il y a une tache jaune; cette indication, comme l'on voit, ne diffère en rien de notre description : le bec est cendré à sa base, et noir à son extrémité; voilà la seule petite différence qu'il y ait entre ces deux perroquets : ainsi l'on peut croire que celui de Marcgrave est une variété de notre cinquième espèce.

IV. Une quatrième variété indiquée de même par Marcgrave, et qu'il dit être semblable à la précédente, a néanmoins été prise, ainsi que les oiseaux que nous venons de citer et beaucoup d'autres, par nos nomenclateurs, comme des espèces différentes, qu'ils ont même doublées sans aucune raison; mais en comparant les descriptions de Marcgrave, on n'y voit d'autres différences, sinon que le jaune s'étend un peu plus sur le cou; ce qui n'est pas, à beaucoup près, suffisant pour en faire une espèce diverse, et encore moins pour la doubler, comme l'a fait M. Brisson, en donnant le perroquet d'Albin comme différent de celui d'Edwards, tandis que ce dernier auteur dit que son perroquet est le même que celui d'Albin.

V. Enfin, une cinquième variété est le perroquet donné par M. Brisson sous le nom de *perroquet amazone à front jaune*, qui ne diffère de celui-ci



que parce qu'il a le front blanchâtre ou d'un jaune pâle, tandis que l'autre l'a bleuâtre; ce qui est bien loin d'être suffisant pour en faire une espèce distincte et séparée.

LES CRIKS.

Quoiqu'il y ait un très-grand nombre d'oiseaux auxquels on doit donner ce nom, on peut néanmoins les réduire à sept espèces, dont toutes les autres ne sont que des variétés. Ces sept espèces sont, 1°. le crik à gorge jaune; 2°. le meûnier ou le crik poudré; 3°. le crik rouge et bleu; 4°. le crik à face bleue; 5°. le crik proprement dit; 6°. le crik à tête bleue; 7°. le crik à tête violette.

LE CRIK *à tête et à gorge jaunes.*

Première espèce.

Ce crik a la tête entière, la gorge et le bas du cou d'un très-beau jaune;

le dessus du corps d'un vert brillant, et le dessous d'un vert un peu jaunâtre; le fouet de l'aile est jaune, au lieu que dans les amazones le fouet de l'aile est rouge; le premier rang des couvertures de l'aile est rouge et jaune; les autres rangs sont d'un beau vert: les pennes des ailes et de la queue sont variées de vert, de noir, de bleu-violet, de jaunâtre et de rouge; l'iris des yeux est jaune; le bec et les pieds sont blanchâtres.

Ce crik à gorge jaune est actuellement vivant chez le R. P. Bougot, qui nous a donné le détail suivant sur son naturel et ses mœurs. « Il se montre, dit-il, très-capable d'attachement pour son maître; il l'aime, mais à condition d'en être souvent caressé; il semble être fâché si on le néglige, et vindicatif si on le chagrine; il a des accès de désobéissance; il mord dans ses caprices, et rit avec éclat après avoir mordu, comme pour s'applaudir de

sa méchanceté; les châtimens ou la rigueur des traitemens ne font que le révolter, l'endurcir et le rendre plus opiniâtre : on ne le ramène que par la douceur.

» L'envie de dépecer, le besoin de ronger, en font un oiseau destructeur de tout ce qui l'environne. Il coupe les étoffes des meubles, entame les bois des chaises, et déchire le papier et les plumes, etc. Si on l'ôte d'un endroit, l'instinct de contradiction, l'instant d'après, l'y ramène. Il rachète ses mauvaises qualités par des agrémens; il retient aisément tout ce qu'on veut lui faire dire; avant d'articuler, il bat des ailes, s'agite et se joue sur sa perche; la cage l'attriste et le rend muet; il ne parle bien qu'en liberté; du reste, il cause moins en hiver que dans la belle saison, où du matin au soir il ne cesse de jaser, tellement qu'il en oublie la nourriture.

» Dans ces jours de gaîté il est affectueux, il reçoit et rend les caresses, obéit et écoute, mais un caprice interrompt souvent et fait cesser cette belle humeur; il semble être affecté des changemens de temps : il devient alors silencieux; le moyen de le ranimer est de chanter près de lui; il s'éveille alors et s'efforce de surpasser par ses éclats et par ses cris, la voix qui l'excite; il aime les enfans, et en cela il diffère du naturel des autres perroquets; il en affectionne quelques-uns de préférence, ceux-là ont droit de le prendre et de le transporter impunément; il les caresse, et si quelque grande personne le touche dans ce moment, il la mord très-serré : lorsque ses amis enfans le quittent, il s'afflige, les suit, et les rappelle à haute voix; dans les temps de la mue il paroît souffrant et abattu, et cet état de forte mue dure environ trois mois.

» On lui donne pour nourriture ordinaire du chenevis, des noix, des fruits de toute espèce et du pain trempé dans du vin; il préféreroit la viande, si on vouloit lui en donner : mais on a éprouvé que cet aliment le rend lourd et triste, et lui fait tomber les plumes au bout de quelque temps; on a aussi remarqué qu'il conserve son manger dans des poches ou abajoues, d'où il le fait sortir ensuite par une espèce de rumination ».

LE MEUNIER, ou LE CRIK POUDRÉ.

Seconde espèce.

Aucun naturaliste n'a indiqué ni décrit cette espèce d'une manière distincte; il semble seulement que ce soit le grand perroquet vert poudré de gris, que Barrère a désigné sous le nom de *perroquet blanchâtre*. C'est le plus grand de tous les perroquets du Nouveau-Monde, à l'exception des aras : il a été appelé *meûnier* par les

habitans de Cayenne, parce que son plumage, dont le fond est vert, paroît saupoudré de farine; il a une tache jaune sur la tête; les plumes de la face supérieure du cou sont légèrement bordées de brun; le dessous du corps est d'un vert moins foncé que le dessus, et il n'est pas saupoudré de blanc; les pennes extérieures des ailes sont noires, à l'exception d'une partie des barbes extérieures qui sont bleues; il a une grande tache rouge sur les ailes; les pennes de la queue sont de la même couleur que le dessus du corps, depuis leur origine jusqu'aux trois quarts de leur longueur, et le reste est d'un vert jaunâtre.

Ce perroquet est un des plus estimés, tant par sa grandeur et la singularité de ses couleurs, que par la facilité qu'il a d'apprendre à parler, et par la douceur de son naturel; il n'a qu'un petit trait déplaisant, c'est son bec qui est de couleur de corne blanchâtre.

LE CRIK ROUGE ET BLEU.

Troisième espèce.

Ce perroquet a été indiqué par Aldrovande, et tous les autres naturalistes ont copié ce qu'il en a dit; cependant ils ne s'accordent pas dans la description qu'ils en donnent. Selon Linnæus il a la queue verte, et selon M. Brisson, il l'a couleur de rose; ni l'un ni l'autre ne l'ont vu, et voici tout ce qu'en dit Aldrovande.

« Le nom de *varié* (Ποικιλȣ) lui conviendroit fort, eu égard à la diversité et la richesse de ses couleurs; le bleu et le rouge tendre (*roseus*) y dominent; le bleu colore le cou, la poitrine et la tête, dont le sommet porte une tache jaune : le croupion est de même couleur; le ventre est vert, le haut du dos bleu-clair; les pennes de l'aile et de la queue sont toutes couleur de rose : les couvertures des premières sont

mélangées de vert, de jaune et de couleur de rose; celles de la queue sont vertes; le bec est noirâtre; les pieds sont gris-rougeâtres ». Aldrovande ne dit pas de quel pays est venu cet oiseau; mais comme il a du rouge dans les ailes, et d'ailleurs une tache jaune sur la tête, nous avons cru devoir le mettre au nombre des criks d'Amérique.

Il faut remarquer que M. Brisson l'a confondu avec le perroquet violet, indiqué par Barrère, qui est néanmoins fort différent, et qui n'est pas de l'ordre des amazones ni des criks, n'ayant point de rouge sur les ailes: dans la suite nous parlerons de ce perroquet violet.

LE CRIK A FACE BLEUE.

Quatrième espèce.

Ce perroquet nous a été envoyé de la Havane; et probablement il est com-

mun au Mexique et aux terres de l'Isthme, mais il ne se trouve pas à la Guiane ; il est beaucoup moins grand que le meûnier ou crik poudré, sa longueur n'étant que de douze pouces : entre les pennes de l'aile qui sont bleu d'indigo, il en perce quelques-unes de rouge ; il a la face bleue, la poitrine et l'estomac d'un petit rouge tendre ou lilas, ondé de vert : tout le reste du plumage est vert, à l'exception d'une tache jaune au bas du ventre.

LE CRIK.

Cinquième espèce.

C'EST ainsi qu'on appelle cet oiseau à Cayenne, où il est si commun qu'on a donné son nom à tous les autres criks ; il est plus petit que les amazones, mais néanmoins il ne faut pas, comme l'ont fait nos nomenclateurs, le mettre au nombre des perruches. Ils ont pris ce crik pour la perruche de la Guade-

loupe, parce qu'il est entièrement vert comme elle; cependant il leur étoit aisé d'éviter de tomber dans cette erreur s'ils eussent consulté Marcgrave, qui dit expressément que ce perroquet est gros comme un poulet; ce seul caractère auroit suffi pour leur faire connoître que ce n'étoit pas la perruche de la Guadeloupe, qui est aussi petite que les autres perruches.

On a aussi confondu ce perroquet crik avec le perroquet *tahua* qu'on prononce *tavoua*, et qui cependant en diffère par un grand nombre de caractères, car le tavoua n'a point de rouge dans les ailes, et n'est par conséquent ni de l'ordre des amazones ni de celui des criks, mais plutôt de celui des papegais, dont nous parlerons dans l'article suivant.

Le crik que nous décrivons ici a près d'un pied de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, et ses ailes pliées s'étendent un peu

au-delà de la moitié de la longueur de la queue; il est, tant en dessus qu'en dessous, d'un joli vert assez clair, et particulièrement sur le ventre et le cou, où le vert est très-brillant; le front et le sommet de la tête sont aussi d'un assez beau vert; les joues sont d'un jaune-verdâtre; il y a sur les ailes une tache rouge; les pennes en sont noires, terminées de bleu; les deux pennes du milieu de la queue sont du même vert que le dos, et les pennes extérieures, au nombre de cinq de chaque côté, ont chacune une grande tache oblongue rouge sur les barbes intérieures, laquelle s'élargit de plus en plus de la penne intérieure à la penne extérieure; l'iris des yeux est rouge, le bec et les pieds sont blanchâtres.

Marcgrave a indiqué une variété dans cette espèce, qui n'a de différence que par la grandeur, ce perroquet étant seulement un peu plus petit que le pré-

cédent; il appelle le premier *aiuru-catinga*, et le second *aiuru-apara*.

LE CRIK A TÊTE BLEUE.

Sixième espèce.

La sixième espèce de ces perroquets est celle du *crik à tête bleue* donnée par Edwards; il se trouve à la Guiane ainsi que les précédens. Il a tout le devant de la tête et la gorge bleues, et cette couleur est terminée sur la poitrine par une tache rouge; le reste du corps est d'un vert plus foncé sur le dos qu'en dessous; les couvertures supérieures des ailes sont vertes, leurs grandes pennes sont bleues, celles qui suivent sont rouges, et leur partie supérieure est bleue à l'extrémité; les pennes qui sont près du corps sont vertes; les pennes de la queue sont en dessus vertes jusqu'à la moitié de leur longueur, et d'un vert-jaunâtre en dessous; les pennes latérales ont du

rouge sur leurs barbes extérieures; l'iris des yeux est de couleur orangée; le bec est d'un cendré-noirâtre avec une tache rougeâtre sur les côtés de la mandibule supérieure; les pieds sont de couleur de chair, et les ongles noirâtres.

VARIÉTÉS DU CRIK À TÊTE BLEUE.

Nous avons rapporté à cette sixième espèce les variétés suivantes.

I. Le perroquet *cocho*, indiqué par Fernandez, qui ne paroît différer de celui-ci, qu'en ce qu'il a la tête variée de rouge et de bleuâtre; mais du reste, il est absolument semblable et de la même grandeur que le crik à tête bleue qui est un peu plus petit que les criks de la première et de la seconde espèce. Les Espagnols l'appellent *catherina*, nom qu'ils donnent aussi au perroquet de la seconde variété de l'espèce de l'aouarou-couraou, et Fernandez dit qu'il parle très-bien.

II. Le perroquet indiqué par Edwards, qui ne diffère du crik à tête bleue qu'en ce qu'il a le front rouge et les joues orangées; mais comme il lui ressemble par tout le reste des couleurs ainsi que par la grandeur, on peut le regarder comme une variété dans cette espèce.

III. Encore une variété donnée par Edwards, qui ne diffère pas par la grandeur du crik à tête bleue, mais seulement par la grandeur du front et le haut de la gorge qui est d'un assez beau rouge, tandis que l'autre a le front et le haut de la gorge bleuâtres; mais comme il est semblable par tout le reste, nous avons jugé que ce n'étoit qu'une variété. Nous ne voyons pas la raison qui a pu déterminer M. Brisson à joindre à ce crik le perroquet de la Dominique, indiqué par le Père Labat; car cet auteur dit seulement qu'il a quelques plumes rouges aux ailes, à la queue et sous la gorge, et que tout

le reste de son plumage est vert : or cette indication n'est pas suffisante pour le placer avec celui-ci, puisque ces caractères peuvent convenir également à plusieurs autres perroquets amazones ou criks.

LE CRIK A TÊTE VIOLETTE.

Septième espèce.

C'est le P. du Tertre qui, le premier, a indiqué et décrit ce perroquet qui se trouve à la Guadeloupe. « Il est si beau, dit-il, et si singulier dans les couleurs de ses plumes, qu'il mérite d'être choisi entre tous les autres pour le décrire. Il est presque gros comme une poule ; il a le bec et les yeux bordés d'incarnat : toutes les plumes de la tête, du cou et du ventre sont de couleur violette un peu mêlée de vert et de noir, et changeantes comme la gorge d'un pigeon ; tout le dessus du dos est d'un vert fort brun ; les grandes

pennes des ailes sont noires, toutes les autres sont jaunes, vertes et rouges; et il a sur les couvertures des ailes deux taches en forme de roses des mêmes couleurs. Quand il hérisse les plumes de son cou, il s'en fait une belle fraise autour de la tête, dans laquelle il semble se mirer comme le paon fait dans sa queue; il a la voix forte, parle très-distinctement, et apprend promptement, pourvu qu'on le prenne jeune».

Nous n'avons pas vu ce perroquet, et il ne se trouve pas à Cayenne: il faut même qu'il soit bien rare à la Guadeloupe aujourd'hui, car aucun des habitans de cette île ne nous en a donné connoissance; mais cela n'est pas extraordinaire, car depuis que les îles sont fort habitées, le nombre des perroquets y est fort diminué, et le P. du Tertre remarque en particulier de celui-ci, que les colons français lui faisoient une terrible guerre dans la saison où les goyaves, les cachi.

mans, etc. lui donnent une graisse extraordinaire et succulente. Il dit aussi qu'il est d'un naturel très-doux et facile à priver : « Nous en avions deux, ajoute-t-il, qui firent leur nid à cent pas de notre case, dans un grand arbre; le mâle et la femelle couvoient alternativement, et venoient l'un après l'autre chercher à manger à la case, où ils amenèrent leurs petits dès qu'ils furent en état de sortir du nid ».

Nous devons observer que comme les criks sont les perroquets les plus communs, et en même temps ceux qui parlent le mieux, les Sauvages se sont amusés à les nourrir et à faire des expériences pour varier leur plumage. Ils se servent pour cette opération du sang d'une petite grenouille, dont l'espèce est bien différente de celle de nos grenouilles d'Europe; elle est de moitié plus petite et d'un beau bleu d'azur, avec des bandes longitudinales de couleur d'or; c'est la plus jolie grenouille

du monde ; elle se tient rarement dans les marécages, mais toujours dans les forêts éloignées des habitations. Les Sauvages commencent par prendre un jeune crik au nid, et lui arrachent quelques-unes des plumes scapulaires et quelques autres plumes du dos; ensuite ils frottent du sang de cette grenouille le perroquet à demi-plumé : les plumes qui renaissent après cette opération, au lieu de vertes qu'elles étoient, deviennent d'un beau jaune ou d'un très-beau rouge; c'est ce qu'on appelle en France *perroquets tapirés*. C'est un usage ancien chez les Sauvages, car Marcgrave en parle ; ceux de la Guiane comme ceux de l'Amazone, pratiquent cet art de tapirer le plumage des perroquets. Au reste, l'opération d'arracher les plumes fait beaucoup de mal à ces oiseaux, et même ils en meurent si souvent, que ces perroquets tapirés sont fort rares, quoi-

que les Sauvages les vendent beaucoup plus cher que les autres.

LES PAPEGAIS.

Les papegais sont en général plus petits que les amazones, et ils en diffèrent, ainsi que des criks, en ce qu'ils n'ont point de rouge dans les ailes; mais tous les papegais, aussi bien que les amazones, les criks et les aras, appartiennent au nouveau continent et ne se trouvent point dans l'ancien. Nous connoissons onze espèces de papegais, auxquelles nous ajouterons ceux qui ne sont qu'indiqués par les auteurs, sans qu'ils aient désigné les couleurs des ailes; ce qui nous met hors d'état de pouvoir prononcer si ces perroquets, dont ils ont fait mention, sont ou non du genre des amazones, des criks ou des papegais.

LE PAPEGAI DE PARADIS.

Première espèce.

CATESBY a appelé cet oiseau *perroquet de paradis*. Il est très-joli, ayant le corps jaune, et toutes les plumes bordées de rouge mordoré; les grandes pennes des ailes sont blanches, et toutes les autres jaunes comme les plumes du corps; les deux pennes du milieu de la queue sont jaunes aussi, et toutes les latérales sont rouges depuis leur origine jusques vers les deux tiers de leur longueur; le reste est jaune: l'iris des yeux est rouge; le bec et les pieds sont blancs.

Il semble qu'il y ait quelques variétés dans cette espèce de papegai, car celui de Catesby a la gorge et le ventre entièrement rouges, tandis qu'il y en a d'autres qui ne l'ont que jaune, et dont les plumes sont seulement bordées de rouge; ce qui peut provenir

de ce que les bordures sont plus ou moins larges, suivant l'âge ou le sexe.

On le trouve dans l'île de Cuba.

LE PAPEGAI MAILLÉ.

Seconde espèce.

Ce perroquet d'Amérique paroît être le même que le perroquet varié de l'ancien continent, et nous présumons que quelques individus qui sont venus d'Amérique en France, y avoient auparavant été transportés des grandes Indes; et que si l'on en trouve dans l'intérieur des terres de la Guiane, c'est qu'ils s'y sont naturalisés comme les serins, et quelques autres oiseaux et animaux des contrées méridionales de l'ancien continent, qui ont été transportés dans le nouveau par les navigateurs; et ce qui semble prouver que cette espèce n'est point naturelle à l'Amérique, c'est qu'aucun naturaliste, ni aucun des voyageurs au nouveau continent, n'en ont fait mention,

ELLE

ont plus ou
e ou le sexe.
de Cuba.

AILLÉ.

que paroît
oquet varié
nous présu-
us qui sont
e, y avoient
des grandes
rouve dans
a Guiane,
sés comme
es oiseaux
ridionales
t été trans-
es naviga-
uver que
elle à l'A-
uraliste,
nouveau
nention,



Deseve del. *Pierron Sculp.*

1. LE PAPEGAI MAILLÉ. 2. L'AMAZONE.

quoiqu'il soit connu de nos oiseleurs sous le nom de *perroquet maillé*, épithète qui indique la variété de son plumage : d'ailleurs il a la voix différente de tous les autres perroquets de l'Amérique; son cri est aigu et perçant; tout cela semble prouver que cette espèce n'appartient point à ce continent, mais vient originairement de l'ancien.

Il a le haut de la tête et la face entourés de plumes étroites et longues, blanches et rayées de noirâtre, qu'il relève quand il est irrité, et qui lui forment alors une belle fraise comme une crinière; celles de la nuque et des cotés du cou sont d'un beau rouge-brun, et bordées de bleu vif; les plumes de la poitrine et de l'estomac sont nuées, mais plus foiblement, des mêmes couleurs, dans lesquelles on voit un mélange de vert; un plus beau vert soyeux et luisant couvre le dessus du corps et de la queue, excepté que quelques-unes de ses pennes latérales de

chaque côté paroissent en dehors d'un bleu-violet, et que les grandes de l'aile sont brunes, ainsi que le dessous de celles de la queue.

LE TAVOUA.

Troisième espèce.

C'est encore une espèce nouvelle dont M. Duval a envoyé deux individus pour le Cabinet. Ce perroquet est assez rare à la Guiane, cependant il approche quelquefois des habitations. Nous lui conserverons le nom de *tavoua*, qu'il porte dans la langue galibi, et nos oiseleurs ont aussi adopté ce nom. Ils le recherchent beaucoup, parce que c'est peut-être de tous les perroquets celui qui parle le mieux, même mieux que le perroquet gris de Guinée, à queue rouge; et il est singulier qu'il ne soit connu que depuis si peu de temps; mais cette bonne qualité ou plutôt ce talent est accompagné d'un défaut bien essentiel; ce tavoua

est traître et méchant au point de mordre cruellement lorsqu'il fait semblant de caresser; il a même l'air de méditer ses méchancetés; sa physionomie, quoique vive, est équivoque. Du reste, c'est un très-bel oiseau, plus agile et plus ingambe qu'aucun autre perroquet.

Il a le dos et le croupion d'un très-beau rouge; il porte aussi du rouge au front, et le dessus de la tête est d'un bleu-clair; le reste du dessus du corps est d'un beau vert-plein, et le dessous d'un vert plus clair; les pennes des ailes sont d'un beau noir avec des reflets d'un bleu foncé, en sorte qu'à de certains aspects elles paroissent en entier d'un très-beau bleu-foncé; les couvertures des ailes sont variées de bleu-foncé et de vert.

Nous avons remarqué que MM. Brisson et Brown ont confondu ce papegai tavoua avec le crik, cinquième espèce.

LE PAPEGAI A BANDEAU ROUGE.

Quatrième espèce.

Ce perroquet se trouve à Saint-Domingue. Il porte sur le front, d'un œil à l'autre, un petit bandeau rouge ; c'est presque le seul trait, avec le bleu des grandes pennes de l'aile, qui tranche dans son plumage tout vert, assez sombre, et comme écaillé de noirâtre sur le cou et le dos, et de rougeâtre sur l'estomac. Ce papegai a neuf pouces et demi de longueur.

LE PAPEGAI A VENTRE POURPRE.

Cinquième espèce.

On trouve ce perroquet à la Martinique, mais il n'est pas si beau que les précédens. Il a le front blanc ; le sommet et les côtés de la tête d'un cendré-bleu ; le ventre varié de pourpre et de vert, mais où le pourpre domine ; tout

le reste du corps, tant en dessus qu'en dessous, est vert, le fouet de l'aile est blanc; les pennes sont variées de vert, de bleu et de noir; les deux pennes du milieu de la queue sont vertes, les autres sont variées de vert, de rouge et de jaune; le bec est blanc; les pieds sont gris et les ongles bruns.

LE PAPEGAI *à tête et gorge bleues.*

Sixième espèce.

Ce papegai se trouve à la Guiane, où cependant il est assez rare; d'ailleurs on le recherche peu, parce qu'il n'apprend point à parler; il a la tête, le cou, la gorge et la poitrine d'un beau bleu, qui seulement prend une teinte de pourpre sur la poitrine; les yeux sont entourés d'une membrane couleur de chair, au lieu que dans tous les autres perroquets, cette membrane est blanche; de chaque côté de la tête on voit une tache noire; le dos, le ventre

et les pennes de l'aile sont d'un assez beau vert; les couvertures supérieures des ailes sont d'un vert-jaunâtre ; les couvertures inférieures de la queue sont d'un beau rouge; les pennes du milieu de la queue sont entièrement vertes; les latérales sont de la même couleur verte, mais elles ont une tache bleue qui s'étend d'autant plus que les pennes deviennent plus extérieures ; le bec est noir avec une tache rouge des deux côtés de la mandibule supérieure; les pieds sont gris.

LE PAPEGAI VIOLET.

Septième espèce.

On le connoît tant en Amérique qu'en France, sous la dénomination de *perroquet violet;* il est assez commun à la Guiane, et quoiqu'il soit joli, il n'est pas trop recherché, parce qu'il n'apprend point à parler.

Il a les ailes et la queue d'un beau

violet bleu ; la tête et le tour de la face de la même couleur, ondée sur la gorge et comme fondue par nuances dans du blanc et du lilas : un petit trait rouge borde le front; tout le dessus du corps est d'un brun obscurément teint de violet ; le dessous du corps est richement nué de violet-bleu et de violet-pourpre ; les couvertures inférieures de la queue sont couleur de rose, et cette couleur teint en dedans les bords des pennes extérieures de la queue dans leur première moitié.

LE SASSEBÉ.

Huitième espèce.

Oviedo est le premier qui ait indiqué ce papegai sous le nom de *xasbés* ou *sassebé*. Sloane dit qu'il est naturel à la Jamaïque. Il a la tête, le dessus et le dessous du corps verts ; la gorge et la partie inférieure du cou d'un beau rouge ; les pennes des ailes sont les

unes vertes et les autres noirâtres. Il seroit à desirer qu'Oviedo et Sloane qui paroissent avoir vu cet oiseau, en eussent donné une description plus détaillée.

LE PAPEGAI BRUN.

Neuvième espèce.

Cet oiseau a été décrit, dessiné et colorié par Edwards ; c'est un des plus rares et des moins beaux de tout le genre des perroquets ; il se trouve à la Nouvelle-Espagne. Il est à-peu-près de la grosseur d'un pigeon commun ; les joues et le dessus du cou sont verdâtres ; le dos est d'un brun obscur ; le croupion est verdâtre ; la queue est verte en dessus et bleue en dessous ; la gorge est d'un très-beau bleu, sur une largeur d'environ un pouce ; la poitrine, le ventre et les jambes sont d'un brun un peu cendré ; les ailes sont vertes, mais les pennes les plus

proches du corps sont bordées de jaune; les couvertures du dessous de la queue sont d'un beau rouge; le bec est noir en dessus; sa base est jaune, et les côtés des deux mandibules sont d'un beau rouge; l'iris des yeux est d'un brun couleur de noisette.

LE PAPEGAI A TÊTE AURORE.

Dixième espèce.

M. le Page Dupratz est le seul qui ait parlé de cet oiseau. « Il n'est pas, dit-il, aussi gros que les perroquets qu'on apporte ordinairement en France; son plumage est d'un beau vert-céladon; mais sa tête est coiffée de couleur aurore, qui rougit vers le bec, et se fond par nuances avec le vart du côté du corps. Il apprend difficilement à parler, et quand il le sait, il en fait rarement usage. Ces perroquets vont toujours en compagnie, et s'ils ne font pas grand bruit étant privés, en re-

vanche ils en font beaucoup en l'air; qui retentit au loin de leurs cris aigres : ils vivent de pacanes, de pignons, de graines de laurier-tulipier et d'autres petits fruits ».

LE PARAGUA.

Onzième espèce.

Cet oiseau décrit par Marcgrave, paroît se trouver au Brésil. Il est en partie noir et plus grand que l'amazone; il a la poitrine et la partie supérieure du ventre, ainsi que le dos, d'un très-beau rouge; l'iris des yeux est aussi d'un beau rouge; le bec, les jambes et les pieds sont d'un cendré-foncé.

Par ses belles couleurs rouges, ce perroquet a du rapport avec le lori; mais comme celui-ci ne se trouve qu'aux grandes Indes, et que le paragua est probablement du Brésil, nous nous abstiendrons de prononcer sur l'identité ou la diversité de leurs es-

pèces, d'autant qu'il n'y a que Marcgrave qui ait vu ce perroquet, et que peut-être il l'aura vu en Afrique, ou qu'on l'aura transporté au Brésil, parce qu'il ne lui donne que le simple nom de *paragua*, sans dire qu'il est du Brésil; en sorte qu'il est possible que ce soit en effet un lori, comme l'a dit M. Brisson: et ce qui pourroit fonder cette présomption, c'est que Marcgrave a aussi donné un perroquet gris, comme étant du Brésil, et que nous soupçonnons être de Guinée, parce qu'il ne s'est point trouvé de ces perroquets gris en Amérique, et qu'au contraire ils sont très-communs en Guinée, d'où on les transporté souvent avec les Nègres. La manière même dont Marcgrave s'exprime, prouve qu'il ne le regardoit pas comme un perroquet d'Amérique. *Avis psittaco planè similis.*

LES PERRICHES.

Avant de passer à la grande tribu des perriches, nous commencerons par en séparer une petite famille qui n'est ni de cette tribu, ni de celle des papegais, et qui paroît faire la nuance pour la grandeur entre les deux. Ce petit genre n'est composé que de deux espèces; savoir, le *Maïpouri* et le *Caïca*; et cette dernière n'est que trop nouvellement connue.

LE MAIPOURI.

Première espèce.

Ce nom convient très-bien à cet oiseau, parce qu'il siffle comme le tapir, qu'on appelle à Cayenne *maïpouri*; et quoiqu'il y ait une énorme différence entre ce gros quadrupède et ce petit oiseau, le coup de sifflet est si semblable, qu'on s'y méprendroit.

Il se trouve à la Guiane, au Mexique et jusqu'aux Caraques. Il n'approche pas des habitations, et se tient ordinairement dans les bois entourés d'eau, et même sur les arbres des savanes noyées; il n'a pas d'autre voix que son sifflet aigu qu'il répète souvent en volant, et il n'apprend point à parler.

Ces oiseaux vont ordinairement en petites troupes, mais souvent sans affection les uns pour les autres; car ils se battent fréquemment et cruellement. Lorsqu'on en prend quelques-uns à la chasse, il n'y a pas moyen de les conserver; ils refusent la nourriture si constamment, qu'ils se laissent mourir; ils sont de si mauvaise humeur, qu'on ne peut les adoucir même avec les camouflets de fumée de tabac, dont on se sert pour rendre doux les perroquets les plus revêches. Il faut, pour élever ceux-ci, les prendre jeunes, et ils ne vaudroient pas la peine de leur éducation, si leur plumage

n'étoit pas beau et leur figure singulière, car ils sont d'une forme fort différente de celle des perroquets, et même de celle des perriches; ils ont le corps plus épais et plus court; la tête aussi beaucoup plus grosse, le cou et la queue extrêmement courts; en sorte qu'ils ont l'air massif et lourd; tous leurs mouvemens répondent à leur figure; leurs plumes même sont toutes différentes de celles des autres perroquets ou perruches; elles sont courtes, très-serrées et collées contre le corps; en sorte qu'il semble qu'on les ait en effet comprimées et collées artificiellement sur la poitrine et sur toutes les parties du corps. Au reste, le maipouri est grand comme un petit papegai.

Il a le dessus de la tête noir; une tache verte au-dessous des yeux; les côtés de la tête, la gorge et la partie inférieure du cou sont d'un assez beau jaune; le dessus du cou, le bas-ventre

et les jambes de couleur orangé; le dos, le croupion, les couvertures supérieures des ailes et les pennes de la queue d'un beau vert; la poitrine et le ventre blanchâtres quand l'oiseau est jeune, et jaunâtres quand il est adulte; les grandes pennes des ailes sont bleues à l'extérieur en dessus, et noires à l'intérieur, et par-dessous elles sont noirâtres; les suivantes sont vertes et bordées extérieurement de jaunâtre; l'iris des yeux est d'une couleur de noisette foncée; le bec est de couleur de chair; les pieds sont d'un brun-cendré, et les ongles noirâtres.

LE CAICA.

Seconde espèee.

Nous avons adopté pour cet oiseau le mot *caïca* de la langue galibi, qui est le nom des plus grosses perriches, parce qu'il est en effet aussi gros que le précédent; il lui ressemble par toutes

les singularités de la forme, et par la calotte noire de sa tête. Cette espèce est non-seulement nouvelle en Europe, mais elle l'est même à Cayenne. M. Sonini de Manoncour nous a dit qu'il étoit le premier qui l'eût vue en 1773 ; avant ce temps il n'étoit jamais venu de ces oiseaux à Cayenne, et l'on ne sait pas encore de quel pays ils viennent; mais depuis ce temps on en voit tous les ans arriver par petites troupes dans la belle saison des mois de septembre et d'octobre, et ne faire qu'un petit séjour; en sorte que pour le climat de la Guiane ce ne sont que des oiseaux de passage.

La coiffe noire qui enveloppe la tête du caïca, est comme percée d'une ouverture dans laquelle l'œil est placé : cette coiffe noire s'étend fort bas, et s'élargit en deux mentonnières de même couleur; le tour du cou est fauve et jaunâtre ; dans le beau vert qui couvre le reste du corps, tranche le

bleu d'azur qui marque le bord de l'aile presque depuis l'épaule, borde ses grandes pennes sur un fond plus sombre, et peint les pointes de celles de la queue, excepté les deux intermédiaires qui sont toutes vertes et paroissent un peu plus courtes que les latérales.

LES PERRICHES *du nouveau continent.*

Il y a dans le nouveau continent, comme dans l'ancien, des perriches à longue et à courte queue; dans les premières les unes ont la queue également étagée, et les autres l'ont inégale : nous suivrons donc le même ordre dans leur distribution, en commençant par les perriches à queue longue et égale, que nous ferons suivre des perriches à queue longue et inégale, et nous finirons par les perriches à queue courte.

PERRICHES *à queue longue et également étagée.*

LA PERRICHE PAVOUANE.

Première espèce à queue longue et égale.

La pavouane est assez commune à Cayenne. On la trouve également aux Antilles, comme nous l'assure M. de la Borde; et c'est de toutes les perriches du nouveau continent, celle qui apprend le plus facilement à parler; néanmoins elle n'est docile qu'à cet égard, car quoique privée depuis longtemps, elle conserve toujours un naturel sauvage et farouche; elle a même l'air mutin et de mauvaise humeur; mais comme elle a l'œil très-vif et qu'elle est leste et bien faite, elle plaît par sa figure. Nos oiseleurs ont adopté le nom de *pavouane* qu'elle porte à la Guiane. Ces perriches volent en troupes, toujours criant et piaillant; elles parcourent les savanes et les bois, et se

nourrissent de préférence du petit fruit d'un grand arbre qu'on nomme dans le pays l'*immortel*, et que Tournefort a désigné sous la dénomination de *corallodendron*.

Elle a un pied de longueur; la queue a près de six pouces, et elle est régulièrement étagée; la tête, le corps entier, le dessus des ailes et de la queue sont d'un très-beau vert. A mesure que ces oiseaux prennent de l'âge, les côtés de la tête et du cou se couvrent de petites taches d'un rouge vif, lesquelles deviennent de plus en plus nombreuses; en sorte que dans ceux qui sont âgés, ces parties sont presque entièrement garnies de belles taches rouges. On ne voit aucune de ces taches dans l'oiseau jeune, et elles ne commencent à paroître qu'à deux ou trois ans d'âge; les petites couvertures inférieures des ailes sont du même rouge vif, tant dans l'oiseau adulte que dans le jeune; seulement ce rouge est un

peu moins éclatant dans le dernier ; les grandes couvertures inférieures des ailes sont d'un beau jaune ; les pennes des ailes et de la queue sont en dessous d'un jaune obscur ; le bec est blanchâtre et les pieds sont gris.

LA PERRICHE A GORGE BRUNE.

Seconde espèce à queue longue et égale.

M. EDWARDS a donné le premier cette perriche qui se trouve dans le nouveau continent. M. Brisson dit qu'elle lui a été envoyée de la Martinique.

Elle a le front, les côtés de la tête, la gorge et la partie inférieure du cou d'un gris-brun ; le sommet de la tête d'un vert-bleuâtre ; tout le dessus du corps d'un vert-jaunâtre, les grandes couvertures supérieures des ailes bleues ; toutes les pennes des ailes sont noirâtres en-dessous, mais en-dessus les grandes pennes sont bleues, avec une large bordure noirâtre sur

leur côté inférieur ; les moyennes sont d'un même vert que le dessus du corps ; la queue est verte en-dessus, et jaunâtre en-dessous ; l'iris des yeux est de couleur de noisette ; le bec et les pieds sont cendrés.

LA PERRICHE A GORGE VARIÉE.

Troisième espèce à queue longue et égale.

CETTE perriche est fort rare et fort jolie ; on ne la voit pas fréquemment à Cayenne, et l'on ne sait pas si on peut l'instruire à parler : elle n'est pas si grosse qu'un merle. La plus grande partie de son plumage est d'un beau vert ; mais la gorge et le devant du cou sont d'un brun écaillé et maillé de gris-roussâtre ; les grandes pennes de l'aile sont teintes de bleu ; le front est vert-d'eau : on voit derrière le cou, au bas et près du dos, une petite zône de cette même couleur ; au pli de l'aile sont quelques plumes d'un rouge clair et vif;

la queue, partie verte en-dessus et partie rouge-brun, avec reflets couleur de cuivre, est en-dessous toute de cette dernière couleur; la même teinte se marque sous le ventre.

LA PERRICHE A AILES VARIÉES.

Quatrième espèce à queue longue et égale.

CETTE espèce est celle que l'on nomme à Cayenne la *perruche commune;* elle n'est pas si grande qu'un merle, n'ayant que huit pouces quatre lignes, y compris la queue qui a trois pouces et demi. Ces perriches vont en grandes troupes, fréquentent volontiers les lieux découverts, et viennent même jusqu'au milieu des lieux habités : elles aiment beaucoup les boutons des fruits de l'arbre immortel, et arrivent en nombre pour s'y percher dès que cet arbre est en fleurs. Comme il y a un de ces grands arbres planté dans la nouvelle ville de Cayenne,

plusieurs personnes y ont vu arriver ces perriches qui se rassembloient sur cet arbre tout voisin des maisons. On les fait fuir en les tirant, mais elles reviennent peu de temps après; au reste, elles ont assez de facilité pour apprendre à parler.

Cette perriche a la tête, le corps entier, la queue et les couvertures supérieures des ailes d'un beau vert; les pennes des ailes sont variées de jaune, de vert-bleuâtre, de blanc et de vert; les pennes de la queue sont bordées de jaunâtre sur leurs côtés intérieurs; le bec, les pieds et les ongles sont gris.

La femelle ne diffère du mâle qu'en ce qu'elle a les couleurs moins vives.

L'ANACA.

Cinquième espèce à queue longue et égale.

L'ANACA est une très-jolie perriche qui se trouve au Brésil; elle n'est que

de la grandeur d'une alouette ; elle a le sommet de la tête couleur de marron, les côtés de la tête bruns ; la gorge cendrée ; le dessus du cou et les flancs verts ; le ventre d'un brun roussâtre ; le dos vert avec une tache brune ; la queue d'un brun-clair ; les pennes des ailes vertes terminées de bleu, et une tache ou plutôt une frange d'un rouge de sang sur le haut des ailes ; le bec est brun ; les pieds sont cendrés.

LE JENDAYA.

Sixième espèce à queue longue et égale.

Cet oiseau est de la grandeur d'un merle ; il a le dos, les ailes, la queue et le croupion d'un vert-bleuâtre tirant sur l'aigue-marine ; la tête, le cou et la poitrine sont d'un jaune-orangé ; l'extrémité des ailes noirâtre ; l'iris des yeux d'une belle couleur d'or ; le bec et les pieds noirs. On le trouve au Brésil, mais personne ne l'a vu que

Marcgrave, et tous les autres auteurs l'ont copié.

LA PERRICHE ÉMERAUDE.

Septième espèce à queue longue et égale.

Le vert plein et brillant qui couvre tout le corps de cette perruche, excepté la queue, qui est d'un brun marron, avec la pointe verte, nous semble lui rendre propre la dénomination de *perriche émeraude* : celle de *perruche des terres Magellaniques* doit être rejetée, par la raison qu'aucun perroquet ni aucune perruche n'habitent à de si hautes latitudes ; il y a peu d'apparence que ces oiseaux franchissent le tropique du capricorne pour aller trouver des régions qui, comme l'on sait, sont plus froides, à latitudes égales, dans l'hémisphère austral que dans le nôtre. Est-il probable d'ailleurs que des oiseaux qui ne vivent que de fruits tendres et succulens,

se transportent dans des terres glacées qui produisent à peine quelques chétives baies ! Telles sont les terres voisines du détroit, où l'on suppose pourtant que quelques navigateurs ont vu des perroquets. Ce fait consigné dans l'ouvrage d'un auteur respectable, nous eût paru étonnant, si en remontant à la source, nous ne l'eussions trouvé fondé sur un témoignage qui se détruit de lui-même : c'est le navigateur Spilberg qui place des perroquets au détroit de Magellan, près du même lieu où un peu auparavant il se figure avoir vu des autruches ; or, pour un homme qui voit des autruches à la pointe des terres Magellaniques, il n'est point étrange d'y voir aussi des perroquets. Il en est peut-être de même des perroquets trouvés dans la Nouvelle-Zélande, et à la terre de Diemen, vers le quarante-troisième degré de latitude australe.

Nous allons maintenant faire l'énu-

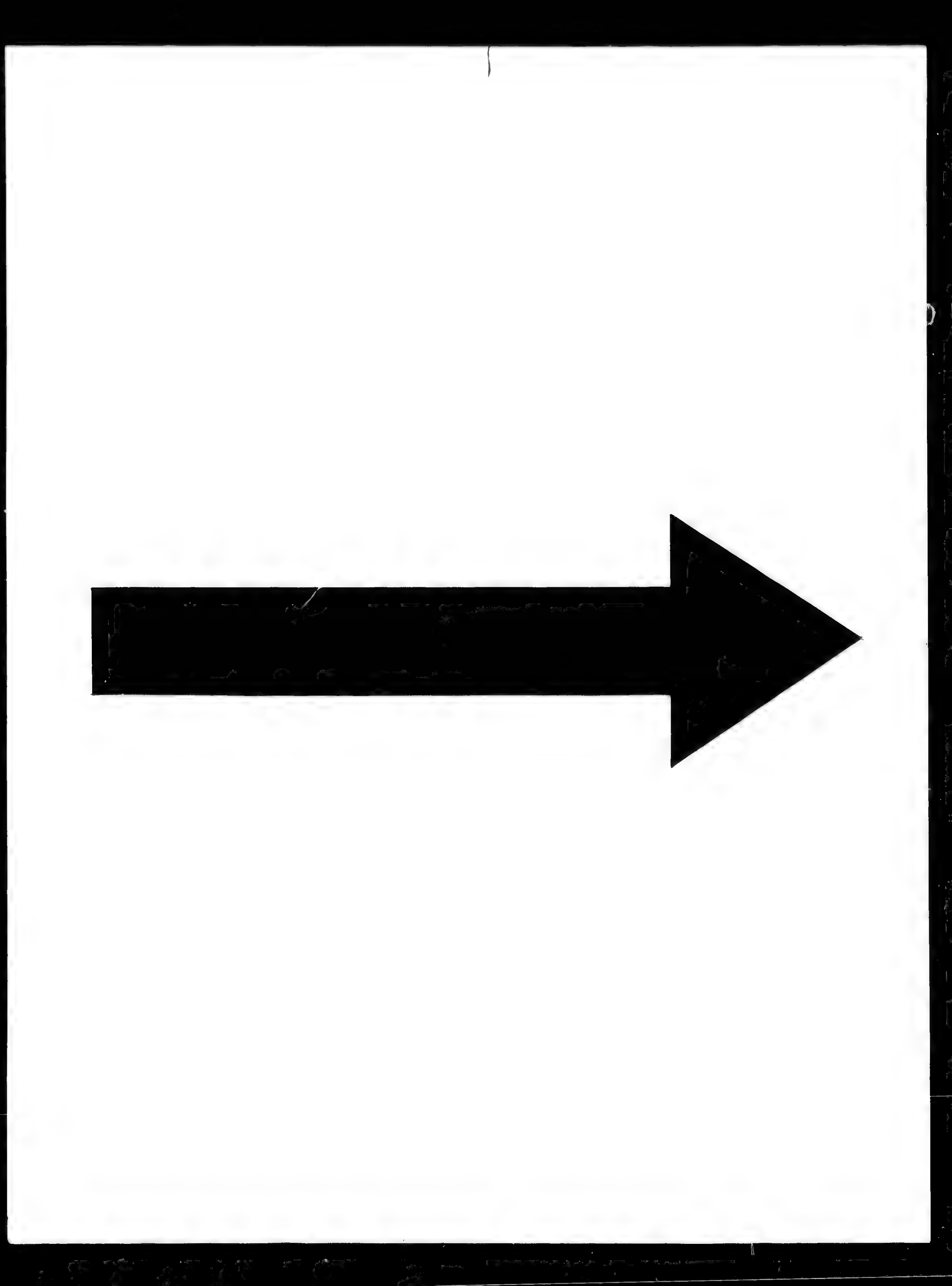
mération, et donner la description des perriches du nouveau continent à queue longue et inégalement étagée.

[illegible] à queue longue et inégalement étagée.

SINCIALO.

Première espèce à queue longue et inégale.

C'est le nom que cet oiseau porte à Saint-Domingue; il n'est pas plus gros qu'un merle, mais il paroît une fois plus long, ayant une queue de sept pouces de longueur, et le corps n'étant que de cinq : il est fort causeur; il apprend aisément à parler, à siffler et à contrefaire la voix ou le cri de tous les animaux qu'il entend. Ces perriches volent en troupes et se perchent sur les arbres les plus touffus et les plus verts, et comme elles sont vertes elles-mêmes, on a beaucoup de peine à les apercevoir : elles font grand bruit sur les arbres, en



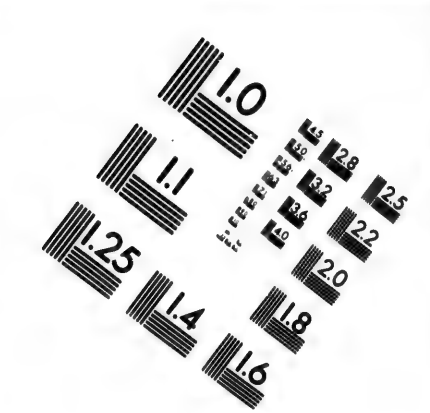
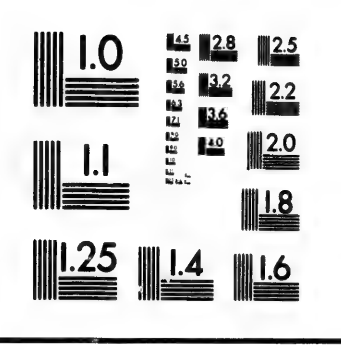


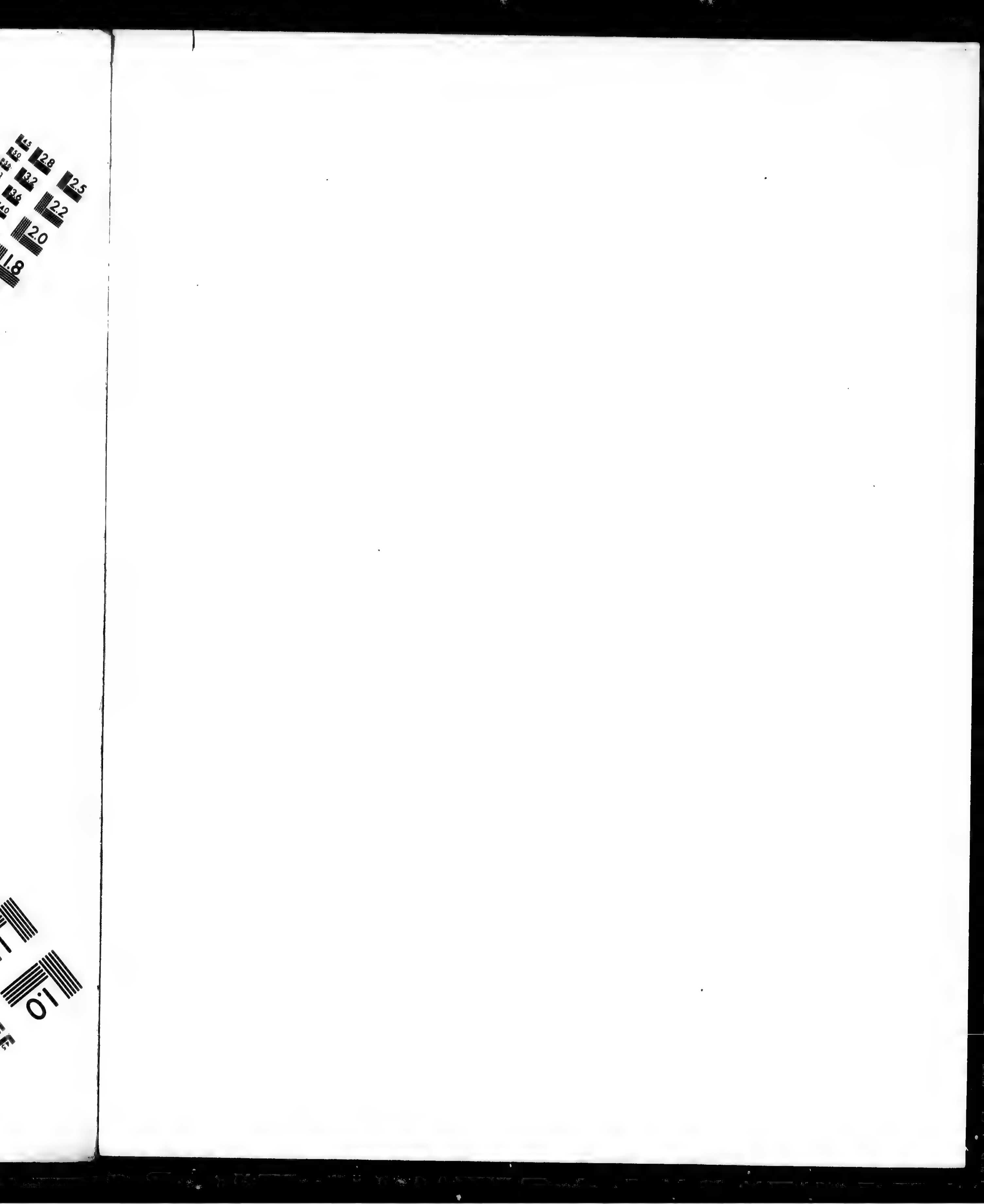
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



criant, piaillant et jabotant plusieurs ensemble, et si elles entendent des voix d'hommes ou d'animaux, elles n'en crient que plus fort. Au reste, cette habitude ne leur est pas particulière, car presque tous les perroquets que l'on garde dans les maisons, crient d'autant plus fort que l'on parle plus haut. Elles se nourrissent comme les autres perroquets, mais elles sont plus vives et plus gaies ; on les apprivoise aisément ; elles paroissent aimer qu'on s'occupe d'elles, et il est rare qu'elles gardent le silence, car dès qu'on parle, elles ne manquent pas de crier et de jaser aussi. Elles deviennent grasses et bonnes à manger dans la saison des graines de bois d'inde, dont elles font alors leur principale nourriture.

Tout le plumage de cette perriche est d'un vert jaunâtre ; les couvertures inférieures des ailes et la queue sont presque jaunes ; les deux pennes du

milieu de la queue sont plus longues d'un pouce neuf lignes que celles qui les suivent immédiatement de chaque côté, et les autres pennes latérales vont également en diminuant de longueur par degrés, jusqu'à la plus extérieure qui est plus courte de cinq pouces que les deux du milieu; les yeux sont entourés d'une peau couleur de chair ; l'iris de l'œil est d'un bel orangé ; le bec est noir avec un peu de rouge à la base de la mandibule supérieure ; les pieds et les ongles sont couleur de chair. Cette espèce est répandue dans presque tous les climats chauds de l'Amérique.

La perriche indiquée par le P. Labat en est une variété qui ne diffère que parce qu'elle a quelques petites plumes rouges sur la tête, et le bec blanc ; différences qui ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces séparées.

LA PERRICHE A FRONT ROUGE.

Seconde espèce à queue longue et inégale.

Cet oiseau se trouve comme le précédent dans presque tous les climats chauds de l'Amérique, et c'est M. Edwards qui l'a décrit le premier. Le front est d'un rouge vif; le sommet de la tête d'un beau bleu; le derrière de la tête, le dessus du cou, les couvertures supérieures des ailes et celles de la queue sont d'un vert foncé; la gorge et tout le dessous du corps d'un vert un peu jaunâtre; quelques-unes des grandes couvertures des ailes sont bleues; les grandes pennes sont d'un cendré obscur sur leur côté intérieur, et bleues sur leur côté extérieur et à l'extrémité; l'iris des yeux est de couleur orangée; le bec est cendré; les pieds sont rougeâtres.

L'APUTÉ-JUBA.

Troisième espèce à queue longue et inégale.

Cette perriche a le front, les côtés de la tête et le haut de la gorge d'un beau jaune ; le sommet et le derrière de la tête, le dessus du cou et du corps, les ailes et la queue sont d'un beau vert ; quelques-unes des grandes couvertures supérieures des ailes et les grandes pennes, sont bordées extérieurement de bleu ; les deux pennes du milieu de la queue sont plus longues que les latérales, qui vont toutes en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure, qui est plus courte d'un pouce neuf lignes que les deux du milieu ; le bas-ventre est jaune ; l'iris des yeux est orangé-foncé ; le bec et les pieds sont cendrés.

Par la seule description, on voit déjà que cette espèce n'est pas la même que la précédente ; elle en est même fort

différente ; mais d'ailleurs celle-ci est très-commune à la Guiane, tandis que la précédente ne s'y trouve pas. On l'appelle vulgairement à Cayenne, *perruche poux-de-bois*, parce qu'elle fait ordinairement son nid dans les ruches de ces insectes. Comme elle reste pendant toute l'année dans les terres de la Guiane, où elle fréquente les savanes et autres lieux découverts, il n'y a guère d'apparence que l'espèce s'étende ou voyage jusqu'au pays des Illinois, comme l'a dit M. Brisson, qui a donné à cet oiseau le nom de *perruche illinoise*. Ce que nous disons ici est d'autant mieux fondé, qu'on ne trouve aucune espèce de perroquet ni de perruche au-delà de la Caroline, et qu'il n'y en a qu'une seule espèce à la Louisiane, que nous avons donnée ci-devant.

LA PERRICHE COURONNÉE D'OR.

Quatrième espèce à queue longue et inégale.

C'est ainsi qu'Edwards a nommé cette perriche, et il l'a prise pour femelle dans l'espèce précédente; c'étoit en effet une femelle qu'il a décrite, puisqu'il dit qu'elle a pondu cinq ou six œufs en Angleterre, assez petits et blancs, et qu'elle a vécu quatorze ans dans ce climat. Néanmoins on peut être assuré que l'espèce est différente de la précédente; car toutes deux sont communes à Cayenne, et elles ne vont jamais ensemble, mais chacune en grandes troupes de leur espèce, et les mâles ne paroissent pas différer des femelles, ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux espèces. Celle-ci s'appelle à la Guiane *perruche des savanes :* elle parle supérieurement bien; elle est très-caressante et très-intelligente, au lieu que la précédente n'est nullement

recherchée et ne parle que difficilement.

Cette jolie perriche a une grande tache orangée sur le devant de la tête; le reste de la tête, tout le dessus du corps, les ailes et la queue sont d'un vert-foncé; la gorge et la partie inférieure du cou sont d'un vert-jaunâtre, avec une légère teinte de rouge terne; le reste du dessous du corps est d'un vert-pâle : quelques-unes des grandes couvertures supérieures des ailes sont bordées extérieurement de bleu; le côté extérieur des pennes du milieu des ailes est aussi d'un beau bleu; ce qui forme sur chaque aile une large bande longitudinale de cette belle couleur; l'iris des yeux est orangé-vif; le bec et les pieds sont noirâtres.

LE GUAROUBA, ou PERRICHE JAUNE.

Cinquième espèce à queue longue et inégale.

Marcgrave et de Laët sont les premiers qui aient parlé de cet oiseau

qui se trouve au Brésil, et quelquefois au pays des Amazones, où néanmoins il est rare, et on ne le voit jamais aux environs de Cayenne. Cette perriche, que les Brasiliens appellent *guiaruba*, c'est-à-dire oiseau jaune, n'apprend point à parler; elle est triste et solitaire; cependant les Sauvages en font grand cas; mais il paroît que ce n'est qu'à cause de sa rareté, et parce que son plumage est très-différent de celui des autres perroquets, et qu'elle s'apprivoise aisément. Elle est presque toute jaune; il y a seulement quelques taches vertes sur l'aile, dont les petites pennes sont vertes, frangées de jaune; les grandes sont violettes, frangées de bleu; et l'on voit le même mélange de couleurs dans celles de la queue, dont la pointe est d'un violet-bleu; le milieu, ainsi que le croupion, sont d'un vert bordé de jaune; tout le reste du corps est d'un jaune pur et vif de safran ou d'orangé; la queue est aussi longue que

le corps, et a cinq pouces; elle est fortement étagée, en sorte que les dernières pennes latérales sont de moitié plus courtes que les deux du milieu. La perruche jaune du Mexique, donnée par M. Brisson, d'après Seba, paroît être une variété de celle-ci; et un peu de rouge-pâle que Seba met à la tête de son oiseau *cocho*, et qui n'étoit peut-être qu'une teinte orangée, ne fait pas un caractère suffisant pour indiquer une espèce particulière.

LA PERRICHE A TÊTE JAUNE.

Sixième espèce à queue longue et inégale.

Cette perriche paroît être du nombre de celles qui voyagent de la Guiane à la Caroline, à la Louisiane, et jusqu'en Virginie. Elle a le front d'un bel orangé; tout le reste de la tête, la gorge, la moitié du cou et le fouet de l'aile d'un beau jaune; le reste du corps et les couvertures supérieures des ailes d'un vert-clair; les grandes pennes des

ailes sont brunes sur leur côté intérieur; le côté extérieur est jaune sur le tiers de sa longueur; il est ensuite vert et bleu à l'extrémité; les pennes moyennes des ailes et celles de la queue sont vertes; les deux pennes du milieu de la queue sont plus longues d'un pouce et demi que celles qui les suivent immédiatement de chaque côté; l'iris des yeux est jaune; le bec est d'un blanc-jaunâtre, et les pieds sont gris.

Ces oiseaux, dit Catesby, se nourrissent de graines et de pepins de fruits, et sur-tout de graines de cyprès et de pepins de pommes. Il en vient en automne, à la Caroline, de grandes volées dans les vergers, où ils font beaucoup de dégâts, déchirant les fruits pour trouver les pepins, la seule partie qu'ils mangent. Ils s'avancent jusque dans la Virginie, qui est l'endroit le plus éloigné au nord, ajoute Catesby, où j'aie ouï dire qu'on ait vu de ces oiseaux. C'est du reste la seule espèce de perro-

quet que l'on voit à la Caroline. Quelques-uns y font leurs petits; mais la plupart se retirent plus au sud dans la saison des nichées, et reviennent dans celle des récoltes. Ce sont les arbres fruitiers et les cultures qui les attirent dans ces contrées. Les colonies du sud éprouvent de plus grandes invasions de perroquets dans leurs plantations. Aux mois d'août et de septembre des années 1750 et 1751, dans le temps de la récolte du café, on vit arriver à Surinam une prodigieuse quantité de perroquets de toutes sortes, qui fondoient en troupes sur le café, dont ils mangeoient l'enveloppe rouge sans toucher aux fèves qu'ils laissoient tomber à terre. En 1760, vers la même saison, on vit de nouveaux essaims de ces oiseaux qui se répandirent tout le long de la côte et y firent beaucoup de dégât, sans qu'on ait pu savoir d'où ils venoient en si grand nombre. En général, la maturité des fruits, l'abon-

dance ou la pénurie des graines, dans les différens cantons, sont les motifs des excursions de certaines espèces de perroquets, qui ne sont pas proprement des oiseaux voyageurs, mais de ceux qu'on peut nommer *erratiques*.

LA PERRICHE-ARA.

Septième espèce à queue longue et inégale.

M. Barrère est le premier qui ait parlé de cet oiseau; on le voit néanmoins fréquemment à Cayenne, où il dit qu'il est de passage. Il se tient dans les savanes noyées comme les aras, et vit aussi comme eux des fruits du palmier-latanier : on l'appelle *perruche-ara*, parce que d'abord elle est plus grosse que les autres perriches; qu'ensuite elle a la queue très-longue, ayant neuf pouces de longueur, et le corps autant; elle a aussi de commun avec les aras la peau nue depuis les angles du bec jusqu'aux yeux, et elle prononce aussi distinctement le mot *ara*,

mais d'une voix moins rauque, plus légère et plus aiguë. Les naturels de la Guiane l'appellent *maka-vouanne*.

Elle a les pennes de la queue inégalement étagées; tout le dessus du corps, des ailes et de la queue est d'un vert-foncé un peu rembruni, à l'exception des grandes pennes des ailes qui sont bleues, bordées de vert et terminées de brun du côté extérieur; le dessus et les côtés de la tête ont leur couleur verte, mêlée de bleu-foncé, de façon qu'à certains aspects ces parties paroissent entièrement bleues; la gorge, la partie inférieure du cou et le haut de la poitrine ont une forte teinte de roussâtre; le reste de la poitrine, le ventre et les côtés du corps sont d'un vert plus pâle que celui du dos; enfin, il y a sur le bas-ventre du rouge-brun qui s'étend sur quelques-unes des couvertures inférieures de la queue; les pennes des ailes et la queue sont en dessous d'un vert-jaunâtre.

Il ne nous reste plus qu'à donner la description des perriches à queue courte du nouveau continent, auxquelles on a donné le nom générique de *toui*, et c'est en effet celui qu'elles portent au Brésil.

LES TOUIS, ou PERRICHES *à queue courte.*

Les touis sont les plus petits de tous les perroquets et même des perriches du nouveau continent. Ils ont tous la queue courte, et ne sont pas plus gros que le moineau. La plupart semblent aussi différer des perroquets et des perriches, en ce qu'ils n'apprennent point à parler. De cinq espèces que nous connoissons, il n'y en a que deux auxquelles on ait pu donner ce talent. Il paroît qu'il se trouve des touis actuellement dans les deux continens, non pas absolument de la même espèce, mais en espèces analogues et voisines probablement, parce qu'elles ont été trans-

portées d'un continent dans l'autre, par les raisons que j'ai exposées au commencement de cet article; néanmoins je pencherois à les regarder toutes comme originaires du Brésil et des autres parties méridionales de l'Amérique, d'où elles auront été transportées en Guinée et aux Philippines.

LE TOUI A GORGE JAUNE.

Première espèce de Perriche à queue courte.

Ce petit oiseau a la tête et tout le dessus du corps d'un beau vert; la gorge d'une belle couleur orangée; tout le dessous du corps d'un vert jaunâtre; les couvertures supérieures des ailes sont variées de vert, de brun et de jaunâtre; les couvertures inférieures sont d'un beau jaune; les pennes des ailes sont variées de vert, de jaunâtre et de cendré-foncé; celles de la queue sont vertes et bordées à l'intérieur de jaunâtre; le bec, les pieds, les ongles sont gris.

LE SOSOVÉ.

Seconde espèce de Toui ou Perriche à queue courte.

Sosové est le nom galibi de ce charmant petit oiseau, dont la description est bien aisée, car il est par-tout d'un vert brillant, à l'exception d'une tache d'un jaune léger sur les pennes des ailes et sur les couvertures supérieures de la queue; il a le bec blanc et les pieds gris.

L'espèce en est commune à la Guiane, sur-tout vers l'Oyapoc et vers l'Amazone. On peut les élever aisément, et ils apprennent très-bien à parler; ils ont une voix fort semblable à celle du polichinelle des marionnettes, et lorsqu'ils sont instruits ils ne cessent de jaser.

LE TIRICA.

Troisième espèce de Toui ou Perriche à queue courte.

MARCGRAVE est le premier qui ait indiqué cet oiseau : son plumage est entièrement vert; il a les yeux noirs, le bec incarnat et les pieds bleuâtres. Il se prive très-aisément et apprend de même à parler; il est aussi très-doux et se laisse manier facilement.

Nous remarquerons que le *tuin* de Jean de Laët, ne désigne pas une espèce particulière, mais toutes les perriches en général. Ainsi on ne doit pas rapporter, comme l'a fait M. Brisson, le tuin de Laët au *tui-tirica* de Marcgrave.

M. Sonnerat fait mention d'un oiseau qu'il a vu à l'île de Luçon, et qui ressemble beaucoup au *tui-tirica* de Marcgrave; il est de la même grosseur et porte les mêmes couleurs, étant en-

tièrement vert, plus foncé en-dessus et plus clair en-dessous; mais il en diffère par la couleur du bec qui est gris, au lieu qu'il est incarnat dans l'autre, et par les pieds qui sont gris, tandis qu'ils sont bleuâtres dans le premier. Ces différences ne seroient pas assez grandes pour en faire une espèce, si les climats n'étoient pas autant éloignés : mais il est possible, et même probable, que cet oiseau ait été transporté de l'Amérique aux Philippines, où il pourroit avoir subi ces petits changemens.

L'ÉTÉ, ou TOUI-ÉTÉ.

Quatrième espèce de Toui ou Perriche à queue courte.

C'EST encore à Marcgrave qu'on doit la connoissance de cet oiseau qui se trouve au Brésil; son plumage est en général d'un vert-clair, mais le croupion et le haut des ailes sont d'un

beau bleu ; toutes les pennes des ailes sont bordées de bleu sur leur côté extérieur, ce qui forme une longue bande bleue lorsque les ailes sont pliées ; le bec est incarnat et les pieds sont cendrés.

On peut rapporter à cette espèce l'oiseau donné par Edwards, sous la dénomination de *la plus petite des perriches*, qui n'en diffère que parce qu'elle n'a pas les pennes des ailes bordées de bleu, mais de vert-jaunâtre, et qu'elle a le bec et les pieds d'un beau jaune ; ce qui ne fait pas des différences assez grandes pour en faire une espèce séparée.

LE TOUI A TÊTE D'OR.

Cinquième espèce de Perriche à queue courte.

Cet oiseau se trouve encore au Brésil ; il a tout le plumage vert, à l'exception de la tête qui est d'une belle

couleur jaune; et comme il a la queue très-courte, il ne faut pas le confondre avec une autre perriche à longue queue, qui a aussi la tête d'un très-beau jaune.

Espèces connues dans ce genre.

(Queue longue, en coin ou étagée.)

L'Ara rouge, *psittacus Macao*.
Le petit Ara rouge, *psittacus Aracanga*.
L'Ara bleu, *psittacus Ararauna*.
La Perriche Ara, *psittacus Makawuanna*.
L'Ara noir, *psittacus Ater*.
L'Ara vert, *psittacus Severus*.
La grande Perruche à ailes rougeâtres, *psittacus Eupatria*.
La Perruche verte et rouge, *psittacus Japonicus*.
Le Lori Perruche tricolor, *psittacus Amboinensis*.
La Perruche à tête bleue, *psittacus Cyanocephalus*.
La Perruche à face bleue, *psittacus Hæmatopus*.
La grande Perruche à bandeau noir, *psittacus Atricapillus*.

Le Lori Perruche rouge, *psittacus Borneus.*

Le Lori Perruche violet et rouge, *psittacus Indicus.*

Le Lori rouge et violet, *psittacus Guebiensis.*

La Perruche huppée, *psittacus Javanicus.*

Le Jendaya, *psittacus Jendaya.*

La Perruche jaune, *psittacus Solstitianus.*

Le Guarouba, *psittacus Guarouba.*

La Perriche à tête jaune, *psittacus Carolinensis.*

La Perruche à collier, *psittacus Alexandri.*

L'Aputéjuba, *psittacus Pertinax.*

La Perriche émeraude, *psittacus Smaragdinus.*

La Perriche à front jaune, *psittacus Canicularis.*

La Perruche à gorge brune, *psittacus Æruginosus.*

Le Sincialo, *psittacus Rufirostris.*

La Perruche Lori, *psittacus Ornatus.*

La Pavouane, *psittacus Guianensis.*

La Perruche à moustaches, *psittacus Pondicerianus.*

La Perruche à tête rouge, *psittacus Erythrocephalus.*

La Perruche aux ailes chamarrées, *psittacus Olivaceus.*

La Perriche à ailes variées, *psittacus Virescens.*

La Perriche à gorge variée, *psittacus Versicolor.*

La Perruche à gorge rouge, *psittacus Incarnatus.*

La Perriche-souris, *psittacus Murinus.*

La Perriche couronnée d'or, *psittacus Aureus.*

L'Arimanon, *psittacus Taitianus.*

Le Crik, *psittacus Agilis.*

(Queue courte, égale.)

Le Kakatoës noir, *psittacus Aterrimus.*

Le Kakatoës à huppe jaune, *psittacus Sulphureus.*

Le petit Kakatoës à bec couleur de chair, *psittacus Philippinarum.*

Le Kakatoës à huppe rouge, *psittacus Moluccensis.*

Le Kakatoës à huppe blanche, *psittacus Cristatus.*

Le Kakatoës à ailes et queue rouges, *psittacus Erythroleucus.*

Le Jaco, *psittacus Erithaceus.*

Le Mascarin, *psittacus Mascarinus.*

Le Lori de Céram, *psittacus Garrulus.*

Le Lori des Indes, *psittacus Domicella.*

Le Lori tricolor, *psittacus Lory.*
Le Lori cramoisi, *psittacus Puniceus.*
Le Lori rouge, *psittacus Ruber.*
Le grand Lori, *psittacus Grandis.*
Le Paragua, *psittacus Paraguanus.*
Le Vasa, ou Perroquet noir, *psittacus Niger.*
Le Crik rouge et bleu, *psittacus Cœruleo-Cephalus.*
Le Crik à tête violette, *psittacus Violaceus.*
Le Perroquet vert, *psittacus Sinensis.*
Le Perroquet à gros bec couleur de sang, *psittacus Macrorynchos.*
Le Perroquet vert à tête bleue, *psittacus Gramineus.*
L'Amazone à tête blanche, *psittacus Leucocephalus.*
L'Amazone à tête jaune, *psittacus Ochrocephalus.*
L'Aourou-couarou, *psittacus Æstivus.*
Le Crik à tête et gorge jaunes, *psittacus Ochropterus.*
Le Meûnier, ou Crik poudré, *psittacus Pulverulentus.*
Le Crik à face bleue, *psittacus Havanensis.*
Le Papegai de Paradis, *psittacus Paradisi.*
L'Amazone jaune, *psittacus Aurora.*
Le Toui-été, *psittacus Passerinus.*
Le Papegai brun, *psittacus Sordidus.*

Le Papegai à bandeau rouge, *psittacus Dominicensis.*

Le Tavoua, *psittacus Festivus.*

Le Tarabé, *psittacus Tarabe.*

Le Crik à tête bleue, *psittacus Autumnalis.*

Le Perroquet varié, *psittacus Accipitrinus.*

Le Papegai à tête et gorge bleues, *psittacus Menstruus.*

Le Papegai violet, *psittacus Purpureus.*

Le Maïpouri, *psittacus Melanocephalus.*

Le Caïca, *psittacus Pileatus.*

Le Papegai à tête aurore, *psittacus Ludovicianus.*

Le Sassebé, *psittacus Collarius.*

Le Perroquet à tête grise, *psittacus Senegalus.*

La Perruche aux ailes d'or, *psittacus Chrysopterus.*

La Perruche à tête rouge, *psittacus Pullorius.*

Le Coulacissi, *psittacus Galgulus.*

L'Anaca, *psittacus Anaca.*

La Perruche à tête grise, *psittacus Canus.*

La Perruche aux ailes variées, *psittacus Melanopterus.*

La Perruche aux ailes bleues, *psittacus Capensis.*

La Perruche à collier et à queue courte, *psittacus Torquatus.*

La Perruche à ailes noires, *psittacus Minor.*

Le Toui à gorge jaune, *psittacus Tovi.*

Le Tirica, *psittacus Tirica.*

Le Sosové, *psittacus Sosove.*

Le Toui à tête d'or, *psittacus Tui.*

ELLE
psittacus Mi-

us Tovi.

Tui.



Deseve del. *Racine Sculp.*

1. L'ANI ou BOUT DE TABAC. 2. L'ANI DE SAVANNES.

Tom. IV.

ne Sculp.

ANI DE



XIXe GENRE.

L'ANI, *CROTOPHAGA.*

(Deux doigts en avant, deux en arrière.)

Caractère générique : bec ridé, anguleux en son bord.

LES ANIS.

ANI est le nom que les naturels du Brésil donnent à cet oiseau, et nous le lui conserverons, quoique nos voyageurs français et nos nomenclateurs modernes l'aient appelé *bout de petun* ou *bout de tabac*, nom ridicule, et qui n'a pu être imaginé que par la ressemblance de son plumage (qui est d'un noir brunâtre) à la couleur d'une

carotte de tabac ; car ce que dit le P. du Tertre, que son ramage prononce *petit bout de petun*, n'est ni vrai ni probable, d'autant que les créoles de Cayenne lui ont donné une dénomination plus appropriée à son ramage ordinaire, en l'appelant *Bouilleur de canari*, ce qui veut dire qu'il imite le bruit que fait l'eau bouillante dans une marmite ; et c'est en effet son vrai ramage ou gazouillis, très-différent, comme l'on voit, de l'expression de la parole que lui suppose le P. du Tertre. On lui a aussi donné le nom d'oiseau *diable*, et l'on a même appelé l'une des espèces *diable des savanes*, et l'autre *diable des palétuviers*, parce qu'en effet les uns se tiennent constamment dans les savanes, et les autres fréquentent les bords de la mer et des marais d'eau salée, où croissent les palétuviers.

Leurs caractères génériques sont d'avoir deux doigts en avant et deux

en arrière, le bec court, crochu, plus épais que large, dont la mandibule inférieure est droite, et la supérieure élevée en demi-cercle à son origine, et cette convexité remarquable s'étend sur toute la partie supérieure du bec, jusqu'à peu de distance de son extrémité qui est crochue : cette convexité est comprimée sur les côtés et forme une espèce d'arête presque tranchante tout le long du sommet de la mandibule supérieure ; au-dessus et tout autour s'élèvent de petites plumes effilées, aussi roides que des soies de cochon, longues d'un demi-pouce, et qui toutes se dirigent en avant. Cette conformation singulière du bec suffit pour qu'on puisse reconnoître ces oiseaux, et paroît exiger qu'on en fasse un genre particulier, qui néanmoins n'est composé que de deux espèces.

L'ANI DES SAVANES.

Première espèce.

Cet ani est de la grosseur d'un merle, mais sa grande queue lui donne une forme alongée; elle a sept pouces, ce qui fait plus de la moitié de la longueur totale de l'oiseau, qui n'en a que treize et demi; le bec, long de treize lignes, a neuf lignes et demie de hauteur; il est noir, ainsi que les pieds qui ont dix-sept lignes de hauteur. La description des couleurs sera courte; c'est un noir à peine nuancé de quelques reflets violets sur tout le corps, à l'exception d'une petite lisière d'un vert-foncé et luisant qui borde les plumes du dessus du dos et des couvertures des ailes, et qu'on n'aperçoit pas à une certaine distance; car ces oiseaux paroissent tout noirs. La femelle ne diffère pas du mâle; ils vont constamment par bandes, et sont d'un naturel si social, qu'ils

demeurent et pondent plusieurs ensemble dans le même nid ; ils construisent ce nid avec des bûchettes sèches sans le garnir, mais ils le font extrêmement large, souvent d'un pied de diamètre : on prétend même qu'ils en proportionnent la capacité au nombre de camarades qu'ils veulent y admettre. Les femelles couvent en société ; on en a souvent vu cinq ou six dans le même nid. Cet instinct dont l'effet seroit fort utile à ces oiseaux dans les climats froids, paroît au moins superflu dans les pays méridionaux, où il n'est pas à craindre que la chaleur du nid ne se conserve pas : cela vient donc uniquement de l'impulsion de leur naturel social, car ils sont toujours ensemble, soit en volant, soit en se reposant, et ils se tiennent sur les branches des arbres tout le plus près qu'il leur est possible les uns des autres; ils ramagent aussi tous ensemble, presque à toutes les heures du jour, et leurs moindres

troupes sont de huit ou dix, et quelquefois de vingt-cinq ou trente. Ils ont le vol court et peu élevé; aussi se posent-ils plus souvent sur les buissons et dans les halliers que sur les grands arbres; ils ne sont ni craintifs ni farouches, et ne fuient jamais bien loin : le bruit des armes à feu ne les épouvante guère; il est aisé d'en tirer plusieurs de suite, mais on ne les recherche pas, parce que leur chair ne peut se manger, et qu'ils ont même une mauvaise odeur lorsqu'ils sont vivans. Ils se nourrissent de graines et aussi de petits serpens, lézards et autres reptiles; ils se posent aussi sur les bœufs et sur les vaches pour manger les tiques, les vers et les insectes nichés dans le poil de ces animaux.

L'ANI DES PALÉTUVIERS.

Seconde espèce.

Cet oiseau est plus grand que le précédent, et à-peu-près de la grosseur

d'un geai; il a dix-huit pouces de longueur en y comprenant celle de la queue qui en fait plus de moitié; son plumage est à-peu-près de la même couleur noir-brunâtre que celui du premier; seulement il est un peu plus varié par la bordure de vert-brillant qui termine les plumes du dos et des couvertures des ailes; en sorte que si l'on en jugeoit par ces différences de grandeur et de couleurs, on pourroit regarder ces deux oiseaux comme des variétés de la même espèce; mais la preuve qu'ils forment deux espèces distinctes, c'est qu'ils ne se mêlent jamais: les uns habitent constamment les savanes découvertes, et les autres ne se trouvent que dans les palétuviers; néanmoins ceux-ci ont les mêmes habitudes naturelles que les autres; ils vont de même en troupes; ils se tiennent sur le bord des eaux salées; ils pondent et couvent plusieurs dans le même nid, et semblent n'être qu'une

race différente qui s'est accoutumée à vivre et habiter dans un terrein plus humide, et où la nourriture est plus abondante par la grande quantité de petits reptiles et d'insectes que produisent ces terreins humides.

Comme je venois d'écrire cet article, j'ai reçu une lettre de M. le chevalier Lefebvre Deshayes, au sujet des oiseaux de Saint-Domingue, et voici l'extrait de ce qu'il me marque sur celui-ci :

« Cet oiseau, dit-il, est un des plus communs dans l'île de Saint-Domingue.... Les Nègres lui donnent differentes dénominations; celle de *bout de tabac*, de *bout de petun*, d'*amangoua*, de *perroquet noir*, etc..... Si on fait attention à la structure des ailes de cet oiseau, au peu d'étendue de son vol, au peu de pesanteur de son corps relativement à son volume, on n'aura pas de peine à le reconnoître pour un oiseau indigène de ces climats du Nou-

veau-Monde. Comment, en effet, avec un vol si borné et des ailes si foibles, pourroit-il franchir le vaste intervalle qui sépare les deux continens ?..... Son espèce est particulière à l'Amérique méridionale. Lorsqu'il vole, il étend et élargit sa queue, mais il vole moins vîte et moins long-tems que les perroquets.... Il ne peut soutenir le vent, et les ouragans font périr beaucoup de ces oiseaux.

» Ils habitent les endroits cultivés ou ceux qui l'ont été anciennement ; on n'en rencontre jamais dans les bois de haute-futaie : ils se nourrissent de diverses espèces de graines et de fruits; ils mangent des grains du pays, tels que le petit mil, le maïs, le riz, etc. Dans la disette ils font la guerre aux chenilles et à quelques autres insectes. Nous ne dirons pas qu'ils ayent un chant ou un ramage, c'est plutôt un sifflement ou un piaulemsnt assez simple; il y a pourtant des occasions où sa

façon de s'exprimer est plus variée : elle est toujours aigre et désagréable ; elle change suivant les diverses passions qui agitent l'oiseau. Aperçoit-il quelque chat ou un autre animal capable de nuire, il en avertit aussi-tôt tous ses semblables par un cri très-distinct, qui est prolongé et répété tant que le péril dure; son épouvante est sur-tout remarquable lorsqu'il a des petits, car il ne cesse de s'agiter et de voler autour de son nid.... Ces oiseaux vivent en société, sans être en aussi grandes bandes que les étourneaux ; ils ne s'éloignent guère les uns des autres.... et même dans le temps qui précède la ponte, on voit plusieurs femelles et mâles travailler ensemble à la construction du nid, et ensuite plusieurs femelles couver ensemble, chacune leurs œufs, et y élever leurs petits. Cette bonne intelligence est d'autant plus admirable, que l'amour rompt presque toujours dans les animaux les

liens qui les attachoient à d'autres individus de leur espèce.... Ils entrent en amour de bonne heure ; dès le mois de février, les mâles cherchent les femelles avec ardeur, et dans le mois suivant le couple amoureux s'occupe de concert à ramasser les matériaux pour la construction du nid.... Je dis amoureux, parce que ces oiseaux paroissent l'être autant que les moineaux; et pendant toute la saison que dure leur ardeur, ils sont beaucoup plus vifs et plus gais que dans tout autre temps.... Ils nichent sur les arbrisseaux, dans les cafiers, dans les buissons et dans les haies ; ils posent leur nid sur l'endroit où la tige se divise en plusieurs branches.... Lorsque les femelles se mettent plusieurs ensemble dans le même nid, la plus pressée de pondre n'attend pas les autres qui agrandissent le nid pendant qu'elle couve ses œufs. Ces femelles usent d'une précaution qui n'est point ordinaire aux oiseaux ; c'est de

couvrir leurs œufs avec des feuilles et des brins d'herbes à mesure qu'elles les pondent..... Elles couvrent également leurs œufs pendant l'incubation, lorsqu'elles sont obligées de les quitter pour aller chercher leur nourriture..... Les femelles qui couvent dans le même nid, ne se chicanent pas comme font les poules lorsqu'on leur donne un panier commun; elles s'arrangent les unes auprès des autres; quelques-unes cependant, avant de pondre, font avec des brins d'herbes une séparation dans le nid, afin de contenir en particulier leurs œufs; et s'il arrive que les œufs se trouvent mêlés ou réunis ensemble, une seule femelle fait éclore tous les œufs des autres avec les siens; elle les rassemble, les entasse et les entoure de feuilles; par ce moyen la chaleur se répartit dans toute la masse et ne peut se dissiper.... Cependant chaque femelle fait plusieurs œufs par ponte.... Ces oiseaux construisent leur nid très-solide-

ment, quoique grossièrement, avec de petites tiges de plantes filamenteuses, des branches de citronnier ou d'autres arbrisseaux ; le dedans est seulement tapissé et couvert de feuilles tendres et qui se fanent bientôt : c'est sur ce lit de feuilles que sont déposés les œufs; ces nids sont fort évasés et fort élevés des bords ; il y en a dont le diamètre a plus de dix-huit pouces ; la grandeur du nid dépend du nombre des femelles qui doivent y pondre. Il seroit assez difficile de dire au juste si toutes les femelles qui pondent dans le même nid ont chacune leur mâle ; il se peut faire qu'un seul mâle suffise à plusieurs femelles, et qu'ainsi elles soient en quelque façon obligées de s'entendre lorsqu'il s'agit de construire le nid ; alors il ne faudroit plus attribuer leur union à l'amitié, mais au besoin qu'elles ont les unes des autres dans cet ouvrage..... Ces œufs sont de la grosseur de ceux de pigeon ; ils sont de couleur

d'aigue-marine uniforme, et n'ont point de petites taches vers les bouts, comme la plupart des oiseaux sauvages.... Il y a apparence que les femelles font deux ou trois pontes par an; cela dépend de ce qui arrive à la première; quand elle réussit, elles attendent l'arrière-saison avant d'en faire une autre; si la ponte manque, ou si les œufs sont enlevés, mangés par les couleuvres ou les rats, elles en font une seconde peu de temps après la première : vers la fin de juillet ou dans le courant d'août elles commencent la troisième; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en mars, en mai et en août, on trouve des nids de ces oiseaux..... Au reste, ils sont doux et faciles à apprivoiser, et on prétend qu'en les prenant jeunes, on peut leur donner la même éducation qu'aux perroquets, et leur apprendre à parler, quoiqu'ils aient la langue applatie et terminée en pointe, au lieu que celle

du perroquet est charnue, épaisse et arrondie....

» La même amitié, le même accord qui ne s'est point démenti pendant le temps de l'incubation, continue après que les petits sont éclos. Lorsque les mères ont couvé ensemble, elles donnent successivement à manger à toute la petite famille.... les mâles aident à fournir les alimens; mais lorsque les femelles ont couvé séparément, elles élèvent leurs petits à part, cependant sans jalousie et sans colère; elles leur portent la becquée à tour de rôle, et les petits la prennent de toutes les mères. La nourriture qu'elles leur donnent dépend de la saison; tantôt ce sont des chenilles, des vers, des insectes; tantôt des fruits, tantôt des grains, comme le mil, le maïs, le riz, l'avoine sauvage, etc.... Au bout de quelques semaines les petits ont acquis assez de force pour essayer leurs ailes, mais ils ne s'aventurent pas au loin; peu de

temps après, ils vont se percher auprès de leurs père et mère, sur les arbrisseaux, et c'est là où les oiseaux de proie les saisissent pour les emporter...

» L'ani n'est point un oiseau nuisible; il ne désole point les plantations de riz comme le merle, il ne mange pas les amandes du cocotier comme le charpentier (le pic), il ne détruit pas les pièces de mil comme les perroquets et les perruches ».

Espèces connues dans ce genre.

L'Ani des savanes, *crotophaga Ani.*
L'Ani des palétuviers, *crotophaga Major.*

XXe GENRE.

LE PIC, *PICUS.*

(Deux doigts en avant, deux en arrière.)

Caractère générique : bec anguleux ; langue en forme de lombric ou de ver.

LES PICS.

Les animaux qui vivent des fruits de la terre, sont les seuls qui entrent en société; l'abondance est la base de l'instinct social, de cette douceur de mœurs et de cette vie paisible qui n'appartient qu'à ceux qui n'ont aucun motif de se rien disputer : ils jouissent sans trouble du riche fonds de subsistance qui

les environne; et, dans ce grand banquet de la nature, l'abondance du lendemain est égale à la profusion de la veille. Les autres animaux, sans cesse occupés à pourchasser une proie qui les fuit toujours, pressés par le besoin, retenus par le danger, sans provision, sans moyens que dans leur industrie, sans aucune ressource que leur activité, ont à peine le temps de se pourvoir, et n'ont guère celui d'aimer. Telle est la condition de tous les oiseaux chasseurs, et à l'exception de quelques lâches qui s'acharnent sur une proie morte, et s'attroupent plutôt en brigands qu'ils ne se rassemblent en amis, tous les autres se tiennent isolés et vivent solitaires. Chacun est tout entier à soi; nul n'a de biens ni de sentimens à partager.

Et de tous les oiseaux que la nature force à vivre de la grande ou de la petite chasse, il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus laborieuse, plus

dure que celle du pic : elle l'a condamné au travail, et pour ainsi dire, à la galère perpétuelle ; tandis que les autres ont pour moyens la course, le vol, l'embuscade, l'attaque, exercices libres où le courage et l'adresse prévalent, le pic assujéti à une tâche pénible, ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant l'écorce et la fibre dure des arbres qui la recèlent : occupé sans relâche à ce travail de nécessité, il ne connoît ni délassement ni repos ; souvent même il dort et passe la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour. Il ne partage pas les doux ébats des autres habitans de l'air ; il n'entre point dans leurs concerts, et n'a que des cris sauvages, dont l'accent plaintif, en troublant le silence des bois, semble exprimer ses efforts et sa peine. Ses mouvemens sont brusques ; il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes ; le naturel sauvage et farouche : il fuit toute société, même

celle de son semblable; et quand le besoin physique de l'amour le force à rechercher une compagne, c'est sans aucune des graces dont ce sentiment anime les mouvemens de tous les êtres qui l'éprouvent avec un cœur sensible.

Tel est l'instinct étroit et grossier d'un oiseau borné à une vie triste et chétive. Il a reçu de la nature des organes et des instrumens appropriés à cette destinée, ou plutôt il tient cette destinée même des organes avec lesquels il est né. Quatre doigts épais, nerveux, tournés deux en avant, deux en arrière, celui qui représente l'ergot étant le plus alongé et même le plus robuste, tous armés de gros ongles arqués, implantés sur un pied très-court et puissamment musclé, lui servent à s'attacher fortement et grimper en tous sens autour du tronc des arbres. Son bec tranchant, droit, en forme de coin, carré à sa base, cannelé dans sa longueur, aplati et taillé

verticalement à sa pointe comme un ciseau, est l'instrument avec lequel il perce l'écorce et entame profondément le bois des arbres où les insectes ont déposé leurs œufs; ce bec d'une substance solide et dure, sort d'un crâne épais; de forts muscles dans un cou raccourci, portent et dirigent les coups réitérés que le pic frappe incessamment pour percer le bois et s'ouvrir un accès jusqu'au cœur des arbres. Il y darde une longue langue effilée, arrondie, semblable à un ver de terre, armée d'une pointe dure, osseuse, comme d'un aiguillon, dont il perce dans leurs trous les vers qui sont sa seule nourriture. Sa queue, composée de dix pennes roides, fléchies en dedans, tronquées à la pointe, garnies de soies rudes, lui sert de point d'appui dans l'attitude souvent renversée qu'il est forcé de prendre pour grimper et frapper avec avantage. Il niche dans les cavités qu'il a en partie creusées

lui-même, et c'est du sein des arbres que sort cette progéniture qui, quoiqu'ailée, est néanmoins destinée à ramper à l'entour, à y rentrer de nouveau pour se reproduire, et à ne s'en séparer jamais.

Le genre du pic est très-nombreux en espèces qui varient pour les couleurs, et diffèrent par la grandeur; les plus grands pics sont de la taille de la corneille, et les plus petits de celle de la mésange; mais chaque espèce en particulier paroît peu nombreuse en individus, ainsi qu'il en doit être de tous les êtres dont la vie peu aisée diminue la multiplication. Cependant la nature a placé des pics dans toutes les contrées où elle a produit des arbres, et en plus grande quantité dans les climats plus chauds. Sur douze espèces que nous connoissons en Europe et dans le nord de l'un et de l'autre continens, nous en compterons vingt-sept dans les régions chaudes de l'Améri-

que, de l'Afrique et de l'Asie; ainsi, malgré les réductions que nous avons dû faire aux espèces trop multipliées par les nomenclateurs, nous en aurons en total trente-neuf, dont seize n'étoient pas connues des naturalistes avant nous; et nous observerons qu'en général tous les pics de l'un et de l'autre continens, diffèrent des autres oiseaux par la forme des plumes de la queue, qui sont toutes terminées en pointe plus ou moins aiguë.

Les trois espèces de pics connues en Europe, sont le *pic vert*, le *pic noir*, l'*épeiche* ou *pic varié*, et ces trois espèces qui sont presque isolées et sans variétés dans nos climats, semblent s'être échappées chacune de leur famille dont les espèces sont nombreuses dans les climats chauds des deux continens. Nous réunirons donc à la suite de chacune de ces trois espèces d'Europe, tous les pics étrangers qui peuvent y avoir rapport.

LE PIC VERT.

Le pic vert est le plus connu des pics, et le plus commun dans nos bois. Il arrive au printemps, et fait retentir les forêts de cris aigus et durs, *tiacacan*, *tiacacan* que l'on entend de loin, et qu'il jette sur-tout en volant par élans et par bonds : il plonge, se relève et trace en l'air des arcs ondulés, ce qui n'empêche pas qu'il ne s'y soutienne assez long-temps; et, quoiqu'il ne s'élève qu'à une petite hauteur, il franchit d'assez grands intervalles de terres découvertes pour passer d'une forêt à l'autre. Dans le temps de la pariade, il a de plus que son cri ordinaire, un appel d'amour qui ressemble en quelque manière à un éclat de rire bruyant et continu, *tio*, *tio*, *tio*, *tio*, *tio*, répété jusqu'à trente et quarante fois de suite.

Le pic vert se tient à terre plus sou-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



Deseve del. *Pierron Sculp.*

1. LE PIC VERT. 2. LE PIC NOIR.

ve
de
de
av
au
da
tu
et
ve
les
pas

les
mi
il le
ch
I
pe
de
plu
ver
ce.
et l

vent que les autres pics, sur-tout près des fourmilières, où l'on est assez sûr de le trouver et même de le prendre avec des lacets. Il attend les fourmis au passage, couchant sa longue langue dans le petit sentier qu'elles ont coutume de tracer et de suivre à la file; et lorsqu'il sent sa longue langue couverte de ces insectes, il la retire pour les avaler; mais si les fourmis ne sont pas assez en mouvement, et lorsque le froid les tient encore renfermées, il va sur la fourmilière, l'ouvre avec les pieds et le bec, et s'établissant au milieu de la brèche qu'il vient de faire, il les saisit à son aise et avale aussi leurs chrysalides.

Dans tous les autres temps, il grimpe contre les arbres qu'il frappe à coups de bec redoublés; travaillant avec la plus grande activité, il dépouille souvent les arbres secs de toute leur écorce. On entend de loin ses coups de bec et l'on peut les compter. Comme il est

paresseux pour tout autre mouvement, il se laisse aisément approcher, et ne sait se dérober au chasseur qu'en tournant autour de la branche, et se tenant sur la face opposée. On a dit qu'après quelques coups de bec, il va de l'autre côté de l'arbre pour voir s'il l'a percé; mais c'est plutôt pour recueillir sur l'écorce les insectes qu'il a réveillés et mis en mouvement; et ce qui paroît encore plus certain, c'est que le son rendu par la partie du bois qu'il frappe, semble lui faire connoître les endroits creux où se nichent les vers qu'il recherche, ou bien une cavité dans laquelle il puisse se loger lui-même et disposer son nid.

C'est au cœur d'un arbre vermoulu qu'il le place, à quinze ou vingt pieds au-dessus de terre, et plus souvent dans les arbres de bois tendre, comme trembles ou marsauts, que dans les chênes. Le mâle et la femelle travaillent incessamment et tour-à-tour à percer la

partie vive de l'arbre jusqu'à ce qu'ils rencontrent le centre carié ; ils le vident et le creusent, rejetant au-dehors avec les pieds les copeaux et la poussière du bois ; ils rendent quelquefois leur trou si oblique et si profond, que la lumière du jour ne peut y arriver. Ils y nourrissent leurs petits à l'aveugle. La ponte est ordinairement de cinq œufs qui sont verdâtres avec de petites taches noires. Les jeunes pics commencent à grimper tout petits, et avant de pouvoir voler. Le mâle et la femelle ne se quittent guère, se couchent de bonne heure, avant les autres oiseaux, et restent dans leur trou jusqu'au jour.

Quelques naturalistes ont pensé que le pic vert est l'oiseau pluvial, *pluviæ avis*, des anciens, parce qu'on croit vulgairement qu'il annonce la pluie par un cri très-différent de sa voix ordinaire. Ce cri est plaintif et traîné, *plieu*, *plieu*, *plieu*, et s'entend de très-

loin. C'est dans le même sens que les Anglais le nomment *rain-sowl* (oiseau de pluie), et que dans quelques-unes de nos provinces, comme en Bourgogne, le peuple l'appelle *procureur du meûnier*. Ces observateurs prétendent même avoir reconnu dans le pic vert quelque pressentiment marqué du changement de la température et des autres affections de l'air; et c'est apparemment d'après cette précision naturelle à cet oiseau, que la superstition lui a supposé des connoissances encore plus merveilleuses. Le pic tenoit le premier rang dans les auspices; son histoire, ou plutôt sa fable mêlée à la mythologie des anciens héros du *Latium*, présente un être mystérieux et augural, dont les signes étoient interprétés, les mouvemens significatifs et les apparitions fatales. Pline nous en offre un trait frappant, et qui montre en même temps dans les anciens Romains deux caractères qu'on croiroit

incompatibles, l'esprit superstitieux et la grandeur d'ame.

L'espèce du pic vert se trouve dans les deux continens ; et quoiqu'assez peu nombreuse en individus, elle est très-répandue. Le pic vert de la Louisiane est le même que celui d'Europe ; le pic vert des Antilles n'en est qu'une variété. M. Gmelin parle d'un pic vert cendré, qu'il vit chez les Tunguses, qui est une espèce très-voisine ou une variété de celui d'Europe. Nous n'hésiterons pas de lui rapporter aussi le pic à *tête grise* de Norwège, donné par Edwards, et dont MM. Klein et Brisson ont fait une espèce particulière. Il ne diffère en effet de notre pic vert, qu'en ce que ses couleurs sont plus pâles et sa tête sans rouge décidé, quoiqu'il y en ait quelque teinte sur le front. Edwards remarque, avec raison, que cette diversité de couleur provient uniquement de la différence des climats, qui influent sur le plumage des

oiseaux, comme sur le pelage des quadrupèdes, que le froid du pole blanchit ou pâlit également. M. Brisson fait encore une espèce particulière du *piç jaune* de Perse, lequel, suivant toute apparence, n'est aussi qu'un pic vert. Il en a la taille et presque les couleurs. Aldrovande ne parle de ce pic jaune de Perse que sur une figure qui lui fut montrée à Venise : ce n'est point sur une notice aussi incertaine, et sur laquelle ce naturaliste paroît peu compter lui-même, qu'on doit établir une espèce particulière; et c'est même peut-être trop que de l'indiquer ici.

Belon a fait du pic noir une espèce de pic vert, et cette erreur a été adoptée par Ray, qui compte deux espèces de pic vert. Mais l'origine de ces méprises est dans l'abus du nom de pic vert que les anciens ornithologistes et quelques modernes, tels que les traducteurs de Catesby et d'Edwards, appliquent indistinctement à tous les

pics. Il en est de même du nom de *picus martius*, qu'ils donnent souvent aux pics en général, quoique originairement il appartienne exclusivement au pic vert, comme oiseau dédié au dieu Mars.

Albert et Scaliger ont assuré que le pic vert apprend à parler, et qu'il articule quelquefois parfaitement la parole; Willulghby le nie avec raison: la structure de la langue des pics, longue comme un ver, paroît se refuser entièrement au mécanisme de l'articulation des sons; outre que leur caractère sauvage et indocile les rend incapables d'éducation; car l'on ne peut guère nourrir en domesticité des oiseaux qui ne vivent que des insectes cachés sous les écorces.

Selon Frisch, les mâles seuls ont du rouge sur la tête; Klein dit la même chose: Salerne prétend qu'ils se trompent, et que les petits ont tous le dessus de la tête rouge, même dans le nid.

Suivant l'observation de Linnæus, ce rouge varie et paroît mêlé, tantôt de taches noires, tantôt de grises, et quelquefois sans taches dans différens individus. Quelques-uns, et ce sont vraisemblablement les vieux mâles, prennent du rouge dans les deux moustaches noires qui partent des angles du bec, et ils ont en tout les couleurs plus vives.

Frisch raconte qu'en Allemagne, pendant l'hiver, le pic vert fait ravage dans les ruches d'abeilles; nous doutons de ce fait, d'autant qu'il reste bien peu de ces oiseaux en France pendant l'hiver, si même il en reste aucun; et comme il fait encore plus froid en Allemagne, nous ne voyons pas pourquoi ils y resteroient de préférence.

En les ouvrant, on leur trouve ordinairement le jabot rempli de fourmis. Il n'y a point de *cœcum*, et tous les oiseaux de ce genre en manquent également; mais en place du cœcum il y a

un renflement dans l'intestin. La vésicule du fiel est grande; le tube intestinal est long de deux pieds.

Mais le mécanisme de la langue du pic a été un sujet d'admiration pour tous les naturalistes. Borelli et Aldrovande ont décrit la forme et le jeu de cet organe : *Olaüs Jacobæus*, dans les actes de Copenhague, et Méry dans les mémoires de l'académie des sciences de Paris, en ont donné la curieuse anatomie. La langue du pic vert, proprement dite, n'est que cette pointe osseuse qui ne paroît en faire que l'extrémité; ce que l'on prend pour la langue est l'os hyoïde lui-même engagé dans un fourreau membraneux, et prolongé en arrière en deux longs rameaux d'abord osseux, puis cartilagineux, lesquels, après avoir embrassé la trachée-artère, fléchissent, se courbent sur la tête, se couchent dans une rainure tracée sur le crâne, et vont s'implanter dans le front à la racine

du bec. Ce sont ces deux rameaux ou filets élastiques, garnis d'un appareil de ligamens et de muscles extenseurs et rétracteurs, qui fournissent à l'alongement et au jeu de cette espèce de langue. Tout le faisceau de cet appareil est enveloppé, comme dans une gaine, d'une membrane qui est le prolongement de celle dont la mandibule inférieure du bec est tapissée, de manière qu'elle s'étend et se défile comme un ver, lorsque l'os hyoïde s'élance, et qu'elle se ride et se replisse en anneaux quand cet os se retire. La pointe osseuse qui tient seule la place de la véritable langue, est implantée immédiatement sur l'extrémité de cet os hyoïde, et recouverte d'un cornet écailleux, hérissé de petits crochets tournés en arrière ; et afin qu'il ne manque rien à cette espèce d'aiguillon pour retenir comme pour percer la proie, il est naturellement enduit d'une glu que distillent dans le fond du bec

deux canaux excrétoires venant d'une double glande. Cette structure est le modèle de celle de la langue de tous les pics : sans l'avoir vérifié sur tous, nous le conclurons du moins par analogie, et même nous croyons qu'on peut l'étendre à tous les oiseaux qui lancent leur langue en l'alongeant.

Le pic vert a la tête fort grosse et la faculté de relever les petites plumes rouges qui en couvrent le sommet; et c'est de là que Pline lui prête une huppe. On le prend quelquefois à la pipée, mais c'est par une espèce de hasard ; il y vient moins répondant à l'appeau, qu'attiré par le bruit que fait le pipeur en frappant contre l'arbre qui soutient sa loge, et qui ressemble assez au bruit que fait un pic avec son bec. Quelquefois il se prend par le cou aux sauterelles, en grimpant le long du piquet ; mais c'est un mauvais gibier, ces oiseaux sont toujours extrêmement maigres et secs,

quoique Aldrowande dise qu'on en mange en hiver à Bologne, et qu'ils sont alors assez gras ; ce qui nous apprend du moins qu'il en reste en Italie dans cette saison, tandis qu'ils disparoissent alors dans nos provinces de France.

Oiseaux étrangers de l'ancien continent, qui ont rapport au Pic vert.

LE PALALACA, ou GRAND PIC VERT *des Philippines.*

Première espèce.

Camel, dans sa notice des oiseaux des Philippines, et Gemelli Carreri, s'accordent à placer dans ces îles une espèce de pic vert qu'ils disent grand comme une poule ; ce qui doit s'entendre apparemment de la longueur, comme nous le remarquerons aussi au sujet du grand pic noir, et non de la masse du corps. Ce pic, nommé *palalaca* par les Insulaires, est appelé par les Espagnols, *herrero* ou *le forgeron*,

à cause du grand bruit qu'il fait en frappant les arbres à coups redoublés, et qui s'entendent, dit Camel, à trois cents pas. Sa voix est grosse et rauque; sa tête rouge et huppée : le vert fait le fond de son plumage, et son bec qui est d'une solidité à toute épreuve, lui sert à creuser les arbres les plus durs pour y placer son nid.

AUTRE PALALACA, OU PIC VERT *tacheté des Philippines.*

Seconde espèce.

Ce second pic des Philippines est tout différent du précédent par la grandeur et par les couleurs. M. Sonnerat l'appelle *pic grivelé*; il est de grandeur moyenne entre l'épeiche et le pic vert, et plus approchant de la taille de ce dernier. Sur chaque plume, dans tout le devant du corps, on voit une tache d'un blanc-terne, encadrée de brun-noirâtre, ce qui forme à l'œil un

assez riche émail ; le manteau des ailes est d'un roux teint de jaune-aurore, qui devient sur le dos d'un aurore plus brillant et tirant au rouge ; le croupion est rouge de carmin, la queue est d'un gris-roussâtre, et la tête est chargée d'une huppe ondée de roux-jaunâtre sur fond brun.

LE PIC VERT DE GOA.

Troisième espèce.

Ce pic vert d'Asie est moins grand que le pic vert d'Europe : la coiffe rouge de sa tête, troussée en huppe et en arrière, est bordée à la tempe d'une raie blanche qui s'élargit sur le haut du cou ; une zone noire descend depuis l'œil, et traçant un ziz-zag, tombe jusque sur l'aile ; les petites couvertures sont également noires ; une belle tache d'un jaune doré couvre le reste de l'aile, et se termine en jaune-verdâtre sur les petites pennes ; les grandes

sont comme dentelées de taches d'un blanc-verdâtre sur un fond noir; la queue est noire; le ventre, la poitrine et le devant du cou, jusque sous le bec, sont entremêlés et comme maillés légèrement de blanc et de noir: ce pic est un de ceux dont le plumage est le plus beau. Il a beaucoup de rapport avec le suivant. La ressemblance jointe à la proximité des climats, nous porteroit aisément à croire que ces deux espèces sont très-voisines, ou même n'en font qu'une.

LE PIC VERT DE BENGALE.

Quatrième espèce.

Il est de la même taille que le pic vert de Goa, et lui ressemble assez. Le jaune-doré des ailes a plus d'étendue dans celui de Bengale, et couvre aussi le dos; une ligne blanche, prise de l'œil, descend au côté du cou comme le zig-zag noir de celui de Goa; la

huppe, quoique plus étalée, ne se trouve qu'au derrière de la tête, dont le sommet et le devant sont couverts de petites plumes noires, tachetées joliment de gouttes blanches : même plumage dans ces deux oiseaux sous le bec et sur la gorge ; la poitrine et l'estomac sont blancs, traversés et maillés de noirâtre et de brun, mais moins dans celui-ci que dans le précédent. Ces différences légères ne distingueroient peut-être pas assez ces deux espèces, sans celle du bec, qui, dans le pic de Goa, est d'un tiers plus long que dans celui de Bengale.

LE GOERTAN, ou PIC VERT *du Sénégal.*

Cinquième espèce.

Ce pic appelé au Sénégal *goërtan*, est moins grand que le pic vert, et ne l'est guère plus que l'épeiche. Le dessus du corps du goërtan est d'un gris-brun, teint de verdâtre-sombre,

tacheté sur les ailes d'ondes d'un blanc-obscur, et coupé sur la tête et le croupion par deux plaques d'un beau rouge; tout le dessous du corps est d'un gris lavé de jaunâtre. Cette espèce et les deux suivantes n'étoient pas connues des naturalistes.

LE PETIT PIC RAYÉ DU SÉNÉGAL.

Sixième espèce.

Ce pic n'est pas plus gros qu'un moineau; il a le dessus de la tête rouge; un demi-masque brun lui passe sur le front, et s'étend derrière l'œil; le plumage ondulé sur le devant du corps, présente de petits festons alternativement gris-brun et blanc-obscur; le dos est d'un beau fauve-jaune doré, qui teint également les grandes pennes de l'aile, dont les couvertures, ainsi que le croupion, sont verdâtres. Quoique fort au-dessous des pics d'Europe pour la grandeur, ce pic d'Afrique n'est pas

à beaucoup près, comme nous le verrons, le plus petit de cette grande famille.

LE PIC A TÊTE GRISE *du Cap de Bonne-Espérance.*

Septième espèce.

PRESQUE tous les pics ont le plumage bariolé; celui-ci seul n'a point de couleurs opposées ou tranchées; du brun-olivâtre-obscur couvre le dos, le cou et la poitrine; le reste du plumage est d'un gris-foncé, et cette couleur grise est seulement plus claire sur la tête : on voit une teinte de rouge sur l'origine de la queue. Ce pic n'est pas aussi grand qu'une alouette.

Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au Pic vert.

LE PIC RAYÉ DE SAINT-DOMINGUE.

Première espèce.

CE pic rayé de Saint-Domingue est à-peu-près de la grosseur de notre

épeiche ou pic varié : tout son manteau est coupé transversalement de bandes noires et olives ; la teinte verte se marque sur le gris du ventre, et plus vivement sur le croupion, dont l'extrémité est rouge : la queue est noire.

LE PETIT PIC OLIVE *de St.-Domingue.*

Seconde espèce.

Ce petit pic a six pouces de longueur, et il est à-peu-près de la grosseur de l'alouette : il a le sommet de la tête rouge, dont les côtés sont d'un gris roussâtre ; tout le manteau est olive-jaunâtre ; tout le dessous du corps est rayé transversalement de blanchâtre et de brun ; les pennes de l'aile olivâtres comme le dos du côté extérieur, ont l'intérieur brun et dentelé d'un bord de taches blanchâtres engrenées assez profondément ; caractère qui l'assimile encore au pic vert ; les plumes de la queue sont d'un gris mélangé de

brun. Malgré sa petite taille, ce pic ne laisse pas d'être des plus robustes; il perce les arbres les plus durs; c'est à lui que se rapporte cette notice, extraite de l'histoire des Aventuriers Flibustiers. « Le charpentier est un oiseau qui n'est pas plus gros qu'une alouette; il a le bec long d'environ un pouce, et si dur que, dans un jour de temps, il perce un palmiste jusqu'au cœur. Il est à remarquer que le bois de cet arbre est si dur, que les meilleurs instrumens de fer rebroussent dessus. »

LE GRAND PIC RAYÉ DE CAYENNE.

Troisième espèce.

Nous ne faisons aucun doute que ce pic ne soit le même que le *pic varié huppé d'Amérique*, décrit incomplètement par M. Brisson, sur un passage de Gessner: la huppe d'un fauve-doré, ou plutôt d'un rouge-aurore; la tache pourpre à l'angle du bec; les plumes

fauves et noires dont tout le corps est alternativement varié, sont des caractères suffisans pour le faire reconnoître; et la grandeur donnée, qui est celle du pic vert, convient à ce grand pic rayé de Cayenne. Son plumage est très-richement émaillé par le fauve-jaunâtre et le beau noir qui s'y entremêlent en ondes, en taches et en festons; un espace blanc dans lequel l'œil est placé, et un toupet noir sur le front, donnent du caractère à la physionomie de cet oiseau, et la huppe rouge et la moustache pourpre semblent la relever encore.

LE PETIT PIC RAYÉ DE CAYENNE.

Quatrième espèce.

Entre les pics rayés que M. Brisson range tous à la suite de l'épeiche ou pic varié, il en est plusieurs qui appartiennent certainement au pic vert. Cela est sensible pour les pics rayés

de Saint-Domingue et de Cayenne que nous venons de décrire, et pour celui-ci. En effet, ces trois pics portent tous un reste de la teinte de vert-jaunâtre, plus ou moins obscur, qui caractérise le pic vert; et les raies ondulées qui s'étendent sur le plumage, semblent prolongées sur le modèle de celles dont l'aile du pic vert est marquée.

Le petit pic rayé de Cayenne a sept pouces cinq lignes de longueur; il a beaucoup de rapport dans les couleurs avec le pic rayé de Saint-Domingue, mais il est moins grand; des bandes noires ondulées s'étendent sur le fond gris-brun-olivâtre de son plumage; le gris dentelé de noir, couvre encore les deux plumes extérieures de la queue de chaque côté; les six autres sont noires; l'occiput est rouge; le front et la gorge sont noirs : seulement ce noir est coupé par une tache blanche tracée sous l'œil et prolongée en arrière.

LE PIC JAUNE DE CAYENNE.

Cinquième espèce.

Les espèces d'oiseaux qui cherchent la solitude et ne peuvent vivre qu'au désert, sont multipliées dans les vastes forêts du Nouveau-Monde, d'autant plus que l'homme s'est encore moins emparé de ces antiques domaines de la nature. Nous avons jusqu'à dix espèces de pics venus des bois de la Guiane, et les pics jaunes paroissent propres et particuliers à cette région. La plupart de ces espèces sont encore peu connues des naturalistes, et Barrère n'a fait qu'en indiquer quelques-unes. Le premier de ces pics, que M. Brisson a décrit sous le nom de *pic blanc*, a le plumage du corps d'un jaune-tendre, la queue noire, les grandes pennes de l'aile brunes, et les moyennes rousses; les couvertures des ailes sont d'un gris-brun et frangées de blanc-

jaunâtre. Ce pic est huppé jusque sur le cou : dans le jaune pâle qui colore cette huppe, ainsi que toute la tête, tranche vivement le rouge de ses moustaches : ces deux pinceaux rouges et sa belle huppe lui donnent une physionomie remarquable, et la couleur douce et peu commune de son plumage, en fait dans son genre un oiseau distingué. Les créoles de Cayenne l'appellent le *charpentier jaune* ; il est moins grand que notre pic vert, et sur-tout beaucoup moins épais. Sa longueur est de neuf pouces ; il fait son nid dans les grands arbres dont le cœur est pourri, après avoir percé horizontalement jusqu'à la cavité, et continue son excavation en descendant, jusqu'à un pied et demi plus bas que l'ouverture. Au fond de cet antre obscur, la femelle pond trois œufs blancs et presque ronds ; les petits éclosent au commencement d'avril ; le mâle partage la sollicitude de la femelle, et en son

absence se tient constamment à l'embouchure de sa galerie horizontale; son cri est un sifflement en six temps, dont les premiers accens sont monotones, et les deux ou trois derniers plus graves. La femelle n'a pas aux côtés de la tête cette bande de rouge vif que porte le mâle.

On trouve dans cette espèce une variété dont les individus ont toutes les petites couvertures des ailes d'un beau jaune, et les grandes bordées de cette couleur; dans quelques autres individus, tels apparemment que celui que M. Brisson a décrit, tout le plumage décoloré, et d'une teinte affoiblie, n'offre plus qu'un blanc sale et jaunâtre.

LE PIC MORDORE.

Sixième espèce.

Un beau rouge vif, brillant et doré forme un superbe habillement à ce

pic, presque aussi grand que le pic vert, mais de taille moins forte : une longue huppe jaune en effilés pendans, lui couvre la tête et se jette en arrière; des angles du bec partent deux moustaches d'un beau rouge-clair et bien tracé entre l'œil et la gorge; quelques gouttes blanches et citrines enrichissent et varient le fond roux du milieu du manteau; le croupion est jaune et la queue noire. La femelle, dans cette espèce, comme dans celle du pic jaune des mêmes contrées, n'a pas de rouge sur les joues. Un individu envoyé de Cayenne, et placé au cabinet du Roi, sous le nom de *pic roux tacheté de Cayenne*, paroît être de cette femelle.

LE PIC A CRAVATE NOIRE.

Septième espèce.

C'EST encore ici un de ces charpentiers jaunes des créoles de Cayenne; il porte un beau plastron noir qui lui en-

gage le cou par-derrière, en couvre tout le devant comme une cravatte, et tombe sur la poitrine; le reste du dessous du corps est d'un fauve roussâtre, ainsi que la gorge et toute la tête qui est huppée jusque sur le cou; le dos est d'un roux vif; l'aile est de la même couleur, mais traversée dans les pennes de quelques traits noirs assez distans; quelques-uns de ces traits s'étendent sur la queue dont la pointe est noire. La grandeur de ce pic de Cayenne est la même que celle du pic jaune, et la même encore que celle du pic mordoré de ces contrées : tous trois ont le corps mince et sont huppés de même, en sorte que ces trois espèces paroissent avoir beaucoup d'affinité. Les naturels de la Guiane leur donnent en langue garipanne, le nom commun de *toucoumari*. Il paroît que ces pics sont aussi grands travailleurs que les autres, et que ces oiseaux charpentiers se trouvent également à

Saint-Domingue, puisque le P. Charlevoix assure que souvent des bois employés aux édifices dans cette île, se sont trouvés tellement criblés des trous de ces charpentiers sauvages, qu'ils ont paru hors de service.

LE PIC ROUX.

Huitième espèce.

Il y a dans le plumage de ce petit pic une singularité; c'est que la teinte du dessous du corps est plus forte que celle du dessus, au contraire de tous les autres oiseaux; un roux plus ou moins sombre ou clair, en fait tout le fond; ce roux est foncé sur les ailes, plus lavé sur le croupion et le dos, plus chargé sur la poitrine et le ventre, et mêlé sur tout le corps d'ondes noires très-pressées, et qui font l'effet du plus bel émail: la tête est d'un roux éclairci et traversé de petites ondes noires. Ce pic, qu'on trouve à Cayenne,

n'est guère plus grand que le torcol, mais il est un peu plus épais : son plumage, quoique composé de deux teintes sombres, est cependant un des plus beaux et des plus agréablement variés.

LE PETIT PIC A GORGE JAUNE.

Neuvième espèce.

Ce pic n'est pas plus gros que le torcol ; le fond de son plumage est d'un brun teint d'olivâtre avec de petites taches blanches en écailles sur le devant du corps jusque sous la gorge qu'un beau jaune enveloppe, en se portant sous l'œil et sur le haut du cou ; une calotte rouge couvre le sommet de la tête, et une moustache de cette couleur affoiblie se trace aux angles du bec. Ce pic, comme les précédens, se trouve à la Guiane.

LE TRÈS-PETIT PIC DE CAYENNE.

Dixième espèce.

Cet oiseau, aussi petit que notre roitelet, est le nain de la grande famille des pics. Ce n'est point un grimpereau, mais un véritable pic au bec droit et carré. Son cou et sa poitrine ondés distinctement de zones noires et blanches; son dos brun, tacheté de gouttes blanches ombrées de noir; ces mêmes taches beaucoup plus serrées et plus fines sur le beau noir qui couvre le haut du cou; enfin une petite tête dorée comme celle du roitelet, en font un oiseau aussi joli qu'il est délicat: tout le blanc de son plumage n'est pas pur, mais couvert d'une ombre jaunâtre qui se marque plus vers la queue, et jusque sur le brun des ailes et du dos. Ce petit oiseau, autant du moins qu'on en peut juger sur sa dépouille, est plus leste et plus gai

que tous les autres pics : il semble que la nature l'ait dédommagé de sa petitesse en lui accordant plus de vivacité, de légèreté, et toutes les ressources qu'elle donne aux êtres foibles. On le trouve communément de compagnie avec les grimpereaux, et il va comme eux grimpant contre le tronc des arbres, et se suspendant aux branches.

LE PIC AUX AILES DORÉES.

Onzième espèce.

En plaçant ce bel oiseau à la suite de la famille du pic vert, nous remarquerons d'abord qu'il semble sortir et s'éloigner du genre même des pics par ses habitudes, comme par quelques traits de conformation : en effet, Catesby qui l'a observé à la Caroline, dit qu'il se tient le plus souvent à terre, et ne grimpe pas contre le tronc des arbres, mais se perche sur leurs branches comme les autres oiseaux : cepen-

dant il a les doigts disposés deux en avant et deux en arrière, comme les pics; comme eux les plumes de la queue roides et rudes ; et par une singularité qui lui est propre, la côte de chacune est terminée par deux petits filets; mais son bec s'éloigne de la forme du bec des pics, et il n'est point taillé carrément, mais arrondi et un peu courbé; ni terminé en ciseau, mais en pointe. L'on voit donc que si cette espèce tient au genre des pics par les pieds et la queue, elle s'en éloigne par la forme du bec et par les habitudes naturelles, qui sont une suite nécessaire de la conformation de ce principal organe des oiseaux. Celui-ci semble faire une espèce moyenne entre le pic et le coucou, avec lequel quelques naturalistes l'ont rangé : c'est un exemple de plus de ces nuances que la nature a mises par-tout entre ses productions. Ce pic demi-coucou, est à-peu-près grand comme le pic vert, et remarquable

par une belle forme et de belles couleurs disposées d'une manière élégante ; des taches noires en croissant et en cœur, parsèment l'estomac et le ventre sur un fond blanc ombré de roussâtre ; le devant du cou est d'un cendré vineux ou lilas, et sur le milieu de la poitrine est une large zone noire en croissant; le croupion est blanc ; la queue noire en-dessus, est doublée en-dessous d'un beau jaune feuille morte; le dessus de la tête et le haut du cou sont d'un gris-plombé, et à l'occiput est une belle tache écarlate ; des angles du bec partent deux grandes moustaches noires qui descendent sur les côtés du cou : la femelle ne porte pas ces moustaches ; le dos fond brun, est moucheté de noirâtre; les grandes pennes de l'aile sont de cette même couleur ; mais ce qui les relève et qui suffit seul pour distinguer cet oiseau, c'est que la côte de toutes ces pennes est d'une vive cou-

leur d'or. Cet oiseau se trouve en Canada et en Virginie, aussi bien qu'à la Caroline.

LE PIC NOIR.

La seconde espèce de pic qui se trouve en Europe, est celle du pic noir; elle paroît confinée dans quelques contrées particulières, et surtout en Allemagne. Les Grecs néanmoins connoissent, comme nous, trois espèces de pics; Aristote les indique toutes trois : l'une, dit-il, moindre que le merle, c'est le pic varié ou l'épeiche ; l'autre plus grande que le merle, et qu'il appelle ailleurs *colios*, et c'est notre pic vert; la troisième enfin, qu'il dit presque égale à la poule en grandeur, ce qu'il faut entendre de la longueur et non de l'épaisseur du corps, et c'est notre pic noir, le plus grand de tous les pics de l'ancien continent. Il a seize pouces de longueur du bout du bec à l'extrémité de

la queue ; le bec long de deux pouces et demi, est de couleur de corne ; une calotte d'un rouge vif couvre le sommet de la tête ; le plumage de tout le corps est d'un noir profond ; les noms de *kraespecht* et de *holzkrae*, pic-corneille, corneille de bois, que lui donnent les Allemands, désignent en même temps sa couleur et sa taille.

On le trouve dans les hautes futaies, sur les montagnes en Allemagne, en Suisse et dans les Vosges ; il n'est pas connu dans la plupart de nos provinces de France, et il ne vient guère dans les pays de plaine. Willulghby assure qu'il ne se trouve point en Angleterre ; en effet, cet oiseau de forêt a dû quitter une contrée trop découverte et trop dénuée de bois ; c'est la seule cause qui l'ait pu bannir de l'Angleterre comme de la Hollande, où l'on assure qu'il ne se trouve pas ; car on le voit dans des climats plus septentrionaux et jusqu'en Suède ; mais on ne peut

guère deviner pourquoi il ne se trouveroit pas en Italie, où Aldrovande dit ne l'avoir jamais vu.

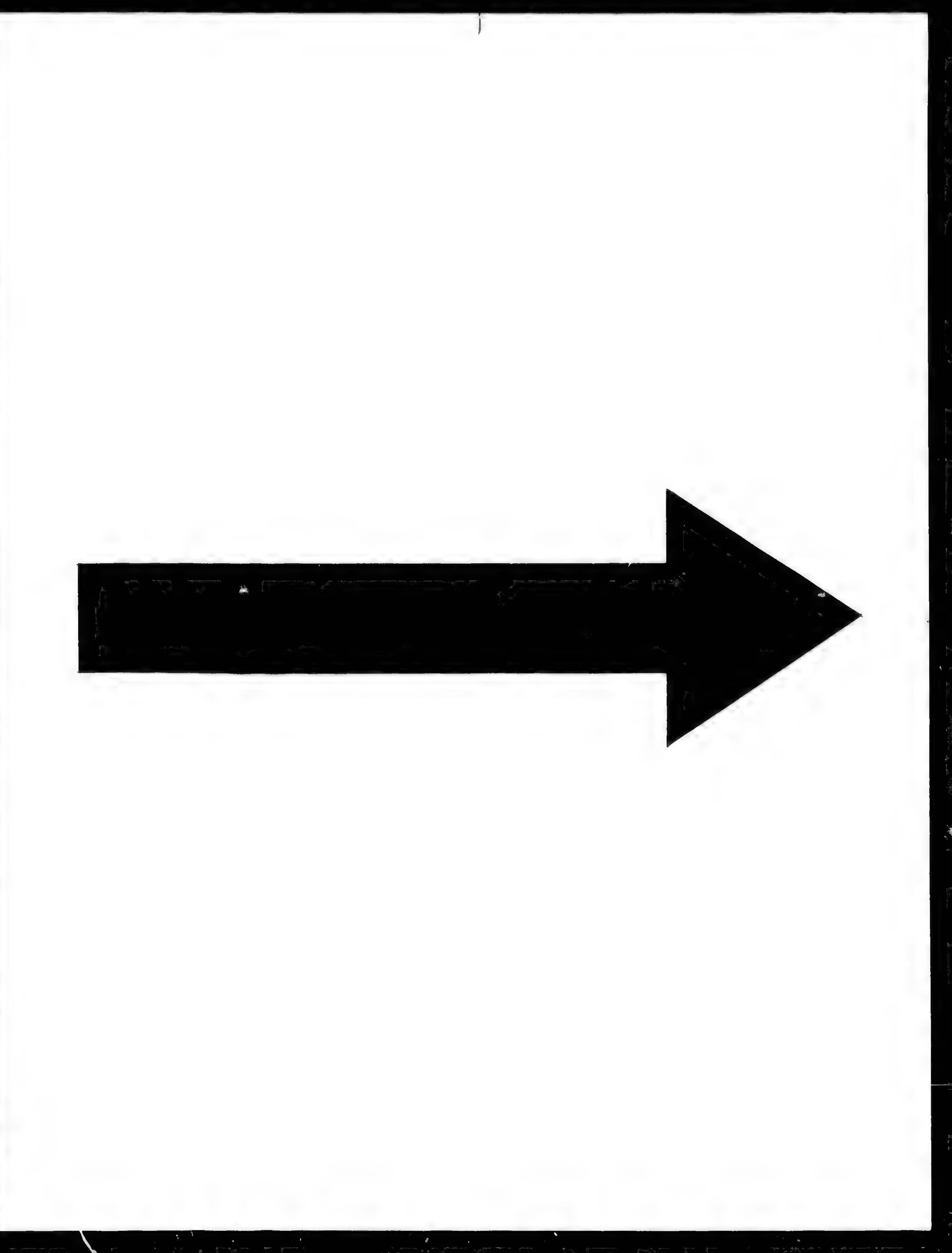
Il y a aussi dans la même contrée, des cantons que le pic noir affecte de préférence, et ce sont les lieux solitaires et sauvages; Frisch nomme une forêt de Franconie (1), fameuse par la quantité des pics noirs qui l'habitent. Ils ne sont pas si communs dans le reste de l'Allemagne : l'espèce, en général, paroît peu nombreuse, et il est rare que, dans une étendue de demi-lieue, on rencontre plus d'un couple de ces oiseaux : ils sont cantonnés dans un certain arrondissement qu'ils ne quittent guère, et où l'on est presque sûr de les retrouver toujours.

Cet oiseau frappe contre les arbres de si grands coups de bec, qu'on l'entend, dit Frisch, d'aussi loin qu'une hache; il les creuse profondément pour

(1) La forêt de Spessert.

se loger dans le cœur, où il se met fort au large : on voit souvent au pied de l'arbre, sous son trou, un boisseau de poussière et de pet[illegible] copeaux : quelquefois il creuse e[illegible] l'intérieur des arbres au po[illegible] ils sont bientôt rompus par les ve[illegible] Cet oiseau feroit donc grand tort aux forêts, si l'espèce en étoit plus nombreuse ; il s'attache de préférence aux arbres dépérissans ; les gens soigneux de leurs bois cherchent à le détruire, car il ne laisse pas d'attaquer aussi beaucoup d'arbres sains. M. Deslandes, dans son Essai sur la marine des anciens, se plaint de ce qu'il y avoit peu d'arbres propres à fournir des rames de quarante pieds de long, sans être percés de trous faits par les pics.

Le pic noir pond au fond de son trou deux ou trois œufs blancs, et cette couleur est celle des œufs de tous les pics, suivant Willulghby : celui-ci se voit rarement à terre; les



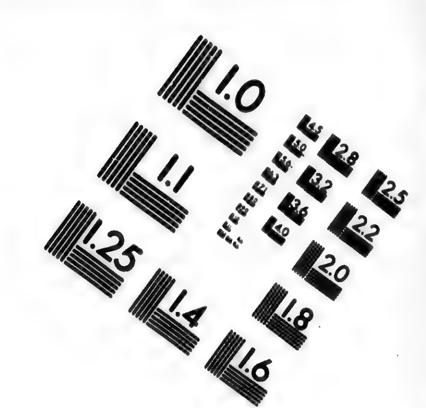
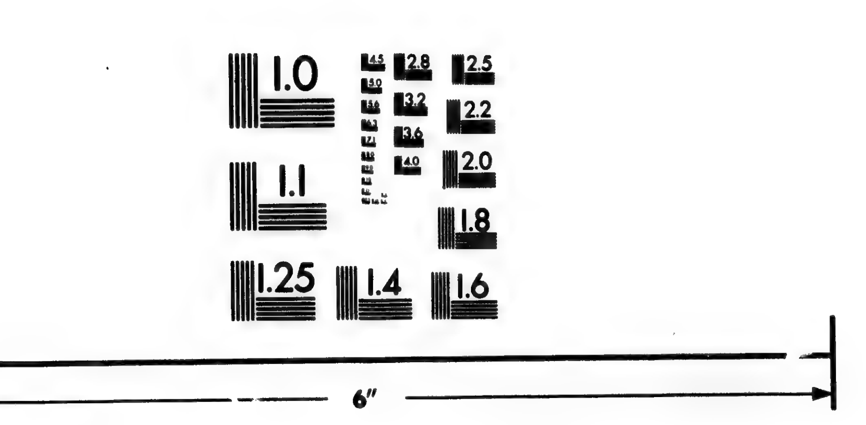


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

anciens ont même dit qu'aucun pic n'y descendoit, et en effet ils n'y descendent pas souvent; quand ils grimpent contre les arbres, le long doigt postérieur se trouve tantôt de côté et tantôt en avant; ce doigt est mobile dans son articulation avec le pied, et peut se prêter à toutes les positions nécessaires au point d'appui, et favorables à l'équilibre: cette faculté est commune à tous les pics.

Lorsque le pic noir a percé son trou et s'est ouvert l'entrée d'un creux d'arbre, il y pousse un grand cri ou sifflement aigu et prolongé qui retentit au loin; il fait entendre aussi par intervalles un craquement ou plutôt un frôlement qu'il fait avec son bec en le secouant et le frottant rapidement contre les parois de son trou.

La femelle diffère du mâle par sa couleur; elle est d'un noir moins profond, et n'a de rouge qu'à l'occiput, et quelquefois elle n'en a point du tout;

on observe que le rouge descend plus bas sur la nuque du cou dans quelques individus, et ce sont les vieux mâles.

Le pic noir disparoît pendant l'hiver. Agricola croit qu'il demeure caché dans des trous d'arbres; mais Frisch assure qu'il part et fuit la rigueur de la saison, pendant laquelle toute subsistance lui manque, parce que, dit-il, les vers du bois s'enfoncent alors davantage, et que les fourmilières restent ensevelies sous la glace ou la neige.

Nous ne connoissons aucun oiseau de l'ancien continent, ni en Asie, ni en Afrique, dont l'espèce ait du rapport avec celle du pic noir d'Europe, et il semble qu'il nous soit arrivé du nouveau continent, où l'on trouve plusieurs espèces qu'on doit rapporter presque immédiatement à celle de notre pic noir : voici l'énumération de ces espèces.

OISEAUX DU NOUVEAU CONTINENT
qui ont rapport au Pic noir.

LE GRAND PIC NOIR A BEC BLANC.

Première espèce.

Ce pic se trouve à la Caroline, et il est plus grand que celui d'Europe, et même plus grand que tous les oiseaux de ce genre; il égale ou surpasse la corneille; son bec d'un blanc d'ivoire, est long de trois pouces, et cannelé dans toute sa longueur; ce bec est si tranchant et si fort, dit Catesby, que, dans une heure ou deux, l'oiseau taille souvent un boisseau de copeaux; aussi les Espagnols l'ont-ils nommé *carpenteros*, le charpentier.

Sa tête est ornée par-derrière d'une grande huppe écarlate, divisée comme en deux touffes, dont l'une est tombante sur le cou, et l'autre relevée : celle-ci est couverte par de longs filets noirs qui partent du sommet de la tête,

qu'ils recouvrent en entier; car les plumes écarlates ne prennent qu'en arrière; une raie blanche descendant sur le côté du cou, et faisant un angle sur l'épaule, va se rejoindre au blanc qui couvre le bas du dos et les pennes moyennes de l'aile; tout le reste du plumage est d'un noir pur et profond.

Il creuse son nid dans les plus gros arbres, et fait sa couvée dans la saison des pluies. Ce grand pic à bec blanc se trouve dans des climats encore plus chauds que celui de la Caroline; car nous le reconnoissons dans le *picus imbrifœtus* de Nieremberg, et le *quatotomomi* de Fernandez, quoique la grandeur totale soit mal désignée par ces auteurs, et qu'il y ait quelques différences qui semblent indiquer une variété dans l'espèce; mais le bec blanc, long de trois pouces, la caractérise assez. Ce pic habite, dit Fernandez, les plages qui avoisinent la mer du Sud: les Américains des contrées septen-

trionales font avec les becs de ces pics, des couronnes pour leurs guerriers; et, comme ils n'ont point de ces oiseaux dans leur pays, ils les achètent des habitans du sud, et donnent jusqu'à trois peaux de chevreuil pour un bec de pic.

LE PIC NOIR A HUPPE ROUGE.

Seconde espèce.

Ce pic, qui est assez commun à la Louisiane, se trouve également à la Caroline et à la Virginie; il ressemble fort au précédent, mais il n'a pas le bec blanc, et il est un peu moins grand, quoiqu'il le soit un peu plus que le pic noir d'Europe; le sommet de la tête jusque sur les yeux, est orné d'une grande huppe écarlate, troussée en une seule touffe, et jetée en arrière en forme de flamme; au-dessous règne une bande noire dans laquelle l'œil est placé; une moustache rouge part de la

racine du bec, et tranche sur les côtés noirs de la tête; la gorge est blanche; une bandelette de cette même couleur passe encore l'œil et la moustache, et s'étend sur le cou jusque sur l'épaule: tout le reste du corps est noir, avec quelques légères marques de blanc dans l'aile, et une plus grande tache de cette couleur sur le milieu du dos; dessous le corps, le noir est un peu moins profond et mêlé d'ondes grises; dans la femelle, le devant de la tête est brun, et il n'y a de plumes rouges que sur la partie postérieure de la tête.

Catesby dit que ces oiseaux, non contens des insectes qu'ils tirent des arbres pourris, dont ils font leur pâture ordinaire, attaquent encore les plantes de maïs et en détruisent beaucoup, parce que l'humidité, qui entre par les trous qu'ils font dans l'enveloppe, gâte le grain qu'elle renferme; mais n'est-ce pas plutôt pour trouver quelque espèce de vers cachés dans les

enveloppes du maïs, que pour en manger le grain? car aucun oiseau de ce genre ne se nourrit de graine.

Nous ne pouvons mieux rapporter qu'à cette espèce, un pic dont M. Commerson nous a laissé la notice, et qu'il rencontra dans les forêts des terres Magellaniques; la grandeur est la même, et les autres caractères sont assez semblables : seulement ce dernier n'a de rouge que sur les joues et le devant de la tête, et l'occiput est huppé de plumes noires. Ainsi une espèce, ou la même, ou semblable, se retrouveroit dans les latitudes correspondantes aux deux extrémités du grand continent de l'Amérique. M. Commerson remarque que cet oiseau avoit la voix forte et la vie très-dure; ce qui convient à tous les pics, fortifiés et endurcis par leur vie laborieuse.

L'OUANTOU, ou PIC NOIR HUPPÉ *de Cayenne.*

Troisième espèce.

L'OUANTOU est de la longueur du pic vert, avec moins d'épaisseur de corps; il est entièrement noir en dessus, à l'exception d'une ligne blanche qui part de la mandibule supérieure du bec, descend en ceinture sur le cou, et jette quelques plumes blanches dans les couvertures de l'aile; l'estomac et le ventre sont ondés de bandes noires et grises, et la gorge est grivelée de même; de la mandibule inférieure du bec part une moustache rouge; une belle huppe de cette même couleur couvre la tête et retombe en arrière; enfin, sous les longs filets de cette huppe, on aperçoit de petites plumes du même rouge, qui garnissent le haut du cou.

L'ouantou de Cayenne est aussi le *tlauh-quechultotl* de la Nouvelle-

Espagne de Fernandez. Nous l'avons reconnu par un trait singulier; c'est, dit Fernandez, un pic perceur d'arbres; il a la tête et le dessus du cou garnis de plumes rouges. « Ces plumes appliquées, dit-on, ou plutôt collées contre la tête d'un malade, appaisent la douleur; soit qu'on l'ait reconnu par l'expérience, soit qu'on l'ait imaginé en les voyant collées de près à la tête de l'oiseau ». Or, entre tous les pics, c'est à celui-ci que convient mieux ce caractère, d'avoir les petites plumes rouges qui lui garnissent l'occiput et le haut du cou, plaquées et comme collées contre la peau.

LE PIC A COU ROUGE.

Quatrième espèce.

Nous avons préféré, pour désigner ce pic, la dénomination de cou rouge à celle de tête rouge, parce que la plupart des pics ont la tête plus ou

moins rouge; celui-ci a de plus le cou entier jusqu'à la poitrine de cette belle couleur, ce qui suffit pour le distinguer. Il est un peu plus long que le pic vert, son cou et sa queue étant plus alongés, ce qui fait paroître son corps moins épais; toute la tête et le cou sont garnis de plumes rouges jusque sur la poitrine, où des teintes de cette couleur vont encore se confondre avec le beau fauve qui la couvre, ainsi que le ventre et les flancs; le reste du corps et d'un brun-foncé presque noir, où le fauve se mêle sur les pennes des ailes. Ce pic se trouve à la Guiane, ainsi que le précédent et le suivant.

LE PETIT PIC NOIR.

Cinquième espèce.

Celui-ci est le plus petit des pics noirs; il n'est que de la grandeur du torcol : un noir profond, avec reflets bleuâtres, enveloppe la gorge, la poi-

trine, le dos et la tête, à l'exception d'une tache rouge qui se trouve sur la tête du mâle; il a aussi une légère trace de blanc sur l'œil, et quelques petites plumes jaunes vers l'occiput; au-dessous du corps, le long du sternum, s'étend une bande d'un beau rouge ponceau; elle finit au ventre, qui, comme les côtés, est très-bien émaillé de noir et de gris-blanc; la queue est noire.

Il y a une variété de ce pic, qui au lieu de tache rouge au sommet de la tête, a tout à l'entour une couronne jaunâtre, qui est le développement de ces petites plumes jaunes qu'on voit dans le premier, et marque apparemment une variété d'âge: la femelle n'a ni tache rouge, ni cercle jaune sur la tête.

Nous rapporterons à cette espèce, le petit grimpereau noir d'Albin, dont M. Brisson a fait sa septième espèce, sous le nom de *pic noir de la Nouvelle-Angleterre*, mais qui a trop de rapports

avec le petit pic noir de Cayenne, pour qu'on doive les séparer.

LE PIC NOIR A DOMINO ROUGE.

Sixième espèce.

CE pic donné par Catesby, se trouve en Virginie ; il est à-peu-près de la grosseur de l'épeiche, ou pic varié d'Europe ; il a toute la tête enveloppée d'un beau domino rouge, soyeux et lustré, qui tombe sur le cou ; tout le dessous du corps et le croupion sont blancs, de même que les petites pennes de l'aile, dont le blanc se joint à celui du croupion pour former sur le bas du dos une grande plaque blanche; le reste est noir, ainsi que les grandes plumes de l'aile et toutes celles de la queue.

On ne voit en Virginie que très-peu de ces oiseaux pendant l'hiver; il y en a davantage dans cette saison à la Caroline, mais non pas en si grand nom-

bre qu'en été ; il paroît qu'ils passent au sud pour éviter le froid. Ceux qui restent, s'approchent des villages, et vont même frapper contre les fenêtres des habitations. Catesby ajoute que ce pic mange quantité de fruits et de grains, mais c'est apparemment quand toute autre nourriture lui manque ; autrement, il différeroit par cet appétit de tous les autres pics, pour qui les fruits et les grains ne peuvent être qu'une ressource de disette, et non un aliment de choix.

L'ÉPEICHE, ou LE PIC VARIÉ.

Première espèce.

La troisième espèce de nos pics d'Europe, est le pic varié ou l'épeiche, et ce dernier nom paroît venir de l'allemand *elster specht*, qui répond dans cette langue à celui de pic varié dans la nôtre; il désigne l'agréable effet que font dans son plumage le blanc

et le noir, relevés du rouge de la tête et du ventre; le sommet de la tête est noir avec une bande rouge sur l'occiput, et la coiffe se termine sur le cou par une pointe noire; de là partent deux rameaux noirs, dont une branche de chaque côté remonte à la racine du bec, y trace une moustache, et l'autre descendant au bas du cou, le garnit d'un collier; ce trait noir s'engage vers l'épaule, dans la pièce noire qui occupe le milieu du dos; deux grandes plaques blanches couvrent les épaules; dans l'aile, les grandes pennes sont brunes, les autres noires et toutes mêlées de blanc: tout ce noir est profond. tout ce blanc est net et pur; le rouge de la tête est vif, et celui du ventre est un beau ponceau. Ainsi le plumage de l'épeiche est très-agréablement diversifié, et on peut lui donner la prééminence en beauté sur tous les autres pics.

Cette description ne convient en-

tièrement qu'au mâle : la femelle n'a point de rouge à l'occiput. On connoît aussi des épeiches dont le plumage est moins beau, et même des épeiches tout blancs. Il y a de plus dans cette espèce une variété dont les couleurs paroissent moins vives, moins tranchées, et dont tout le dessus de la tête et le ventre sont rouges, mais d'un rouge pâle et terne.

L'épeiche frappe contre les arbres des coups plus vifs et plus secs que le pic vert; il grimpe ou descend avec beaucoüp d'aisance en haut, en bas, de côté et par-dessous les branches; les pennes rudes de sa queue lui servent de point d'appui, quand, se tenant à la renverse, il redouble de coups de bec; il paroît défiant, car, lorsqu'il aperçoit quelqu'un, il se tient immobile après s'être caché derrière la branche; il niche comme les autres pics, dans un trou d'arbre creux; en hiver, dans nos provinces, il vient près des

habitations, et cherche à vivre sur les écorces des arbres fruitiers, où les chrysalides et les œufs d'insectes sont déposés en plus grand nombre que sur les arbres des forêts.

En été, dans les temps de sécheresse, on tue souvent des épeiches auprès des mares d'eau qui se trouvent dans les bois, et où les oiseaux viennent boire : celui-ci arrive toujours à la muette, c'est-à-dire, sans faire de bruit, et jamais d'un seul vol, car il ne vient pour l'ordinaire qu'en voltigeant d'arbres en arbres; à chaque pause qu'il fait, il semble chercher à reconnoître s'il n'y a rien à craindre pour lui dans les environs; il a l'air inquiet, il écoute, il tourne la tête de tous côtés, et il la baisse aussi pour voir à terre à travers le feuillage des arbres, et le moindre bruit qu'il entend, suffit pour le faire rétrograder; lorsqu'il est arrivé sur l'arbre le plus voisin de la mare d'eau, il descend

de branche en branche, jusqu'à la plus basse, et de cette dernière branche sur le bord de l'eau; à chaque fois qu'il y trempe son bec, il écoute encore et regarde autour de lui, et dès qu'il a bu, il s'éloigne promptement sans faire de pause, comme lorsqu'il est venu : quand on le tire sur un arbre, il est rare qu'il tombe jusqu'à terre, s'il lui reste encore un peu de vie; car il s'accroche aux branches avec ses ongles, et pour le faire tomber, on est souvent obligé de le tirer une seconde fois.

Cet oiseau a le sternum très-grand, le conduit intestinal long de seize pouces et sans cœcum, l'estomac membraneux; la pointe de la langue est osseuse sur cinq lignes de longueur. Un épeiche adulte pesoit deux onces et demie; c'étoit un mâle qui avoit été pris sur le nid avec six petits; ils avoient tous les doigts disposés comme le père, et pesoient environ trois gros

chacun ; leur bec n'avoit point les deux arêtes latérales, qui, dans l'adulte, prennent naissance au-delà des narines, passent au-dessous et se prolongent sur les deux tiers de la longueur du bec ; les ongles encore blancs, étoient déjà fort crochus. Le nid étoit dans un vieux tremble creux, à trente pieds de hauteur de terre.

LE PETIT ÉPEICHE.

Seconde espèce.

Ce pic seroit en tout un diminutif de l'épeiche, s'il n'en différoit pas par le devant du corps, qui est d'un blanc-sale ou même gris, et par le manque de rouge sous la queue et de blanc sur les épaules. Du reste, tous les autres caractères sont semblables. Dans ce petit épeiche comme dans le grand, le rouge ne se voit que sur la tête du mâle.

Ce petit pic varié est à peine de la grandeur du moineau, et ne pèse

qu'une once. On le voit venir pendant l'hiver près des maisons et dans les vergers. Il ne grimpe pas fort haut sur les grands arbres, et semble attaché à l'entour du tronc; il niche dans un trou d'arbre, qu'il dispute souvent à la mésange-charbonnière, qui n'est pas la plus forte, et qui est obligée de lui céder son domicile. On le trouve en Angleterre, où il a un nom propre; on le voit en Suède, et il paroît même que l'espèce, comme celle du grand épeiche, s'est étendue jusque dans l'Amérique septentrionale; car l'on voit à la Louisiane un petit pic varié qui lui ressemble presque en tout, et à l'exception que le dessus de la tête, comme dans le pic varié du Canada, est couvert d'une calotte noire bordée de blanc.

M. Salerne dit que cet oiseau n'est pas connu en France; cependant on le trouve dans la plupart de nos provinces : la méprise vient de ce qu'il a con-

fondu le petit pic varié avec le grimpereau de murailles, qu'il avoue lui-même ne pas connoître. Il se trompe également quand il dit que Frisch ne parle point de ce petit pic, et qu'il en conclut qu'il n'existe point en Allemagne; Frisch dit seulement qu'il y est rare, et il en donne deux belles figures.

M. Sonnerat a vu à Antigue, un petit pic varié, que nous rapporterons à celui-ci: les caractères qu'il lui donne ne l'en distinguent pas assez pour en faire deux espèces; il est de la même grandeur; le noir rayé, moucheté de blanc, couvre tout le dessus du corps; le dessous est tacheté de noirâtre sur un fond jaune-pâle, ou plutôt blanc-jaunâtre; la ligne blanche se marque sur les côtés du cou. M. Sonnerat n'a point vu de rouge à la tête de cet oiseau; mais il remarque lui-même que c'étoit peut-être la femelle.

OISEAUX DE L'ANCIEN CONTINENT
qui ont rapport à l'Épeiche.

L'ÉPEICHE DE NUBIE *ondé et tacheté.*

Première espèce.

Ce pic est d'un tiers moins grand que l'épeiche d'Europe ; tout son plumage est agréablement varié par gouttes et par ondes, brisées, rompues et comme vermiculées de blanc et de roussâtre sur fond gris-brun et noirâtre au dos, et de noirâtre en larmes sur le blanchâtre de la poitrine et du ventre ; une demi-huppe d'un beau rouge couvre en calotte le derrière de la tête ; le sommet et le devant sont en plumes fines, noires, chacune tiquetée à la pointe d'une petite goutte blanche ; la queue est divisée transversalement par ondes brunes et roussâtres. Cet oiseau est fort joli, et l'espèce est nouvelle.

LE GRAND PIC VARIÉ *de l'île de Luçon.*

Seconde espèce.

NOTRE épeiche n'est pas le plus grand des pics variés, puisque celui de Luçon, dont M. Sonnerat nous a donné la description, est de la taille du pic vert; il a les plumes du dos et des couvertures de l'aile noires, mais le tuyau en est jaune; il y a aussi des taches jaunâtres sur les dernières; les petites couvertures de l'aile sont rayées transversalement de blanc; la poitrine et le ventre sont variés de taches longitudinales noires sur un fond blanc. On voit une bande blanche au côté du cou jusque sous l'œil; le sommet et le derrière de la tête sont d'un rouge vif, et par ce caractère, M. Sonnerat voudroit nommer ce pic cardinal; mais il y auroit trop de pics cardinaux si l'on donnoit ce nom à tous ceux qui ont la calotte rouge, et ce rouge sur la tête n'est point du tout

un caractère spécifique, mais plutôt générique pour les pics, comme nous l'avons remarqué.

LE PETIT ÉPEICHE BRUN *des Moluques.*

Troisième espèce.

Ce petit pic n'a que deux teintes sombres et ternes ; son plumage est brun-noirâtre, ondé de blanc au-dessus du corps, blanchâtre, tacheté de pinceaux bruns au-dessous ; la tête et la queue, ainsi que les pennes des ailes, sont toutes brunes ; il n'est que de la grandeur de notre petit épeiche, ou même un peu au-dessous.

OISEAUX DU NOUVEAU CONTINENT *qui ont rapport à l'Épeiche.*

L'ÉPEICHE DU CANADA.

Première espèce.

On trouve au Canada, un épeiche qui nous paroît devoir être rapproché de celui d'Europe ; il est de la même

grosseur, et n'en diffère que par la distribution des couleurs. Ce pic de Canada n'a de rouge nulle part; son œil est environné d'un espace noir, au lieu que l'œil de notre épeiche est dans du blanc. Il y a plus de blanc sur le côté du cou, et du blanc ou jaune-foible à l'occiput; mais ces différences ne sont que de légères variétés; et ces deux espèces très-voisines ne font peut-être que le même oiseau, qui, en passant dans un climat différent et plus froid, aura subi ces petits changemens.

Le *quauhtotopotli alter* de Fernandez, qui est un pic varié de noir et de blanc, paroît être le même que ce pic du Canada, d'autant plus que cet auteur ne dit pas, dans sa description, qu'il ait du rouge nulle part, et qu'il semble indiquer que cet oiseau arrive du nord à la Nouvelle-Espagne. Ce pays cependant doit avoir aussi ses pics variés, puisque les voyageurs en ont trouvé jusque dans l'isthme de l'Amérique.

L'ÉPEICHE DU MEXIQUE.

Seconde espèce.

Je serois très-porté à croire que le *grand pic varié du Mexique* de M. Brisson, et son *petit pic varié du Mexique*, ne sont que le même oiseau. Il donne le premier d'après Seba; car ce n'est que sur sa foi que Klein et Moehring l'ont fait entrer dans leurs nomenclatures; or, on sait combien sont infidelles la plupart des notices de ce compilateur. Klein donne deux fois ce même oiseau, et c'est un de ceux que nous avons exclus du genre des pics; d'un autre côté, M. Brisson, par une raison qu'on ne peut deviner, applique à son second pic du Mexique, l'épithète de *petit*, quoique Fernandez, auteur original, d'après lequel seul on peut parler, le dise *grand*, et le dise deux fois dans quatre lignes. Suivant cet auteur, c'est un pic de grande espèce et

de la taille de la corneille du Mexique; son plumage est varié de lignes blanches transversales, sur un fond noir et brun; le ventre et la poitrine sont d'un rouge de vermillon. Ce pic habite les cantons les moins chauds du Mexique, et perce les arbres comme les autres pics.

L'ÉPEICHE, OU PIC VARIÉ *de la Jamaïque.*

Troisième espèce.

Ce pic est d'une grandeur moyenne, entre celle du pic vert et de l'épeiche d'Europe; Catesby le fait trop petit en le comparant à l'épeiche, et Edwards le fait trop grand en lui donnant la taille du pic vert. Ce même auteur ne lui compte que huit pennes à la queue; mais c'est vraisemblablement par accident qu'il en manquoit deux dans l'individu qu'il a décrit, tous les pics ayant dix plumes à cette partie. Celui-ci porte

une calotte rouge qui tombe en coiffe sur le haut du cou; la gorge et l'estomac sont d'un gris roussâtre qui entre par degrés dans un rouge terne sur le ventre; le dos est noir, rayé transversalement d'ondes grises en festons, plus claires sur les ailes, plus larges et toutes blanches sur le croupion.

La figure de cet oiseau dans Hans-Sloane, est fort défectueuse; c'est le seul pic que ce naturaliste et M. Browne aient trouvé dans l'île de la Jamaïque, quoiqu'il y en ait grand nombre d'autres dans le continent de l'Amérique; celui-ci se trouve à la Caroline, et, malgré quelques différences, on le reconnoît dans le pic à ventre rouge de Catesby. Au reste, la femelle dans cette espèce, a le front d'un blanc-roussâtre, et le mâle l'a rouge.

L'ÉPEICHE, OU PIC RAYÉ *de la Louisiane.*

Quatrième espèce.

Tout le manteau de ce pic, un peu plus grand que l'épeiche, est agréablement rayé et rubané de blanc et de noir par bandelettes transversales; des pennes de la queue, les deux extérieures et les intermédiaires sont mêlées de blanc et de noir, les autres sont noires; tout le dessous et le devant du corps est gris blanc uniforme, un peu de rouge-lavé teint le bas-ventre. De deux individus que nous avons au cabinet, l'un a le dessus de la tête entièrement rouge, avec quelques pinceaux de cette couleur à la gorge et jusque sous les yeux; l'autre a le front gris, et n'a de rouge qu'à l'occiput; c'est vraisemblablement la femelle; cette différence revenant à celle qu'on observe généralement de la femelle au mâle,

dans le genre de ces oiseaux, qui est de porter moins de rouge, ou de n'en porter point du tout à la tête : au reste, ce rouge est dans l'un et dans l'autre d'une teinte plus foible et plus claire que dans les autres épeiches.

L'ÉPEICHE, ou PIC VARIÉ *de la Encénada*.

Cinquième espèce.

Cet oiseau n'est pas plus grand que notre petit pic varié, et il est un des plus jolis de ce genre : avec des couleurs simples, son plumage est émaillé d'une manière brillante ; du blanc et du gris-brun composent toutes ses couleurs ; elles sont si agréablement coupées, interrompues et mêlées, qu'il en résulte un effet charmant à l'œil. Le mâle est bien huppé, et dans sa huppe percent quelques plumes rouges ; la femelle ne l'est pas, et sa tête est toute brune.

L'ÉPEICHE, ou PIC CHEVELU *de Virginie.*

Sixième espèce.

Nous emprunterons des Anglais de la Virginie, le nom de *pic chevelu,* qu'ils donnent à cet oiseau, pour exprimer un caractère distinctif, qui consiste en une bande blanche composée de plumes effilées qui règnent tout le long du dos et s'étendent jusqu'au croupion; le reste du dos est noir; les ailes sont noires aussi, mais marquetées avec assez de régularité, de taches d'un blanc-obscur, arrondies et en larmes; une tache noire couvre le sommet, et une rouge le derrière de la tête : de là jusqu'à l'œil, s'étend une ligne blanche, et une autre est tracée au côté du cou : la queue est noire; tout le dessous du corps est blanc: ce pic est un peu moins grand que l'épeiche.

L'ÉPEICHE, ou PETIT PIC VARIÉ *de Virginie.*

Septième espèce.

CATESBY nous a encore fait connoître ce petit pic ; il pèse un peu plus d'une once et demie, et ressemble si fort, dit-il, au pic chevelu par ses taches et ses couleurs, que sans la différence de grosseur, on pourroit croire que c'est la même espèce : la poitrine et le ventre de celui-ci sont d'un gris-clair ; les quatre pennes du milieu de la queue sont noires, et les autres barrées de noir et de blanc : ce sont-là les seules différences de ce petit pic au chevelu. La femelle diffère du mâle, comme presque toutes les espèces de pics, en ce qu'elle n'a point de rouge sur la tête.

L'ÉPEICHE, OU PIC VARIÉ *de la Caroline.*

Huitième espèce.

QUOIQUE ce petit pic porte une teinte jaune sur le ventre, nous ne l'exclurons pas de la famille des pics variés de blanc et de noir, parce qu'il y est évidemment compris par les couleurs du manteau, qui sont celles qui décident le plumage. Il est à peine aussi grand que notre petit épeiche ; tout le dessus de la tête est rouge; quatre raies, alternativement noires et blanches, couvrent l'espace de la tempe à la joue, et la dernière de ces raies encadre la gorge qui est du même rouge que la tête ; le noir et le blanc se mêlent et se coupent agréablement sur le dos, les ailes et la queue; le devant du corps est jaune-clair, parsemé de quelques pinceaux noirs. La femelle n'a point de rouge. Ce pic se trouve en Virginie,

à la Caroline et à Cayenne, selon M. Brisson.

L'ÉPEICHE, ou PIC VARIÉ ONDÉ.

Neuvième espèce.

Ce pic donné sous la dénomination de *pic tacheté*, doit plutôt s'appeler *varié*, car son plumage, avec moins de blanc, ressemble fort à celui de l'épeiche : il est noir sur le dos, chargé de blanc en ondes ou plutôt en écailles sur les grandes pennes de l'aile ; ces deux couleurs forment, quand elle est pliée, une bande en damier ; le dessous du corps est blanc, varié sur les flancs d'écailles noires ; deux traits blancs vont en arrière, l'un de l'œil, l'autre du bec, et le sommet de la tête est rouge.

La figure de ce pic convient parfaitement avec la description du *pic varié de Cayenne* de M. Brisson, excepté que le premier a quatre doigt

comme tous les pics, et que celui de M. Brisson n'en a que trois. Il existe donc réellement un pic à trois doigts : c'est de quoi, malgré le peu de rapport analogique, on ne peut guère douter. Edwards a reçu deux de ces pics à trois doigts de la baie de Hudson, et en a vu un troisième venu des mêmes contrées. Linnæus en décrit un trouvé en Dalécarlie; Schmit, un de Sibérie, et nous sommes informés par M. Lottinger, que ce pic à trois doigts se trouve aussi en Suisse. Il paroît donc que ce pic à trois doigts habite le nord des deux continens. Ce doigt de moins fait-il un caractère spécifique, ou n'est-il qu'un attribut individuel ? c'est ce qu'on ne peut décider sans un plus grand nombre d'observations; mais ce que l'on doit nier, c'est que cette même espèce, qui habite le nord des deux continens, se trouve sous l'équateur à Cayenne.

Espèces connues dans ce genre.

Le Pic noir, *picus Martius.*

Le grand Pic noir à bec blanc, *picus Principalis.*

Le Pic noir à huppe rouge, *picus Pileatus.*

L'Ouantou, *picus Lineatus.*

Le Pic à cou rouge, *picus Rubricollis.*

Le petit Pic noir, *picus Hirundinaceus.*

Le petit Pic olive de Saint-Domingue, *picus Passerinus.*

Le Pic rayé de Saint-Domingue, *picus Striatus.*

Le grand Pic rayé de Cayenne, *picus Melanochlorus.*

Le petit Pic rayé de Cayenne, *picus Cayennensis.*

Le Pic jaune de Cayenne, *picus Exalbidus.*

Le Pic mordoré, *picus Cinnamomeus.*

Le Pic à cravate noire, *picus Multicolor.*

Le Pic à Domino rouge, *picus Erythrocephalus.*

Le petit Pic rayé du Sénégal, *picus Senegalensis.*

Le Pic à tête grise du Cap de Bonne-Espérance, *picus Capensis.*

Le Pic aux ailes dorées, *picus Auratus.*

L'Épeiche, ou Pic varié de la Jamaïque, *picus Carolinus.*

Le Pic roux, *picus Rufus.*
Le petit Pic à gorge jaune, *picus Chlorocephalus.*
Le Pic vert, *picus Viridis.*
Le Pic vert de Bengale, *picus Bengalensis.*
Le Pic vert de Goa, *picus Goensis.*
Le Goërtan, *picus Goërtan.*
L'Épeiche, ou petit Pic varié de Virginie, *picus Pubescens.*
L'Épeiche, ou Pic chevelu de Virginie, *picus Villosus.*
L'Épeiche, ou Pic varié commun, *picus Major.*
L'Épeiche, ou Pic varié à tête rouge, *picus Medius.*
Le petit Épeiche, *picus Minor.*
L'Épeiche du Mexique, *picus Tricolor.*
L'Épeiche du Canada, *picus Canadensis.*
L'Épeiche de la Caroline, *picus Varius.*
L'Épeiche de la Encénada, *picus Bicolor.*
Le grand Pic varié de l'île Luçon, ou le Cardinal, *picus Cardinalis.*
L'Épeiche de Nubie, *picus Nubicus.*
Le petit Épeiche brun des Moluques, *picus Moluccensis.*
L'Épeiche à trois doigts, *picus Tridactylus.*

XXI[e] GENRE.

LE TORCOL, *YUNX*.

(Deux doigts en avant, deux en arrière.)

Caractère générique : bec lisse ; langue en forme de lombric.

LE TORCOL.

Cet oiseau se reconnoît au premier coup d'œil, par un signe ou plutôt par une habitude qui n'appartient qu'à lui; c'est de tordre et de tourner le cou de côté et en arrière, la tête renversée vers le dos et les yeux à demi-fermés, pendant tout le temps que dure ce mouvement qui n'a rien de précipité, et

E.

x.

rrière.)

; lan-
.

.

remier
tôt par
n'à lui;
cou de
versée
ermés,
e mou-
té , et





Desève del. Racine Sculp.

1 et 2. LE TORCOL.

qui
tou
d'u
une
ou
pec
un
se
dan
nat
d'u
que
les
plu
pou
I
tud
qui
heu
se
pu
sur
len
son
(

qui est au contraire lent, sinueux et tout semblable aux replis ondoyans d'un reptile; il paroît être produit par une convulsion de surprise et d'effroi, ou par une crise d'étonnement à l'aspect de tout objet nouveau : c'est aussi un effort que l'oiseau semble faire pour se dégager lorsqu'il est retenu : cependant cet étrange mouvement lui est naturel, et dépend en grande partie d'une conformation particulière, puisque les petits dans le nid se donnent les mêmes tours de cou; en sorte que plus d'un dénicheur effrayé les a pris pour de petits serpens.

Le torcol a encore une autre habitude assez singulière : un de ces oiseaux qui étoit en cage depuis vingt-quatre heures, lorsqu'on s'approchoit de lui, se tournoit vis-à-vis le spectateur, puis le regardant fixement, s'élevoit sur ses ergots, se portoit en avant avec lenteur, en relevant les plumes du sommet de sa tête, la queue épanouie,

puis se retiroit brusquement en frappant du bec le fond de sa cage et rabattant sa huppe; il recommençoit ce manége, que Schwenckfeld a observé comme nous jusqu'à cent fois de suite, et tant qu'on restoit en présence.

Ce sont apparemment ces bizarres attitudes et ces tortures naturelles qui ont anciennement frappé les yeux de la superstition, quand elle adopta cet oiseau dans les enchantemens, et qu'elle en prescrivit l'usage comme du plus puissant des philtres (1).

---

(1) Tellement que le nom de *jynx* en avoit pris la force de signifier toutes sortes d'enchantemens, de passions violentes, et tout ce qu'on appelle charme de la beauté, et ce pouvoir aveugle par lequel nous nous sentons entraînés. C'est dans ce sens que Héliodore, Lycophron, Pindare, Eschyle, Sophocle s'en sont servis. L'enchanteresse de Théocrite (*pharmaceutria*) fait ce charme pour rappeler son amant. C'étoit Vénus elle-même qui, du mont Olympe, avoit

L'espèce du torcol n'est nombreuse nulle part, et chaque individu vit solitairement et voyage de même : on les voit arriver seuls au mois de mai ; nulle société que celle de leur femelle, encore cette union est-elle de très-courte durée, car ils se séparent bientôt, et repartent seuls en septembre ; un arbre isolé au milieu d'une large haie, est celui que le torcol préfère ; il semble le choisir pour se percher plus solitairement. Sur la fin de l'été on le trouve également seul dans les blés,

---

apporté le jynx à Jason, et lui en avoit enseigné la vertu, pour forcer Médée à l'amour. (*Pindare, Pith.* 4.) L'oiseau fut jadis une nymphe fille de l'Écho : par ses enchantemens, Jupiter étoit passionné pour l'Aurore. Junon en courroux opéra sa métamorphose. *Voyez* Suidas et le Scholiaste de Lycophron. Sophocl. *in hippodam.* Eschyle, *in pers.* Héliodore, *Ethiopie*, lib. IV, Pindar. *nemeor*, 4, et Erasme sur l'adage *jynge trahor*.

sur-tout dans les avoines et dans les petits sentiers qui traversent les pièces de blé noir; il prend sa nourriture à terre, et ne grimpe pas contre les arbres comme les pics, quoiqu'il ait le bec et les pieds conformés comme eux, et qu'il soit très-voisin du genre de ces oiseaux; mais il paroît former une petite famille à part et isolée, qui n'a point contracté d'alliance avec la grande tribu des pics et des épeiches.

Le torcol est de la grandeur de l'alouette, ayant sept pouces de longueur et dix de vol; tout son plumage est un mélange de gris, de noir et de tanné, par ondes et par bandes, tracées et opposées de manière à produire le plus riche émail avec ces teintes sombres; le dessous du corps fond gris-blanc, teint de roussâtre sous le cou, est peint de petites zones noires, qui sur la poitrine se détachent, s'alongent en fer de lance, et se parsèment en s'éclaircissant sur l'estomac: la queue com-

posée de dix pennes flexibles, et que l'oiseau épanouit en volant, est variée par-dessous de points noirs sur un fond gris feuille morte, et traversée de deux ou trois larges bandes en ondes, pareilles à celles qu'on voit sur l'aile des papillons phalènes : le même mélange de belles ondes noires, brunes et grises, dans lesquelles on distingue des zones, des rhombes, des zigzags, peint tout le manteau sur un fond plus foncé et mêlé de roussâtre. Quelques descripteurs ont comparé le plumage du torcol à celui de la bécasse; mais il est plus agréablement varié, les teintes en sont plus nettes, plus distinctes, d'une touche plus moelleuse et d'un plus bel effet; le ton de couleur plus roux dans le mâle, est plus cendré dans la femelle, c'est ce qui les distingue; les pieds sont d'un gris-roussâtre; les ongles aigus, et les deux extérieurs sont beaucoup plus longs que les deux intérieurs.

Cet oiseau se tient fort droit sur la branche où il se pose, son corps est même renversé en arrière; il s'accroche aussi au tronc d'un arbre pour dormir, mais il n'a pas l'habitude de grimper comme le pic, ni de chercher sa nourriture sous les écorces; son bec long de neuf lignes, et taillé comme celui des pics, ne lui sert pas à saisir et prendre sa nourriture : ce n'est, pour ainsi dire, que l'étui d'une grande langue qu'il tire de la longueur de trois ou quatre doigts, et qu'il darde dans les fourmilières; il la retire chargée de fourmis, retenues par une liqueur visqueuse dont elle est enduite; la pointe de cette langue est aiguë et cornée, et pour fournir à son alongement, deux grands muscles partent de sa racine, embrassent le larynx, et couronnant la tête, vont, comme aux pics, s'implanter dans le front. Il a encore de commun avec ces oiseaux de manquer de cœcum. Willulghby dit qu'il a seu-

lement une espèce de renflement dans les intestins à la place du cœcum.

Le cri du torcol est un son de sifflement assez aigre et traîné, ce que les anciens appeloient proprement *stridor*; c'est de ce cri que le nom grec *jynx* paroît avoir été tiré. Le torcol se fait entendre huit ou dix jours avant le coucou; il pond dans des trous d'arbres, sans faire de nid, et sur la poussière du bois pourri qu'il fait tomber au fond du trou en frappant les parois avec son bec; on y trouve communément huit ou dix œufs d'un blanc d'ivoire : le mâle apporte des fourmis à sa femelle qui couve, et les petits nouveaux-nés dans le mois de juin tordent déjà le cou, et soufflent avec force lorsqu'on les approche; ils quittent bientôt leur nid, où ils ne prennent aucune affection les uns pour les autres; car ils se séparent et se dispersent dès qu'ils peuvent se servir de leurs ailes.

On ne peut guère les élever en cage;

il est très-difficile de leur fournir une nourriture convenable ; ceux qu'on a conservés pendant quelque temps, touchoient avec la pointe de la langue la pâtée qu'on leur présentoit avant de la manger, et, après en avoir goûté, ils la refusoient et se laissoient mourir de faim. Un torcol adulte que Gessner essaya de nourrir de fourmis, ne vécut que cinq jours ; il refusa constamment tous les autres insectes, et mourut apparemment d'ennui dans sa prison.

Sur la fin de l'été, cet oiseau prend beaucoup de graisse, et il est alors excellent à manger ; c'est pour cela qu'en plusieurs pays on lui donne le nom d'*ortolan :* il se prend quelquefois à la sauterelle, et les chasseurs ne manquent guère de lui arracher la langue, dans l'idée d'empêcher que sa chair ne prenne le goût de fourmis. Cette petite chasse ne se fait qu'au mois d'août, jusqu'au milieu de septembre, temps du départ de ces oiseaux, dont il n'en reste

aucun dans nos contrées pendant l'hiver.

L'espèce est néanmoins répandue dans toute l'Europe, depuis les provinces méridionales jusqu'en Suède, et même en Laponie; elle est assez commune en Grèce, en Italie. Nous voyons par un passage de Philostrate, que le torcol étoit connu des mages, et se trouvoit dans la Babylonie; et Edwards nous assure qu'on le trouve au Bengale; en sorte que l'espèce, quoique peu nombreuse dans chaque contrée, paroît s'être étendue dans toutes les régions de l'ancien continent. Aldrovande seul, parle d'une variété dans cette espèce, mais il ne la donne que d'après un dessin, et les différences sont si légères, que nous avons cru ne devoir pas l'en séparer.

Espèces connues dans ce genre.

Le Torcol commun, *yunx Torquilla.*

FIN DU TOME QUATRIÈME.